

Jean-Paul Le Moël

STATION SERVICE

Roman

PREMIERE PARTIE

1

Les quatre roues bloquées, en contre-braquage, la Golf GTI noire quitta la RN 96 – dite: route des Alpes –, pour entrer, pneus hurlant, dans la station-service. Elle s'immobilisa devant la pompe marquée Super. Une légère fumée s'échappait des roues. Un Klaxon sec, rageur retentit par deux fois. Le conducteur sortit du véhicule. Pantalon de velours noir, polo jaune, mocassins souples spécial rallye, il se dirigea d'un pas qui se voulait élastique vers le bureau de piste. À l'homme qui venait à sa rencontre, il jeta négligemment les clefs de sa voiture en lui disant:

– Le plein, vite, je suis pressé.

Le pompiste, grand, musclé, en salopette à bretelles et polo ras du cou, reçut les clefs avec flegme et, par pur automatisme, demanda:

– Super ou ordinaire.

– Vous avez vu ma voiture?

On eut dit qu'une mouche avait piqué le pilote.

En s'approchant de 'la' voiture, le pompiste remarqua une jeune femme assise sur le siège avant-droit. Il n'y prêta pas davantage attention. Ouvrir le bouchon de réservoir lui prit un certain temps; le mécanisme de sûreté lui sembla bien compliqué, dans le style du conducteur. Celui-ci revenait d'ailleurs du même pas indiquant la valeur à laquelle il s'estimait.

– Alors, ce plein, ça vient?

Le pompiste, dans un bon jour, préféra ne pas répondre et se concentra sur sa tâche. Alors qu'il refermait le bouchon et s'apprêtait à reposer le pistolet sur son socle, la porte droite de la voiture s'ouvrit. La passagère en sortit. Il la regarda, pendant que le conducteur, lui reprenant brutalement le trousseau de clefs des mains, aboyait:

– Vous n’avez jamais vu une fille? ... ça fait combien?

– Heu! fit l’homme de la station-service en finissant par jeter un coup d’œil au compteur: cent quatre-vingts dix-huit.

Rageusement, le conducteur remplit un chèque. Il le déchira du carnet puis le tendit au pompiste en haussant les épaules. Se jetant dans la voiture, il ferma la porte à la volée tout en actionnant le démarreur. À peine le moteur eut-il toussé qu’il embraya et quitta la station en trombe, dans un nouveau crissement de pneus, sans se soucier d’un possible trafic. La passagère se tenait debout, un petit sac à main pour tout bagage.

– Mais, il vous a laissée là! finit-il par lui dire.

– Non, c’est moi qui suis descendue, répondit-elle d’une voix douce.

Et c’est à ce moment-là seulement qu’il la vit vraiment. Taille au-dessus de la moyenne, beaux cheveux noirs ondulés, grands yeux bleus étonnés, peau lumineuse, légèrement nacrée, vêtue simplement d’un jean et d’un pull moulant une poitrine ferme. Elle le regardait en souriant.

– Bien que je ne prenne pas d’essence, puis-je me laver les mains et utiliser vos toilettes?

– Bien sûr, bien sûr.

Lorsqu’elle s’éloigna, l’envers, aurait-on pu dire, ne le cédait en rien à l’endroit. Il se surprit à la regarder un peu plus qu’il ne le faisait habituellement. Cela faisait déjà un certain temps qu’il ne s’intéressait qu’aux professionnelles. Elles, au moins, ne faisaient pas de chichis sous prétexte qu’on avait usé de leur ‘chose’! À Marseille, il y avait le choix. On payait: on se servait sans les embarras du service après-vente. Sa réputation de vieux garçon totalement inaccessible était patente. Les filles du village voisin s’en désolaient fort car c’était un beau parti. Un homme de haute stature, nanti d’une bonne situation, en tant que gérant d’une station-service qui marchait bien.

Reportant ses yeux sur une des pompes, il remarqua un écrou desserré. Il se dirigea vers l’atelier, petit hangar métallique situé à part du bureau de piste. Sur le trajet, son regard prit de nouveau une direction différente de ses pas. Son humeur

s'en ressentit. La première victime en fut un magnifique chien berger au poil légèrement roux qui venait à sa rencontre en balançant la queue. L'homme passa à côté de lui sans lui prodiguer la caresse à laquelle il s'attendait. Le chien s'immobilisa, arrêta de balancer la queue et regarda son maître d'un air où se lisait une certaine interrogation. Habitué à ces sautes d'humeur – qu'ont très rarement les chiens – il n'en fut pas ému. Tournant la tête, il aperçut, sortant du bureau de piste, une inconnue. Ses oreilles se dressèrent. Il se dirigea droit vers elle. S'approchant, il lui flaira consciencieusement le pantalon, ce qui ne déplut pas à la personne, car, pendant tout ce temps, elle lui grattait la tête de ses doigts. Après avoir fait connaissance, le couple se dirigea vers la sortie de la station, au bord de la route nationale.

La journée s'annonçait chaude. La radio annonçait des orages en fin de journée. Le trafic était soutenu sur la nationale. Lorsque le maître du chien, revenant vers les pompes, vit ce dernier au bord de la chaussée, en compagnie de l'inconnue qui n'en semblait plus une pour lui, de loin il cria :

– Roumi, ici, je n'aime pas que tu traînes au bord de la route.

Faisant semblant de ne pas entendre, bien que trahi par une de ses oreilles pointée vers son maître, il continua à se laisser tripoter la tête par une main ma foi fort douce.

En temps normal, le fait de plaire à son chien était plutôt un bon point pour le maître, mais celui-ci lança de nouveau, plus fort :

– Roumi, ici, tout de suite.

Cette fois le chien ne pouvait décemment pas jouer au sourd. Il tourna la tête, coucha les oreilles, mais ne bougea pas. Se faire narguer par son chien et ce, devant une femme, n'était pas tolérable. La clef à la main, il se dirigea vers le groupe, bien décidé à ce qu'obéissance lui soit rendue. Les deux le regardaient venir, elle pas du tout impressionnée, le chien un petit peu tout de même, car il se rendait compte qu'il était allé

un peu trop loin. Mais, en présence d'étrangers, on fait toujours des choses qui ne vous sont pas habituelles. Son maître s'arrêta à quelques pas :

– Roumi, au pied.

– Laissez-le, il ne me dérange pas, intervint la jeune femme.

– Vous, mêlez-vous de ce qui vous regarde... Roumi, au pied.

Tant qu'à se payer une petite tranche de désobéissance, autant aller jusqu'au bout : Roumi ne bougea pas.

La rage qui s'empara soudain de son maître le surprit autant que son alliée du moment. Il le vit enlever d'un geste nerveux la ceinture de cuir qui enserrait sa taille. Le coup qu'il reçut sur le dos, certes, fit mal, mais pas au point d'hurler à la mort et de s'éloigner en boitant. La jeune femme se contenta de regarder le donneur de coup d'une façon qui en disait si long qu'il ne put s'empêcher de se justifier :

– Je déteste qu'on ne m'obéisse pas.

– Pas la peine de le dire.

Elle continuait à le fixer d'un air réprobateur, ce qui l'agaçait prodigieusement. Il se mit à se balancer d'un pied sur l'autre, la ceinture au bout de la main, comme si l'envie le démangeait de s'en servir de nouveau.

– Ne vous gênez pas, si cela peut vous soulager : ce ne sera pas la première fois.

– Qu'en savez-vous ?

– Je parle pour moi.

L'envie ne lui en manquait certes pas, mais une scène lui revint en mémoire où cette violence qui parfois montait en lui l'avait conduit au bord du meurtre. Il serra les dents, renifla fort et entreprit de remettre sa ceinture en place. Puis, il se retourna et repartit vers l'atelier. Il venait d'y pénétrer quand une voix l'interpella :

– Monsieur, Monsieur.

– Ouais, grogna-t-il !

– Vous avez laissé tomber votre clef.

Il se retourna. L'inconnue se trouvait à l'entrée et lui tendait la main.

Visage fermé il s'avança, lui prit l'outil et marmonna ce qu'on aurait pu prendre pour un merci. Elle ne s'en allait pas.

– Il fait sombre chez vous.

– Forcément.

– Forcément quoi?

– Ecoutez, ma belle, vous ne voyez pas que vous m'emmerdez! Alors du vent, du balai.

– Je vois, fit-elle d'une voix pointue, monsieur n'aime pas les femmes... pas plus que les chiens. Et elle s'éloigna.

Qu'il n'aime pas les femmes, cela il le savait... mais qu'on ose insinuer qu'il n'aimait pas les chiens, il ne le supporterait pas. Sortant en trombe derrière elle, il la rejoignit, lui prit l'épaule brutalement, la fit pivoter:

– Qu'est-ce que vous avez dit sur les chiens?

– Que vous les adoriez... à votre manière.

Elle se foutait de lui, manifestement. Pouvait-on cependant se mettre en colère pour des mots qui signifiaient le contraire de la pensée? Le commerce des mots, pas plus que celui des femmes, n'était son fort. Eût-il eu en face de lui un homme, il aurait déjà cogné! Là, oui, il se trouvait dans son domaine. L'autre aurait répondu ou non, mais sa colère s'en serait allée au bout des poings. Tandis qu'ici, elle ne faisait que monter, monter en lui... Il revint précipitamment dans l'atelier et se mit à donner des coups de plus en plus forts sur son étau jusqu'à en avoir mal aux mains.

La jeune femme stationnait de nouveau au bord de la route. Roumi, décidément en veine de désobéissance, était revenu vers elle en faisant un grand tour le long de la route. La femme et le chien, chacun beau spécimen de son espèce, formaient un joli tableau sur la berge de la nationale, un rideau de platanes en toile de fond.

Une fourgonnette Renault R 4 entra dans la station. Roumi semblait bien en connaître le propriétaire car il se dirigea vers

la voiture en balançant la queue. Quand le conducteur en sortit, il gratta la tête du chien et lui demanda:

– Alors Roumi, où est-ce qu’il est encore ton enfoiré de maître? À faire la sieste? Oh, Charles! cria-t-il, relayé par une série d’aboiements bien appuyés de Roumi.

Comme Charles n’apparaissait pas, il s’apprêtait à rejoindre sa camionnette pour se servir de l’avertisseur quand une voix lui parvint:

– Il est dans l’atelier.

La voix de femme le surprit car il ne l’avait pas vue en entrant. Il se retourna et ne put s’empêcher d’émettre un sifflement admiratif devant la jolie silhouette qui se profilait à contre-jour. Il prit le chemin de l’atelier, en se retournant plusieurs fois, sous les regards amusés de celle qui l’avait si fort impressionné. S’arrêtant à l’entrée de l’atelier, il émit une réflexion qui tombait mal:

– Il fait sombre chez toi, vieux frère.

Le frère en question qui réparait une chambre à air percée, marmonna quelque chose d’incompréhensible.

– C’est mon pneu?... c’était quoi? un clou, une épine?

Comme aucune réponse ne lui parvenait, il haussa le ton:

– Oh Charles, je te parle, c’est moi, Rémy.

– J’ai bien vu que c’était toi, bougonna le pompiste.

– Tu pourrais me répondre, non?

– J’aime pas causer quand je travaille.

– Bon, bon, ça va, je vais attendre dehors... si je te dis que je suis pressé, cela ne va pas te fâcher?

– C’est prêt dans cinq minutes.

Après avoir de nouveau porté son regard vers la silhouette féminine au bord de la route, il revint à l’entrée de l’atelier.

– Dis-donc, qui c’est cette nénette qui attend on ne sait quoi?

– Quelle nénette?

– T’as pas vu? Alors t’as loupé quelque chose! Roulée comme celle-là, cela fait une paye que je n’en avais pas vue!

Elle fait du stop ou quoi?... Etonnant que personne ne s'arrête, oui, vraiment étonnant!

C'était souvent que devant le laconisme de Charles, un peu incongru dans le pays, son interlocuteur en soit amené à faire les demandes et les réponses.

– Je vais attendre à la voiture, reprit-il.

Assis négligemment sur le capot, il alluma une cigarette pour se donner une contenance. Intrigué par le fait que plusieurs voitures ralentissaient à la vue de l'auto-stoppeuse pour accélérer de nouveau, il se dirigea vers elle.

– Où allez-vous, Mademoiselle?

– Certainement pas au même endroit que vous.

Un peu surpris par la réponse, il ne put que balbutier:

– Qu'en savez-vous?

Cette fois elle lui faisait face:

– Est-ce que vous vous êtes regardé?

Naïvement, il baissa les yeux sur son pantalon tirebouchonné, ses petites jambes, son ventre proéminent qui débordait de sa ceinture, le poli de son crane, – sans compter les bajoues qui alourdissaient son visage. Combien il aurait aimé trouver une réplique qui fasse mouche! Il se contenta de:

– Vous savez, cela ne durera pas longtemps votre joli petit cul, alors, profitez-en bien.

Et il reprit le chemin de l'atelier en se remémorant ses succès de jeunesse, quand il pesait vingt kilos de moins et que des centaines de milliers de cheveux batifolaient sur son crâne. Charles venait de terminer et procédait au gonflement.

– C'est prêt, mais il en a pris un coup, il ne faudra pas tarder à le changer, je vais en avoir pas cher.

Son interlocuteur, tout retourné par son remballage sur les roses, restait silencieux.

– Alors? fit Charles, en faisant rouler la roue devant lui.

– Alors quoi?

– Tu sais qui c'est maintenant cette nénette?

– Une pute, laissa tomber Rémy.

Il ne s'appesantit pas davantage et ajouta:

– Tu mets sur mon compte, je suis pressé.

Il lui prit la roue des mains et commença à la faire rouler devant lui en jurant chaque fois qu'elle s'écartait de la bonne direction. La lançant à l'arrière de la fourgonnette, il claqua la porte, se jeta sur son siège, démarra le moteur qui montra, lui aussi de la mauvaise volonté. Après quelques jurons bien sentis l'engin consentit enfin à toussoter puis tousser franchement. L'embrayage protesta quand il tenta de passer une vitesse sans débrayer. Quand il lâcha enfin les rênes de sa faible cavalerie, c'est tout juste s'il réussit à faire crisser les pneus sur le ciment de l'aire. Bien que n'ayant pas l'intention de tourner la tête en passant près de l'inconnue, il ne put cependant s'en empêcher pour constater qu'elle ne faisait pas plus attention à son manège qu'aux gravillons du bas-côté de la route.

La méchante humeur de son ami gomma plutôt celle de Charles et il se surprit à sourire en regardant la scène. Son regard s'attarda sur cette femme aux côtés de laquelle se trouvait de nouveau Roumi. La constance de son chien l'intriguait bien un peu. Que pouvait-elle avoir qui justifiât une attitude inhabituelle? Roumi ne se liait pas facilement. Il retourna à son atelier, mais un coup d'avertisseur le ramena vers les pompes où il servit un client. En raccrochant le pistolet il jeta de nouveau un coup d'œil vers la femme et le chien. Puis, la curiosité fut la plus forte. Au moment où il approchait, il vit une voiture qui venait de s'arrêter. Par la portière droite ouverte, le conducteur demanda:

– Où allez-vous?

– Je ne sais pas.

– Je peux vous y conduire.

– J'attends quelqu'un.

– Ah bon!

Déçu, l'homme referma la porte et repartit.

– Vous attendez réellement quelqu'un? se permit de demander Charles.

– Oui.

Le ton était aimable.

– Celui qui vous a laissé tout à l’heure?

– Non.

Il crut noter une certaine lassitude dans le ton de cette dernière.

Les mots qui lui vinrent aux lèvres n’étaient pas habituels non plus chez lui:

– Vous ne voulez pas vous reposer un peu? Vous serez aussi bien à attendre assise dans mon bureau: je n’y suis jamais, vous ne me dérangerez pas.

Son “non” ne lui parut pas convaincant. Il insista et finit par dire:

– Allez, venez, ne faites pas de chichis.

Sans attendre la réponse, il lui tourna le dos et reprit le chemin de la petite maison qui lui servait à la fois de bureau et de logement. L’attitude de Roumi qui gambadait autour de lui en faisant des incursions sur l’arrière le confirma qu’il était suivi. Il ne se retourna qu’à l’entrée de la maison pour s’effacer devant elle et la prier d’entrer. Après lui avoir avancé une chaise il prit position sur un tabouret, en face d’un petit secrétaire couvert de papiers en vrac.

– J’ai pas mal de retard dans ma paperasse, j’aime pas trop.

Elle le vit tripoter des feuilles pour les remettre à une place différente sans s’attarder sur une seule. Il lui donna l’impression qu’il cherchait une contenance. Après cette impulsion subite qui l’avait conduit à inviter cette femme à entrer, effectivement, il ne savait quoi lui dire. Ce fut elle qui rompit le silence.

– Personne ne vous aide pour vos papiers?

– Je me débrouille très bien tout seul, bougonna-t-il.

Sentant monter en lui un malaise inexplicable, il se mit à trifouiller de plus belle dans son fatras. Cette présence féminine lui devenait soudain insupportable. Se levant d’un coup il sortit sans donner d’explications et prit la direction de l’atelier.

– Bizarre ton maître! dit-elle à Roumi.

Elle-même ne semblait pas gênée par la situation et resta tranquillement assise sur sa chaise.

Une voiture pénétra sur l'aire et s'arrêta près d'une pompe. Au bout d'un moment, le conducteur donna un léger coup d'avertisseur. La jeune femme attendit un moment, puis, voyant que personne ne sortait de l'atelier, prit l'initiative de se diriger vers les pompes. Par la fenêtre ouverte, le conducteur lui tendit un trousseau de clefs, lui indiqua celle du bouchon de réservoir et ajouta :

– Cent francs de super... vous serez gentille de me nettoyer le pare-brise, j'ai fait une hécatombe de mouches.

Ce qu'elle fit cependant que le pistolet fonctionnait en automatique.

– Charles n'est pas là aujourd'hui?

– Qui est Charles?

– Votre patron.

– Il est dans l'atelier.

Le conducteur sortit de sa boîte métallique. Il se tenait près d'elle et la jugeait comme un maquignon à la foire du canton.

– Vous êtes nouvelle ici?

– Han, han.

– Pas causante à ce que je vois... mignonne par contre.

Le pare-brise nettoyé, elle termina le plein manuellement, en parfaite professionnelle, referma le bouchon et tendant les clefs à son propriétaire, ajouta :

– Cent francs tout ronds. N'oubliez pas de mettre l'immatriculation au dos du chèque.

– Charles et moi sommes de vieilles connaissances.

– La règle est la même pour tous.

– Dites donc, dites donc, c'est qu'elle se prendrait au sérieux!

Mais il rit. Lui tendant le chèque, il le lui montra sur les deux faces.

– Rempli correctement comme vous le voyez... mignonne, vraiment mignonne!... C'est dommage, car ce vieux ronchon de Charles les garde rarement plus d'une semaine. J'en ai vu défiler par ici des gonzesses, mais des mignonnes comme vous, jamais!... Si Charles vous met à la porte j'aurais peut-être quelque chose pour vous... certainement même.

Et il lui tendit une carte qu'elle mit dans sa poche sans la regarder. Comme il restait en face d'elle en la fixant d'un air qu'elle ne connaissait que trop bien, elle lui lança un "au revoir, Monsieur, merci pour le chèque" et lui tourna carrément le dos. C'est, déçu et avec regret, que l'homme retourna à sa voiture. À l'encontre des deux précédents clients, ce n'est pas sur les chapeaux de roues qu'il sortit de la station mais à l'allure d'un escargot dont la coquille pesait subitement lourd.

Elle servit encore un client puis rejoignit le bureau de piste. Les deux chèques furent déposés sur le petit meuble. Elle contemplait l'amas de papiers inondant le secrétaire quand une voix forte la fit sursauter:

– Ça vous intéresse?

Elle se retourna. Le pompiste la regardait, le visage fermé, l'œil mauvais.

– Je viens de vous déposer deux chèques, dit-elle.

– Deux chèques de quoi?

– J'ai servi deux clients.

– Je vous ai demandé de le faire?

– Vous ne répondiez pas à leurs appels.

– Il fallait venir me chercher.

– M'aviez-vous dit où vous étiez?

En se dirigeant vers la table, il ajouta:

– J'aime pas qu'on fouille dans mes affaires.

Il regardait fixement les chèques.

– Il fallait faire noter le numéro d'immatriculation au dos; j'en ai assez des chèques en bois.

– C'est fait... retournez-les.

Ce qu'il fit. Tournant et retournant les deux pièces, il ne trouvait plus rien à dire. La jeune femme lui tournait le dos. Le chien venait de rentrer, tout joyeux.

– Roumi, dehors... tu n'as rien à faire ici... allez, dehors.

Après un temps, il ajouta:

– Merci.

Comme aucune réaction ne se manifestait, il répéta, plus fort:

– Je vous dis merci.

Sans se retourner, elle répondit:

– J'avais entendu, mais je pensais que cela s'adressait à votre chien.

– Je n'ai pas l'habitude de remercier mon chien.

– Pas plus que quiconque apparemment.

Alors il s'énerva pour de bon.

– Non mais, pour qui me prend-elle celle-là à me donner ainsi des leçons?

– Pour un vieux ronchon: c'est le terme même employé par un de vos clients qui avait l'air de bien vous connaître.

Sur ce, elle sortit et prit de nouveau la direction de la route, escortée par Roumi, tandis que Charles, les deux chèques à la main, les regardait s'éloigner. Alors qu'une bonne partie de la matinée s'était écoulée sans qu'il se préoccupât de savoir si elle monterait dans une voiture ou pas, soudain il craignit cette éventualité. Les deux chèques toujours en main, il se mit à courir. Ralentissant cependant à son approche, il lança dans la foulée:

– Mademoiselle, Mademoiselle... excusez-moi... je suis une brute.

Elle lui fit face. Sa figure n'était que sourire.

– Je n'ai pas dit cela... simplement: ronchon.

– Comme vous voudrez... tout ce que vous voudrez. (*“À condition que vous ne partiez pas!”* aurait-il pu ajouter.)

Un silence s'ensuivit. Le bruit d'un petit avion de tourisme les survolant lui fit lever la tête. De gros nuages noirs

s'amoncelaient dans le nord-est, du côté des Alpes. La chaleur était déjà lourde.

– Il va faire orage, cela ne va même pas tarder... les orages ici ce n'est pas rien.

Consultant soudain sa montre, il ajouta:

– Il va être bientôt midi, avez-vous faim?

Elle sembla hésiter. Roumi se mit à aboyer dans sa direction.

– Vous voyez, il répond pour vous.

– A lui, je ne peux rien refuser.

Il aurait dû normalement s'offusquer de cette réponse, mais n'en retint que le résultat.

– Par ici la bonne soupe, fit-il d'un air faussement joyeux en montrant la direction de la maison.

2

Une petite cuisine était attenante au bureau de piste. Il avança une chaise en s'excusant de la pauvreté de l'aménagement, puis dressa une table de camping au milieu de la pièce. Un réchaud deux feux Camping Gaz trônait sur une petite table; il l'alluma. Sous le regard amusé de l'inconnue, l'homme s'affairait avec adresse et compétence.

– C'est prêt, dit-il enfin en s'asseyant.

Et c'est seulement à ce moment-là qu'il s'aperçut qu'elle était restée debout.

– Vous ne vous asseyez pas?

– Vous ne m'en avez pas prié.

– Le chichi et moi cela fait deux.

– Si c'est ainsi que vous appelez la politesse!

– Si vous ne voulez pas vous asseoir, libre à vous... ma grand-mère restait ainsi debout pendant le repas de mon grand-père.

– Les temps ont changé.

Elle finit par s'asseoir. Il mangeait avec appétit. C'est la bouche pleine qu'il ajouta:

– Faut-il aussi que je vous serve?

– Non, non... je n'ai pas très faim... ce n'est pas comme vous.

– Quand arrive midi, admit l'homme, je sens comme un creux énorme là-dedans. Si je ne le remplis pas immédiatement j'ai l'impression que je vais y tomber.

– Originale comme image.

Elle se servit. Un long silence s'installa. Il n'osait pas la dévisager par peur de rencontrer son regard. Que des yeux de femme se posent sur lui et c'était la panique: il avait l'impression de redevenir un petit garçon. Quelle idée avait-il eue de l'inviter à déjeuner! La tête toujours baissée vers son assiette il demanda:

– Vous aimez?

– C'est très bon... très, très bon.

– Ne vous croyez pas obligée d'en rajouter, bougonna-t-il, sans pour autant relever la tête.

– Personne ne m'a encore obligée à dire ce que je ne pensais pas.

– Très bien... oh là là là là là!

Et il se leva en secouant ses mains le long de sa tête, sous les regards amusés, quoique un peu étonnés de son invitée. Il pénétra dans le bureau, bouscula quelques papiers, alla sur le pas de la porte pour inspecter le ciel et revint les yeux fixés sur le sol.

– Une voiture vient de rentrer dans l'aire, l'interpella-t-elle.

Furieux, il se retourna, sortit en trombe, se précipita vers un panneau situé entre le bureau et les pompes, qu'il fit basculer, ce qui fit apparaître, en grosses lettres

S T A T I O N F E R M E E

On vit l'automobiliste lever les bras au ciel et démarrer l'air furieux.

– Ce n'est pas gentil et pas très commerçant, remarqua-t-elle gentiment.

Il commença par répondre:

– Il bouffe bien, lui... pourquoi pas moi? Puis, agressif, ajouta: je mène mes affaires à ma manière, de quoi vous mêlez-vous?

En refaisant le même geste qu’il avait eu quelques instants auparavant, elle s’écria:

– Oh là là là là là!

Ce genre d’humour ne le touchait absolument pas et c’est d’un air encore plus mauvais qu’il reprit:

– Là là quoi? si vous n’êtes pas contente...

Elle termina pour lui la phrase.

– Vous pouvez partir... c’est ce que je fais... merci, c’était très, très bon.

Sa première réaction fut: “qu’elle aille au diable!” mais, de nouveau, au fur et à mesure qu’elle s’éloignait, il eut envie de courir après elle, de la prendre par le bras, la ramener, lui dire combien il était désolé de son caractère de cochon qui le coupait de tout, d’une aussi charmante compagnie, qu’il aurait voulu être gentil et que c’était le contraire qu’il disait. Cependant que les pensées gambadaient dans sa tête, il se rendait également compte qu’il vaudrait mieux la chasser de son esprit. Après tout, qu’avait-elle de si extraordinaire? Mignonne d’accord, mais il en avait connu d’aussi belles et même bien davantage! A commencer par sa femme! Cependant, celle-ci touchait en lui un endroit différent, profond, lointain. C’est devant le café qu’il faisait chauffer sur le Camping Gaz qu’il se souvint.

Au-dessus de son lit, dans sa petite chambre d’enfant, sa mère avait épinglé une image qui présida à son sommeil, à ses rêves pendant de nombreuses années: celle de la Vierge Marie. Vêtue de bleu, visage de porcelaine, elle levait ses yeux au ciel, les mêmes grands yeux bleus si limpides.

Combien de fois ne s’était-il pas confié à elle quand cela n’allait pas avec sa mère!

Le café débordant de la casserole le ramena sur terre. Il coupa le gaz, se secoua en se trouvant ridicule puis s’assit pour

boire son café ébouillanté qu'il trouva mauvais bien qu'il eût ajouté trois sucres.

Machinalement il tourna la tête vers la route et reçut un coup au cœur. Elle ne s'y trouvait plus. Un grand vide se fit en lui. Il se traita de tous les noms pour l'avoir laissée partir... Puis il se raisonna. Après tout, c'était peut-être mieux comme cela: les femmes ne lui avaient pas trop bien réussi, à commencer par sa mère.

– N'est-ce pas, Roumi, qu'on est mieux sans femme?

Il donna un coup de pied sous la table, mais ne sentit aucune résistance. Il se pencha: Roumi ne se trouvait pas à sa place habituelle. *"Elle n'a tout de même pas embarqué mon chien?"* fut sa première pensée. Sortant en toute hâte il fit le tour de la station: pas de Roumi.

Un fourgon Citroën venait d'entrer. Un homme en sortit.

– Je suis désolé, Charles, je sais bien que tu es fermé mais je suis à sec.

En guise de réponse, Charles bascula le panneau qui indiqua de nouveau Station Ouverte et se dirigea vers les pompes.

– Cela n'a pas l'air d'aller, Charles, reprit l'homme.

– C'est mon chien, Roumi, il a disparu.

– T'en fais pas, le mien fait pareil à l'approche de l'orage: il se planque on ne sait où et il réapparaît à la fin.

Pendant qu'il manœuvrait le pistolet, Charles leva les yeux au ciel. Un gros nuage noir suivait le cours de la Durance, s'étendant de part et d'autre de la vallée. Un éclair zébra le ciel au loin. Il pensa à la jeune femme à pied sur la route avec Roumi. Pourquoi à pied d'ailleurs? Une voiture ne les aurait-ils pas recueillis? A cette idée, la colère l'envahit de nouveau. Instinctivement il serra le poing, ce qui eut pour effet d'arrêter le flot d'essence.

– Ça ne coule plus, lui fit remarquer le client.

– Hein! Qu'est-ce que tu dis?

– La pompe est en panne ou quoi!

Charles ouvrit le poing. L'essence recoula.

– Excuse-moi.

– T’as pas l’air dans ton assiette. Ce doit être l’orage.

Quand le conducteur lui tendit le chèque il lui dit:

– Si tu dépasses sur la route une femme et un chien berger Allemand, tu leur conseilles de faire demi-tour. L’orage approche. Roumi en a une peur panique.

L’homme ne posa pas de questions et promit.

A peine parti Charles se mit quand même à fouiller de fond en comble tout son domaine. Roumi resta introuvable. Un violent éclair illumina le ciel déjà fortement assombri par le gros nuage, suivi à faible intervalle par un puissant coup de tonnerre. Les premières gouttes commencèrent à tomber, larges comme une pièce d’un franc. Elles s’écrasaient au sol en soulevant de la poussière accumulée au cours des longues semaines de sécheresse. Il ressortit d’un placard un vieux poncho en toile imperméable, héritage de son temps dans les paras. Teint dans ce badigeonnage inimitable appelé camouflage, supposé faire prendre hommes et matériels pour une innocente nature morte.

Les éclairs se succédaient. La pluie tombait dru maintenant. Sur la nationale, les voitures passaient, tout phares allumés, dans un éclaboussement continu. Une grosse Mercedes pénétra dans la station, précédée par le son d’un puissant avertisseur qui ne cessa qu’à la vue de Charles sortant de la maison revêtu de son accoutrement martial. S’approchant de la vitre pour prendre la clef, il vit le conducteur se lancer dans une gesticulation incompréhensible, pour finir par comprendre qu’il lui fallait aller voir à l’arrière ce qui se passait. Sous ses yeux s’ouvrit le volet obturant le tuyau de remplissage, gadget dont le conducteur semblait tout fier. En d’autres circonstances, ce détail l’eut amusé, mais aujourd’hui il fut amené à penser que cela devait être très pratique pour partir sans payer. A gadget, gadget et demi! Laissant le pistolet dans l’orifice il fit quelques pas en avant, défit un nœud sur un pilier. Une sorte de herse comme en utilise la gendarmerie dans leurs barrages routiers, descendit en avant de la voiture. Revenant en hâte à

l'arrière il répéta la même opération. Le conducteur ne sembla pas apprécier et le fit savoir par la vitre enfin ouverte.

– A chacun son truc, lança Charles avec un demi-sourire.

– Ce n'est pas drôle, enlevez-moi cela tout de suite, je n'ai pas de temps à perdre, moi.

– Et moi, pas d'argent... trois cents tout rond.

– C'est pas la confiance alors.

– Pas du tout.

En maugréant, l'homme fouilla dans une sacoche pour y prendre un carnet de chèque qu'il aurait dû déjà avoir normalement en mains, ce qui confirma le pompiste dans son intuition. D'une écriture rageuse, le client remplit le chèque et le tendit à Charles qui, sans même l'avoir regardé, demanda:

– Carte d'identité s'il vous plait.

– Et quoi encore?

– C'est la loi.

– Assez rigolé, dit l'homme qui, plongeant la main dans la poche intérieure de son veston, en sortit une grosse liasse de billets dont il en détacha trois qu'il tendit au pompiste.

– Dégagez-moi votre machin là, vite fait... vous n'êtes pas prêt de me revoir.

En relevant la herse Charles lança:

– Des clients comme vous, je m'en passe.

Dès que la herse fut levée, la Mercedes démarra en trombe, manquant de justesse la collision avec un gros camion à la sortie de la station. Une bordée d'injures par avertisseurs interposés s'ensuivit. Charles releva la herse arrière, et, c'est en se retournant qu'il aperçut, entrant à contre-sens, un pitoyable équipage: Roumi et sa compagne, littéralement noyés sous les trombes d'eau qui se déversaient en cet instant, au plus fort de l'orage. Il se précipita, ôtant son poncho pendant la course. Il en recouvrit la noyée en même temps qu'il lui prenait la main pour l'entraîner d'autorité et à vive allure vers l'abri de la maison. Roumi les avait précédés et, à peine entré, se secoua vigoureusement, du museau à la pointe de la queue, inondant le carrelage de la pièce et aspergeant le bas des meubles. En

d'autres circonstances, il se serait vite retrouvé dehors, le pied à l'arrière-train, mais son maître était trop occupé auprès de sa compagne d'escapade.

– Vous êtes complètement folle, regardez de quoi vous avez l'air!

La peau du visage était lisse, translucide, décapée par l'eau du ciel. N'en ressortait que mieux le bleu azur de ses yeux. Les cheveux pendaient lamentablement, séparés en tresses gouttant. Collé à la peau, plaqué sur la poitrine, le chemisier en soulignait la forme orgueilleuse. Le jean, resserré lui aussi, épousait les fesses et les cuisses à la façon d'un collant. Un photographe professionnel en eut tiré une série de photos plus évocatrices qu'un simple nu. Pour le moment, ces raffinements artistiques étaient bien loin de Charles. En proie à un tremblement généralisé qui paraissait insurmontable, l'inconnue lui parut pitoyable. Une immense tendresse l'envahit. Il aurait voulu la prendre dans ses bras pour lui communiquer toute la chaleur de son corps.

– Si vous n'attrapez pas la crève après cela! se contenta-t-il de dire.

Elle eut la force de sourire.

– Vous aussi vous êtes trempé... par ma faute, put-elle répliquer, entre deux claquements de dents.

– J'ai l'habitude, répondit-il, totalement insouciant de l'eau qui s'écoulait de sa tête dans son col de polo et de ce dernier dans son pantalon.

De nouveau il lui prit la main d'autorité, pour l'entraîner dans un couloir aboutissant au fond à une porte qu'il ouvrit: celle de sa chambre. A l'entrée, elle marqua un temps d'hésitation.

– Mais je vais tout mouiller.

– C'est mon problème, allez, venez. (Il ouvrit une deuxième porte, celle de la salle de bains:) Il y a de l'eau chaude, des serviettes, tout ce qu'il faut... quand vous aurez fini, vous trouverez des vêtements dans cette armoire. Ils devraient vous aller... je vous laisse.

En refermant la porte de la salle de bains, il nota que son lit n'était pas fait. Ce n'était pas inhabituel. Ce qui le fut, c'est qu'il tira le drap, puis le couvre-lit qui se trouvait en tas par terre, en un réflexe domestique curieux qui épargne bien peu de personnes – comme si la vue d'un lit défait constituait une intrusion intolérable dans sa plus secrète intimité! Puis il pensa qu'elle n'aimerait peut-être pas se servir des serviettes qui se trouvaient dans la salle d'eaux. Il en sortit une de l'armoire, qu'il déplia bien en évidence sur le lit, puis une deuxième avec laquelle il commença à se frictionner les cheveux et ensuite le cou, cependant qu'il parcourait le couloir en sens inverse. Roumi se leva à son entrée dans la pièce. Il en profita pour le bouchonner rapidement avec la même serviette. C'est à ce moment-là qu'il s'aperçut que ses vêtements étaient trempés, eux aussi. Il reprit le chemin de la chambre. La porte de la salle de bains était toujours fermée. Il entendait le bruit de la douche. Des souvenirs surgirent. Se secouant, il sortit rapidement des vêtements secs qu'il emporta sous le bras afin de se changer dans la cuisine.

La pluie continuait de tomber, quoique moins fort. Roumi, installé sur sa peau de mouton, sous le petit secrétaire, se léchait consciencieusement afin de parfaire son séchage. Revêtu de vêtements secs, Charles sortit, fit quelques pas à l'abri de la terrasse couverte qui protégeait l'entrée, puis rentra de nouveau, n'arrivant pas à ôter de son esprit l'image de cette femme procédant à sa toilette dans une pièce attenante à sa chambre. Il s'adressa à son chien:

– Ne viens plus me dire après cela que tu as peur des oranges, je ne te croirais plus.

Puis, invinciblement attiré par la présence dans sa chambre, il en reprit le chemin. D'une poussée, il ouvrit la porte et se trouva nez à nez avec son invitée, drapée dans une grande serviette.

Les cheveux ébouriffés par un pré séchage à la serviette, la peau du visage toujours lisse mais ayant retrouvé une jolie

coloration, elle le regardait de ses yeux bleus qui lui parurent immenses. Sans expression dans un premier moment, ils se mirent à vivre dans un sourire qui s'étendit aux lèvres puis à tout le visage. Ce tableau d'une femme, souriante, jeune, belle, mystérieuse, nue sous une serviette-éponge aux couleurs chaudes, découvrant les épaules et la naissance de la poitrine le fit fondre. Pour cacher son trouble il ne trouva à dire que :

– Cela va mieux comme cela, n'est-ce pas ?

Elle approuva en hochant la tête d'un mouvement charmant. Se dirigeant vers une des deux armoires, il en ouvrit la porte. Le meuble était entièrement occupé par des vêtements féminins.

– Vous n'aurez que l'embarras du choix... elle avait la même taille que vous. (Comme elle semblait marquer une hésitation, il ajouta :) N'ayez aucun scrupule, cela m'étonnerait qu'elle vienne protester !

– Elle est... ?

– Morte ? non... mais c'est tout comme... elle l'est pour moi.

– Désolée.

– Oh non, surtout pas... c'était la meilleure des choses qui pouvaient m'arriver... je m'appelle Charles... Charles Auzépy... et vous ?

– Moi ?... euh... Emilie.

Il ne s'attarda pas à cette hésitation.

– Je vous laisse, vous choisissez ce que vous voulez.

– D'accord, répondit-elle simplement.

3

Lorsque Emilie sortit de la chambre, Roumi l'attendait dans le couloir. Il renifla avec insistance la robe de toile légère qu'elle s'était choisie, fourrageant son nez dans les plis de l'étoffe. Comme il semblait la regarder d'un air étonné, elle lui confia :

– Eh oui, mon vieux, c'en est une autre !

Il ne semblait pas lui en vouloir, se laissant gratter le dessus de la tête avec un évident plaisir. Au bout du couloir, il prit les devants joyeusement.

La pluie avait cessé depuis un bon moment et le soleil, retrouvant sa vigueur, pompait l'humidité en une légère vapeur. Charles servait un client. Roumi courut vers lui en aboyant.

– Qu'y a-t-il, vieux fou? fit-il d'une grosse voix.

Devant l'insistance des aboiements, il finit par se retourner et sembla tétanisé par la vue d'Emilie, debout au soleil, dans l'entrée du bureau.

– Charmant tableau, n'est-ce pas? fit le client, adossé au capot de sa voiture.

– Mêlez-vous de ce qui vous regarde, dit Charles en reprenant les opérations de remplissage.

– Oh là là! se contenta de répondre l'homme manifestement conciliant.

Cependant, après avoir payé et s'être réinstallé à son volant, il lança tout haut:

– Il y en a manifestement qui ne savent pas apprécier les belles choses.

Puis, haussant les épaules, il mit en route et quitta la station non sans avoir jeté un dernier coup d'œil à ce qui l'avait tant charmé. Cependant que Charles se dirigeait à vive allure vers le bureau de piste où l'attendait Emilie toute souriante.

– Vous n'auriez pas pu choisir autre chose? lui lança-t-il, hargneux.

Elle ne put que bredouiller:

– Mais c'est vous qui m'avez...

– Enlevez-moi cela.

Emilie fit demi-tour, reprit le chemin de la chambre dont elle claqua la porte à la volée.

Charles se tenait là maintenant, les bras ballants, ne sachant plus quoi faire: aller s'excuser ou aller la tirer par le bras et la jeter sur la route. La seule réalité qui s'imposait était que

depuis l'intrusion de cette femme dans sa petite vie organisée rien n'allait plus comme avant. Il se sentait mal, la tête traversée par des courants contraires qui l'épuisaient. Le plus tôt elle partirait, le mieux il se porterait: c'était la solution à l'évidence. Il la laisserait choisir son heure. C'est de son plein gré qu'elle partirait. Soulagé soudain par cette saine décision, il se surprit à siffloter. Il se rendit à son atelier où il se demanda ce qu'il était venu y faire, revint au bureau, se mit à tourner en rond cependant que Roumi le regardait, assis sur son arrière-train.

– Qu'est-ce que tu en penses? lui demanda soudain son maître, en lui soulevant le museau pour le regarder droit dans les yeux. (Roumi répondit par un bref aboiement.) Tu as raison, dit son maître en lui lâchant le museau pour prendre illico la direction de la chambre.

Mais il ne fit que le premier pas. Emilie venait d'entrer dans la pièce, vêtue de ses vêtements mouillés, si adorablement pitoyable qu'il se sentit devenir tendre comme du pain chaud. Il éclata de rire cependant qu'elle avançait vers lui comme un automate. Arrivé à sa hauteur elle leva la main droite sans aucune hésitation et la lui appliqua fermement sur le visage. Ce qui eut pour effet premier de casser net son rire et second de faire monter en lui une colère aussi violente que l'orage qu'ils venaient de subir. De mémoire, personne n'avait levé la main sur lui sans que, dans la seconde qui suivît il ne réagisse. Et il était là, les bras ballants, l'orage grondant en lui mais n'éclatant pas, cependant qu'elle s'éloignait lentement en direction de la route, sans se retourner.

Au fur et à mesure qu'elle s'éloignait il sentait comme un déchirement, comme si une partie de lui-même faisait sécession. C'était tout à fait nouveau comme sensation et proprement intolérable. Quand on en arrive à ce stade, que valent les principes? que peut la raison?... En quelques enjambées, il la rejoignit, lui mit la main sur l'épaule:

– Revenez, je vous en supplie.

Le ton de sa voix devait être si convaincant, sa supplique si chargée d'émotion qu'elle s'arrêta immédiatement et se retourna pour le fixer de ses grands yeux bleus où il crut voir des traces de larmes. Il répéta :

– Je vous en supplie.

Ce mot qu'il venait d'utiliser deux fois en quelques secondes, il ne se souvenait pas de l'avoir déjà prononcé dans sa vie. Elle sourit, clignotant des paupières en guise d'acquiescement. Il eut de nouveau une envie folle de la prendre dans ses bras et de la serrer, fort, fort contre lui. Mais il n'osa pas et se contenta de lui prendre la main pour la ramener vers la maison. Au passage, il bascula de nouveau le grand panneau afin que nul n'ignore qu'il n'y était plus pour personne, sauf pour Emilie.

4

Elle se tenait en face de lui, séparée par la largeur de la petite table dans la cuisinette. Vêtue cette fois d'une simple jupe et d'un chemisier, de l'"autre" également, mais qui n'avait cette fois provoqué aucune réaction.

– Ces vêtements que vous avez vus dans l'armoire appartenaient à une femme... qui a beaucoup compté pour moi et qui m'a fait beaucoup de mal... Je croyais avoir oublié et puis, là, lorsque je vous ai vue revêtue de cette fameuse robe, tout est revenu de cette affreuse journée où j'ai failli... Ce n'est pas à vous que je m'adressais mais à elle. Vous ne pouvez savoir combien je suis désolé de ma réaction, vous devez me prendre pour un sauvage.

– Mais non, mais non, je vous comprends très bien maintenant... j'aurais dû être plus prudente.

– Vous ne pouviez pas savoir.

Et cette fois c'est elle qui lui prit la main. La douceur de ce contact le troubla profondément. Des larmes pointèrent qu'il refoula énergiquement.

– Si c'est trop pénible, ne dites rien.

Il secoua la tête avec force.

– Si, si, au contraire, il le faut. Cela me fera du bien. Je ne me suis jamais confié à personne et cela pèse lourd, là – il se posa la main sur le cœur – à vous j’ai envie de tout dire.

Il remit ses mains à plat sur la table; elle avait retiré les siennes. Les yeux baissés, d’une voix rauque, il entama son récit:

« Je ne suis pas de la région. Je suis né et ai passé toute mon enfance dans un petit village du bord de Loire, près de Roanne, du nom de Armency.

– Oui, oui, fit Emilie.

– Vous connaissez? s’étonna Charles en levant les yeux vers elle.

– Non, non, fit-elle précipitamment.

Baissant de nouveau les yeux, il reprit:

» Mon père était cordonnier – il l’est toujours, je suppose, s’il est encore en vie. Ma mère tenait le magasin. Elle était jolie, très jolie, trop jolie. Je ne sais pas comment mon père s’y était pris pour l’épouser, toujours est-il que je suis le fruit, comme on dit, de cette union qui étonnait mais qui a tenu jusqu’à la mort de ma mère, noyée dans la Loire: j’avais six ans. Au moment de sa disparition les gendarmes sont venus souvent à la maison; les clients se sont faits rares pendant un moment puis sont revenus. Du temps de ma mère, le magasin ne désemplissait pas, surtout des hommes qui venaient davantage pour bavarder que pour acheter. Parfois mon père poussait un coup de gueule du fond de l’atelier, qui touchait au magasin. Comme il était grand, fort et réputé violent, la boutique se vidait instantanément, le temps que l’orage s’apaise. Alors, ma mère, s’adressait à lui, de sa voix douce: “Voyons, Charles – nous avons le même prénom –, vous êtes ridicule, ils finissent toujours par acheter quelque chose”. Elle le vouvoyait: comme les bourgeois. Il répondait: “Tu es ma femme, et je n’aime pas voir tous ces jeunes tourner autour de toi: c’est tout”. Elle s’approchait alors de lui, faisait jouer ses doigts fins dans la

chevelure drue et frisée de mon père en lui disant de sa voix de miel: “Mais vous savez bien, mon gros nounours qu’il n’y a que vous qui comptez, vous êtes mon mari!” Il grognait quelques mots incompréhensibles puis se remettait à l’ouvrage.

» Lors de sa disparition, je me suis étonné qu’elle ne me manque pas. Je l’admirais, j’en étais surtout fier, mais elle ne s’occupait absolument pas de moi. Au contraire de son chat angora qui avait droit, lui, à toutes les caresses du monde, à tous les mots d’amour. Il est mort, noyé lui aussi dans la Loire. Cette fois les gendarmes ne sont pas venus, mais j’étais prêt à avouer que c’était moi et que si c’était à refaire je recommencerais.

» Autant celle qui m’avait mis au monde était belle, douce et indifférente, autant la seconde femme de mon père était laide, acariâtre. Mon père pensa peut-être qu’en épousant cette fois une femme dépourvue de tout attrait, il aurait la paix et ne passerait plus son temps, un œil sur la machine à coudre et l’autre dans la boutique. Il pensait sans doute aussi qu’elle lui serait reconnaissante de l’avoir sortie de la bouse de la pauvre ferme de ses parents. Elle se révéla indécrottable, foncièrement mauvaise, faiseuse d’histoires comme pas une. La clientèle s’amenuisa au point que mon père songea à fermer boutique. Mais il aimait trop son métier pour se le voir voler par une femme. Moi, je pensais au chat de ma mère. Je ne sais pas à quoi songeait mon père mais, un matin, sa femme partit voir ses parents à la ferme et ne revint jamais plus. On revint les gendarmes pendant quelque temps à la boutique, puis de moins en moins, puis plus du tout. Autant dans le village, on jasa lors de la disparition de ma mère autant on se félicitait presque de celle de ma belle-mère, tellement elle avait fait l’unanimité contre elle.

» La vie reprit son cours. Il n’y eut plus de femmes à la maison. La clientèle revint. Je vécus ainsi quelques années, seul avec mon père. Il était gentil, patient mais je ne savais pas ce que je représentais pour lui car on ne communiquait ni par mots ni par gestes. Comptait-il sur moi pour reprendre la cor-

donnerie? Le métier me plaisait. J'aimais l'odeur du cuir ainsi que la grosse machine à pied, au mouvement bien huilé. Aucun cuir, aucune toile, aussi épais soient-ils, ne lui résistaient. Quand un client venait trouver mon père la mine basse et la voix sucrée afin de lui faire effectuer un travail que, même en ville, personne ne pouvait réaliser, je me sentais gonflé d'importance pour lui. Un seigneur auquel les manants venaient rendre hommage! Quant à lui, il ne montrait ni fierté, ni même contentement de sa réputation de bon artisan. Parfois il refusait tout net, sans donner d'explications, insensible aux pressions, à l'argent, pour la simple raison qu'il n'en avait pas envie. Il me donnait l'impression d'être recouvert d'un cuir plus épais qu'aucun de ceux qu'il utilisait. Il m'aurait demandé de prendre sa suite, comme le font tous les pères, j'aurais sans doute accepté, bien que je me sentais un peu à l'étroit dans cette petite boutique. Nous n'avons jamais abordé le sujet. Quand, un matin, après avoir hésité de longues semaines, je lui annonçai mon intention d'aller dans une école militaire avec le fils d'un des gendarmes qui étaient venus nous voir, il arrêta un moment sa machine pour me regarder par-dessus ses petites lunettes, puis il remit sa mécanique en route, sans avoir prononcé un seul mot. C'est également en silence qu'il me signa toutes les autorisations nécessaires. Je reçus même un peu d'argent, alors que je ne lui demandai rien. Quand je suis venu pour lui dire au revoir, il a de nouveau arrêté son outil, hoché la tête puis repris son travail solitaire, sans un mot ni un geste d'adieu. »

Le conteur fit une pause. Emilie l'avait écouté avec beaucoup d'attention.

– Pourquoi l'Armée? demanda-t-elle.

– Pourquoi l'Armée? reprit-il... vous allez peut-être rire vous aussi, mais je vais cependant vous le dire.... parce que j'avais besoin de chaleur humaine... oui: c'est dans l'Armée que je l'ai trouvée.

– Mon frère m'a dit la même chose.

– Vous avez un frère?

– J’avais un frère... il est mort en Algérie. Il s’était engagé dans la Légion.

– Moi c’était les Paras... j’ai fait aussi l’Algérie... je n’aurais pas dû quitter... Je serais peut-être trop vieux maintenant pour sauter, quoique mon colonel le faisait encore à cinquante balais passés... J’apprendrais aux jeunes à éviter un arbre au dernier moment, les beautés du roulé-boulé, comment ramasser sa toile par fort vent, à se méfier de l’ivresse de la chute libre où il arrive de se prendre pour un oiseau... Je crois que je serais encore capable d’en remonter à plus d’un... oui, je serais capable.

Il s’arrêta de nouveau, perdu dans ses souvenirs. Emilie respecta un long moment ce silence puis le rompit:

– Pourquoi l’avez-vous quittée alors?... A moins que ce ne soit indiscret!

– Oh non, ce n’est pas indiscret: c’est tout bête... J’ai fait la connaissance de Lucienne.

Roumi se mit à aboyer et s’élança au-dehors. Une voiture venait d’entrer dans la station malgré le panneau Station Fermée.

– Je peux y aller si vous voulez, dit Emilie.

– Non, restez là, fit Charles, d’une voix forte de commandement, il se fatiguera avant nous... Excusez-moi, j’ai trop pris l’habitude d’aboyer, moi aussi, quand je parle... Je n’ai jamais su parler aux femmes. Avec les hommes, c’est simple: c’est comme pour les chiens! Une brève évaluation des forces et on sait tout de suite où on en est. Avec les femmes, c’est différent! Si vous parlez fort, elles vous traitent de brute. Vous ne dites rien: vous êtes un ours. Vous vous laissez faire: elles vous prennent pour une lavette.

– Elles ne sont pas toutes comme cela, corrigea Emilie.

– En tout cas celles que j’ai rencontrées.

– Vous n’avez peut-être pas eu de chance.

Il jeta de nouveau un regard vers la route. L’automobiliste s’en allait en klaxonnant de rage. Charles reprit son récit:

« Lucienne... c'était une réplique de ma mère. J'ai fait sa connaissance à Pau, un dimanche après-midi de juin. Je me rendais à pied, à marche forcée, vers un rendez-vous galant. Je doublais une jeune femme dont je venais de noter la robe blanche lorsqu'elle s'affaissa sur moi, victime d'un talon cassé. Je la reçus dans mes bras, ouverts par réflexe. Un courant me parcourut: comme si j'avais mis ma main dans une prise électrique! Il semblait en être de même pour cette inconnue car elle ne bougeait pas, la bouche ouverte, les yeux agrandis me fixant intensément. Puis elle rougit, se reprit et se dégagea lentement de mes bras, comme à regret, me sembla-t-il. "Oh pardon, monsieur, je suis vraiment confuse!" furent ses premiers mots. La voix, la voix de miel de ma mère! Instantanément j'oubliais tout: mon rendez-vous, le fait que je portais un uniforme, que j'étais un homme mûr déjà, qui vivait en garnison, en célibataire endurci. La veille, au mess des sous-offs, j'affirmais haut et fort que celle qui me mettrait le grappin dessus n'était pas encore née. Non seulement elle avait déjà vu le jour, mais se trouvait là devant moi, avec ce sourire qui me paralysait. Pourquoi n'ai-je pas fui? Pourquoi n'ai-je pas couru vers mon rendez-vous?... Les choses n'ont pas traîné!

» Il m'est d'abord apparu que je ne pourrai pas rester dans l'armée. Ayant fait mes quinze ans, j'avais le droit à une retraite, ainsi qu'à un emploi réservé. On m'offrait un stage dans une compagnie pétrolière non loin de Pau. Trois mois plus tard j'étais marié et m'installais ici même comme gérant de cette station-service. Le climat et le pays me plurent tout de suite. Je prenais la succession de quelqu'un qui avait laissé un peu tomber. Il y avait beaucoup à faire et je ne chômais pas.

Il s'arrêta soudain:

– Et puis, je ne vois pas pourquoi je vous raconte tout cela!

- Parce que vous en éprouviez le besoin.
- En tout cas vous êtes la première personne à l'entendre!
- Je n'en apprécie que davantage votre confiance.
- On ne devrait jamais faire confiance aux femmes.

– Vous semblez bien amer envers elles!

Il ne répondit pas. Après un moment de silence, il reprit:

» Lucienne était jeune, elle venait d'avoir dix-huit ans. J'étais amoureux fou et ne vivais que pour elle, attentif à ses moindres désirs, soucieux d'elle comme une mère de son bébé. Je savais que ce n'était pas une bonne façon de procéder mais je n'en imaginai pas d'autre. La moindre contrariété sur son visage m'était insupportable. La plus mince amorce de contentement m'emplissait d'une joie folle. Enfant gâtée, elle fut une femme choyée. Je commençais à me rendre compte que je m'étais mis tout seul dans un pétrin indépatouillable mais ne savais plus comment m'en sortir.

– Pourquoi, pétrin?

– Parce que je n'étais plus moi-même.

– C'est un choix. Amoureux comme vous vous décrivez, n'est-ce pas merveilleux?

– C'eût été merveilleux si... (Il changea brusquement de sujet:) Où alliez-vous? vous ne me l'avez toujours pas dit.

– Vous ne me l'avez pas demandé.

– Je le fais maintenant.

– Je ne sais pas vraiment.

– Vous laissiez au hasard le soin de décider!

– C'est un peu cela.

– Hum!... Cela vous plairait de rester ici? ... Je veux dire... Je pourrais vous employer, vous avez l'air de connaître le métier.

– Un peu.

– Le temps qu'il vous plaira... Je peux même vous assurer un logement... Non, ce n'est pas ce que vous pouvez penser. Je connais une vieille dame dans le village voisin qui se fera un plaisir de vous louer le premier étage de sa maison. Vous avez tout votre temps pour répondre... C'est vrai, j'ai réellement besoin de quelqu'un car on me donne de plus en plus de travail à l'atelier et je suis constamment dérangé par les clients à la pompe... Vous pouvez faire un essai. Si cela vous plait, vous restez, sinon vous partez.

- Il paraît que vous n’êtes pas un patron commode.
- Qui vous a dit cela?
- Un de vos clients... plusieurs femmes se seraient, paraît-il, succédé ici.
- Elles ne faisaient pas l’affaire.
- Comment savez-vous si je le ferais?
- On verra à l’usage... vous êtes d’accord?
- Il faut que je réfléchisse... pour commencer, allez donc rouvrir votre station.

Quand, un peu plus tard, elle vint le rejoindre, revêtue d’une salopette bleu ciel parsemée de motifs roses tirés de l’animalier de Walt Disney, il sut qu’elle avait accepté sa proposition. Il ne lui révéla pas qu’il avait offert cette tenue à Lucienne un jour où elle s’était proposée pour l’aider, jour qui n’avait pas eu beaucoup de lendemains.

En fin de journée, Charles la conduisit au village, distant de deux kilomètres. La maison de la logeuse se trouvait à la sortie sud. On y accédait par un petit chemin bordé de platanes. Charles gara sa voiture dans une petite courette devant la maison. La propriétaire, madame Taddei, veuve d’un garagiste à qui Charles avait acheté son outillage, accueillit Emilie avec beaucoup de gentillesse et surtout de curiosité. Le regard avec lequel monsieur Auzepy couvait la jeune femme lui fit penser qu’elle ne l’aurait peut-être pas longtemps comme locataire mais elle garda cette pensée pour elle. En tout cas, elle lui plaisait mieux que cette Lucienne qui n’avait jamais si bien illustré le vieux proverbe paysan: “joli cul, tête folle!”

Un escalier extérieur indépendant permettait d’accéder à l’étage. La vieille dame s’excusa de ne pouvoir les accompagner. Elle ne pouvait plus monter les escaliers: “Comme cela vous êtes sûre que je n’irai pas vous embêter”. Le logement comportait deux pièces, était propre et avenant. Il plut à Emilie qui conclut immédiatement l’affaire avec la propriétaire. Charles lui proposa de lui laisser la voiture pour faire les quel-

ques courses nécessaires à son installation. Il rentra à pied en sifflotant.

5

Roumi l'accueillit par des jappements de joie. Il l' avait vu partir avec regret dans la 4 L, avec cette personne qui sentait si bon! Partagé qu'il était entre son devoir de gardien et son désir de se trouver près d'eux. "Tu gardes" lui disait son maître lorsqu'il s'absentait. Il le faisait parfaitement. C'était son honneur de chien. En échange de cette prestation, il était nourri, logé. S'il n'avait pas envie de répondre à une caresse, rien ne l'obligeait comme ses congénères de luxe, dont la seule raison d'exister est de plaire à leurs maîtres. Mieux qu'un géomètre il connaissait les limites de la propriété. Quand Charles ne s'y trouvait pas, nul ne pouvait y pénétrer, mamours ou pas.

Son patron revenait seul, à pied. Il le caressa distraitement. Il paraissait préoccupé. Un chien, paraît-il, ne se pose pas de questions. Cette affirmation nous arrange. Elle est sans doute fausse, mais contrairement à nous, nos amis canins font preuve d'une grande discrétion.

Charles entra dans l'atelier et en sortit, tenant entre ses mains une vieille poubelle en plastique noir. Puis pénétrant dans la maison, il se rendit directement à sa chambre. Déposant le récipient à terre, il ouvrit l'armoire qui contenait les vêtements de Lucienne. Il resta un long moment en contemplation. A plusieurs reprises il avançait une main hésitante. Ses doigts jouaient avec les étoffes, déclenchant images sur images. Puis, soudain, il se décida. Sans ménagements, il agrippa les habits sur leurs cintres pour les jeter dans la poubelle où il les entassait du talon. Un tailleur blanc le fit hésiter un court instant.

Il le lui avait offert à l'occasion de leur voyage à Cannes, au moment du festival. Il se souvenait de ce voyage, comme si

c'était hier. Jamais il ne fut aussi fier de sa jeune épouse. Jamais non plus sa jalousie ne trouva autant d'aliments. A tout moment on l'arrêtait pour la photographier, pour l'interviewer, en Anglais, en Italien. Tous la prenaient pour une starlette, jouant les incognitos. Qui aurait pu imaginer qu'il s'agissait d'une obscure Française, grandie à la campagne, femme du gérant d'une petite station-service d'un modeste village de Provence? Elle présentait Charles comme son garde du corps. On n'aurait pu mieux choisir le mot, car il s'agissait réellement d'une occupation à plein temps. Elle trouvait cela follement amusant, lui beaucoup moins, mais il accepta le jeu, à contre-cœur. Le soir, à l'hôtel – bien au-dessus de ses moyens –, il y trouvait cependant une compensation qu'elle lui avait refusée dès le lendemain de leur mariage. Cannes fut une révélation pour Lucienne. A l'époque du festival, la ville devenait une cité cosmopolite dont tous les journaux du Monde parlaient. Elle aurait voulu y rester. Pourquoi ne se ferait-il pas attribuer une station à Cannes même?

– Tu te rends compte, Loulou – c'est ainsi qu'elle l'appelait quand elle désirait quelque chose – comme on serait bien ici, à côté de ce trou à rats où nous vivons! On aurait plein d'argent. Je me suis renseignée. Il n'y a pas une, tu entends, pas une station qui ne ramasse plein de pognon. Certains prétendent qu'il leur suffit de travailler pendant le festival, plus deux mois en été, et après: vacances pour le reste de l'année! Ici, je te promets que je t'aiderai. C'est quand même autre chose comme clientèle! J'aurais un joli bureau avec un tas de machines dessus. Chaque jour, une robe différente. Des fleurs, de la musique. On pourrait vendre du parfum: on n'est pas loin de Grasse. Alors, mon Loulou, qu'est-ce que tu en penses?

Ce que pensait le Loulou, c'est que cela ressemblerait étonnamment à la boutique de son père où les clients venaient davantage pour la vendeuse que pour le produit. N'ayant pas du tout envie de revivre cette expérience, il refusa, bien qu'il sût qu'à l'instant même il n'y aurait plus de Loulou et que le

soir elle tomberait de sommeil au point de ne pouvoir supporter le moindre toucher. Ce ne fut pas exactement le cas. Il eut droit à une dernière tentative où Lucienne fit preuve d'une réelle imagination et d'un certain talent. Alors qu'étendu sur le dos, il ne savait trop que penser des moments qu'il venait de vivre, elle prit sa voix de miel. Elle venait, dit-elle, de faire la connaissance d'un grand ponton d'une importante compagnie pétrolière, dont elle ne se souvenait plus le nom. Celui-ci lui avait promis – elle ne dit pas en échange de quoi – qu'elle l'aurait, sa station, sur la Croisette qui plus est. Un endroit où le pourcentage de Rolls n'était dépassé que par l'usine mère elle-même. La vente d'essence n'était rien, bien que ces mastodontes soient fort gourmands, en regard des à-côtés. Leurs chauffeurs y faisaient toutes leurs courses pour ne pas avoir à garer leurs engins. Un véritable petit super-marché de luxe! "Le pognon est immense. Il voudrait que je déjeune seule avec lui demain, je ne sais plus pour quelle raison! Une histoire d'associés. On se retrouverait vers quatre heures pour signer, toi, moi et lui. C'est inespéré. Tu ne peux pas refuser cela, à moins d'être tombé sur la tête!"

Au cours d'une démonstration de saut en parachute, Charles était effectivement tombé sur la tête. Il ne fit pas de grand discours; en fait, ne prononça aucun mot. Il se leva d'un bond, s'habilla et lui ordonna, par gestes, d'en faire autant. "Mais pourquoi, Charles? Pourquoi?" ne cessait-elle de répéter, tout en enfilant ses vêtements. Elle tenta un dernier effort de séduction. En vain. Il ne la voyait pas. Il lui prit la main et ne la lâcha plus avant qu'elle ne fût assise de force dans sa voiture: pas une Rolls mais une modeste 4 ch. Renault. Le voyage de retour se fit dans un silence impressionnant car, à la couleur du visage de son mari, Lucienne comprit que le point de violence où l'irréparable peut se commettre venait d'être atteint. Il l'avait prévenue avant son mariage en lui donnant, de façon détaillée, les signes avant-coureurs de cette tempête intérieure qui avait déjà provoqué deux morts d'hommes. Chaque fois la

Justice ne lui en avait pas tenu rigueur. Certes, elle regrettait la Croisette, mais tenait encore plus à la vie.

On ne parla plus de Cannes et la vie reprit comme avant, à part que Lucienne semblait lentement dépérir, comme une plante sans eau. Cela commençait à ronger son mari, mais il ne savait comment aborder le problème, de peur que la nostalgie de la ville mythique n'en soit la raison. Ce fut elle qui dénoua la situation.

– Dis Charles, lui dit-elle un jour, nous ne sommes pas loin de Marseille et je n'y suis jamais allée. Tu ne veux pas m'y emmener un jour?

– Oh moi, tu sais, je ne saurais pas trop quoi y faire... vas-y toute seule. (C'était sans doute la réponse qu'elle attendait.)

La première semaine ce fut une fois, deux la deuxième, puis, à partir de la troisième: toutes les après-midi. Elle prenait le bus de quatorze heures qui s'arrêtait devant la station et revenait par celui de dix-neuf heures. Lorsqu'elle l'eût manqué une ou deux fois, ce qui la fit rentrer à vingt et une heures, elle fut adorable dans l'excuse et en profita pour faire remarquer que si elle y allait en voiture cela ne risquerait pas d'arriver. N'importe quelle voiture! Une vieille 2 ch. ferait l'affaire! Un toit et quatre roues! Charles y ajouta un bon moteur et des pneus en état. Une belle occasion se présenta: une Peugeot 304 décapotable. Il l'obtint pour une bouchée de pain. Il la retapa avec amour. Les yeux de Lucienne brillèrent d'un tel plaisir lorsqu'elle s'installa au volant de son "petit bijou" qu'il fut payé au centuple pour les heures qu'il y avait consacré, le soir, après le repas, pendant qu'elle regardait la télévision ou parcourait des revues de cinéma, dans lesquelles on voyait des jeunes femmes inconnues devenir célèbres du jour au lendemain. C'était arrivé à plusieurs d'entre elles, à Cannes précisément, ville qui se présentait pour Lucienne, de plus en plus, comme l'antichambre du paradis.

Il ne voulut pas savoir ce qu'elle faisait toutes ces longues après-midi à Marseille. Elle n'en parlait jamais. Il ne lui posait pas de questions. Elle avait retrouvé ses couleurs, se montrait

joyeuse pendant le repas du soir, le seul qu'ils prenaient ensemble, car pour elle, celui de midi était le petit déjeuner. Elle ne se refusait plus à lui sous n'importe quel prétexte bien qu'il la trouvât plutôt passive.

C'est avec un air mystérieux qu'un soir elle revint, portant un paquet sous le bras. Elle le défit sur la table de la cuisine. Celui-ci contenait une robe qu'il aurait trouvé ordinaire si elle ne l'avait qualifiée de "robe de grossesse". Fou de joie, il la pressa, lui demandant pour quand. Sa réponse le refroidit un peu:

– C'est simplement pour le cas où. Elle était en solde. Une occasion à ne pas manquer!

Il la tenait maintenant entre les mains cette robe qui fit naître l'espoir que Lucienne allait enfin quitter le domaine de l'adolescence attardée pour entrer dans celui de la vraie vie: un mari, des enfants, une maison dont il avait déjà les plans dans la tête. Cela n'alla pas plus loin que l'achat d'une robe. Il la jeta avec rage dans la poubelle.

Il n'en restait plus qu'une dans l'armoire: une robe mauve à travers l'étoffe de laquelle il apercevait la chair de ses doigts. Celle par laquelle le malheur était arrivé!

Ce soir-là, c'est encore avec un air mystérieux qu'elle s'était enfermée dans leur chambre, un paquet sous le bras, en lui faisant promettre de ne venir que lorsqu'elle l'appellerait... Lorsqu'il ouvrit la porte, elle l'attendait, revêtue d'une robe mauve en tissu transparent qui ne laissait rien ignorer de son anatomie.

Quelque chose se passa alors en lui dont il ressentait encore la violence. A la vue de cette femme qu'il possédait chaque soir, dont il connaissait par cœur l'intimité, il se sentit envahi par un désir sauvage, primitif, celui qu'on appelle le rut. Son regard se brouilla. Il se jeta sur elle, la projeta sur le lit et la viola littéralement, ce qui déclencha en elle un hurlement de louve en saillie qui se mêla au sien... Il se releva, un peu

honteux. Elle en fit de même peu après. En rabattant sa robe elle eut ce commentaire extraordinaire:

– Le vendeur m’avait vanté les qualités de ces étoffes. Il avait raison! Pas une froissure, pas un pli! (Puis, prenant le bas de la robe à deux mains à la façon d’une cape de toréador, elle la fit virevolter autour d’elle en chantant:) Toro, toro, une autre fois, une autre fois, toro.

L’effet ne fut pas ce qu’elle escomptait. Au lieu d’un nouvel assaut, c’est une magistrale gifle qu’elle reçut, accompagnée d’un: “Enlève-moi cela tout de suite!” qui ne supportait pas de réplique.

Elle obéit immédiatement en répliquant:

– Dommage, jamais cela n’avait été aussi bien.

Lorsqu’elle se trouva nue devant lui, il ajouta:

– Je ne veux plus jamais te voir dans cette robe.

– Comme tu voudras, répondit-elle en rangeant avec soin le vêtement dans l’armoire.

Quelques jours plus tard, Charles réparait un pneu dans l’atelier lorsqu’il la vit, servant à la pompe, revêtue de la fameuse robe mauve. Son sang ne fit qu’un tour. Il s’avança vers elle, tenant à la main le démonte-pneu dont il venait de se servir. Lorsque Lucienne le vit, elle tenta de crâner, éclatant de rire comme si le client venait de lâcher une énorme plaisanterie, cependant que celui-ci, médusé, regardait venir Charles. Lorsque son mari ne fut plus qu’à quelques pas, elle s’affola, lâcha le pistolet, mit ses mains devant sa figure en hurlant:

– Non, Charles, non, pas ça!

– A la maison, tout de suite, hurla ce dernier.

– Oui Charles, oui Charles.

Au client qui la regardait partir, Charles cria:

– Tournez-vous.

– Mais...

– Je vous dis de vous tourner... je vous fais le plein?

L’homme, le dos tourné, acquiesça de la tête. Au moment de régler il s’enhardit cependant à dire:

– Vous savez, je n’ai rien vu, j’avais le soleil dans l’œil.

- Il n’y avait rien à voir, affirma avec force Charles.
- C’est un peu en tremblant que le client rédigea son chèque. Lorsqu’il le tendit au pompiste, il ajouta:
- Allez, je vous comprends.
- Merci, dit Charles en empochant le chèque.

Pendant toute cette évocation, il triturerait le tissu dans tous les sens, le pressant à pleins poings. Lorsqu’il le relâcha, l’étoffe reprit instantanément sa forme. Lucienne était à l’image de sa robe: rien n’avait prise sur elle... Pourquoi avait-il gardé ces reliques si chargées de souvenirs? Attendait-il son retour? L’espérait-il?.

Avec rage, il jeta la robe mauve dans la poubelle et la foula au pied. L’armoire était vide. Sa tête l’était-elle pour autant?... Il prit la poubelle à bras le corps – dernier contact charnel – et la porta jusqu’à un tas de vieux pneus sur lequel il la jeta. A la réception, une robe s’en échappa: toujours la mauve. Elle finit par se poser sur un pneu de camion. A travers l’étoffe, on pouvait lire KLEBER COLOMBES.

Se sentant soudain soulagé, comme exorcisé, il se mit à siffloter et prit le chemin de l’atelier.

La nuit était déjà tombée depuis longtemps lorsqu’il rejoignit la petite maison. Roumi dormait sur sa peau de mouton. Un sentiment nouveau s’empara de lui: celui de la solitude. Il n’aurait pas été surpris de voir Emilie lisant dans la petite cuisine, en l’attendant. Il aurait dû l’inviter à dîner. Demain elle serait là toute la journée. Non, c’est maintenant qu’il désirait la voir. Il chercha les clefs de sa voiture, mais se souvint qu’il la lui avait laissée. Qu’à cela ne tienne: le vélo ferait l’affaire, même s’il n’avait pas de lumière.

La première chose qu’il vit fut la 4 L. Les lumières du premier étage de la villa étaient éteintes. Par contre, au rez-de-chaussée, les fenêtres ouvertes laissaient passer le son d’un feuilleton télévisé. Quand il frappa à la porte, la vieille dame s’en arracha avec un certain mécontentement. Mais, la nouveauté d’avoir une aussi jolie locataire, à laquelle ce M. Auzé-

py semblait tellement s'intéresser, prit le pas sur sa mauvaise humeur passagère. Charles fut invité à entrer, à s'asseoir. Il ne put refuser le café qu'on lui offrit. En metteur en scène consommé, c'est après avoir fait un peu durer qu'elle dit:

– Vous n'avez pas de chance, elle vient juste d'aller se coucher. Elle tombait de sommeil, la pauvrette! Vous ne devriez pas la faire tant travailler. Vous les hommes, vous n'avez pas de limites. C'est comme mon Marcel, je n'arrêtais pas de lui dire qu'il allait finir par se tuer à tant travailler. Il est bien avancé là où il est maintenant!

Charles n'était pas venu pour entendre parler de Marcel, mais le chemin d'Emilie passait par celui-ci. Il feignit un intérêt passionné à l'évocation du disparu, tandis que son esprit franchissait le plafond et rôdait autour d'Emilie, nue entre deux draps blancs!

6

Le lendemain, Charles se rasa dès le réveil; ce qu'habituellement il remettait à plus tard, un plus tard qui pouvait aller jusqu'au lendemain et parfois plus. Du temps de Lucienne, il se rasait tous les jours, deux fois certains jours, car sa barbe poussait vite et elle aimait les hommes sans poils. Ceux que l'adjudant de son peloton d'instruction appelait les androgynes, mot qui lui plaisait tellement et qui dans sa bouche constituait l'injure suprême.

Il se passa la main sur le menton, pour vérifier s'il ne "piquait" pas, comme si, en arrivant au travail, Emilie allait se précipiter sur lui pour le couvrir de baisers.

A huit heures précises, sa Renault se gara à sa place. En sortit une Emilie en salopette bleu ciel sans aucun motif, sur un chemisier rose. Elle lui tendit la main en lui disant: "bonjour, monsieur", comme une employée bien polie.

– Vous pouvez m'appeler Charles.

– Plus tard peut-être, il m'a toujours fallu du temps pour me familiariser.

Tout au long de la journée, elle fut irréprochable, scrupuleuse, pointilleuse avec les clients tout en leur offrant sourire et charme, au point que les compliments plurent sur le patron, comme ondées printanières. Ce fut... "Où as-tu déniché cette perle?... J'espère que celle-là tu vas nous la garder!... Dites, patron, elle n'aurait pas une sœur jumelle, votre employée?... Mon vieux Charles, tu as intérêt à surveiller tes stocks, car j'ai comme l'impression que la consommation va augmenter sérieusement!"

Heureusement qu'il n'entendait pas les réflexions adressées uniquement à Emilie: "Que faites-vous ce soir, ma jolie?... Avec ce que vous avez, que faites-vous dans ce trou?"... etc.

Jusqu'à Roumi, qui en rajoutait et ne la quittait pas d'une semelle, et qui s'étonna bien un peu de recevoir tant de cares-

ses de son maître, mais il ne pouvait se douter, qu'en fait, bien peu lui étaient destinées.

Après le départ de Lucienne, Charles s'était bien juré que jamais plus une femme ne dérangerait sa vie, n'occuperait plus son esprit en permanence au point de ne plus lui laisser de repos. Que sa vie ne serait plus rongée de l'intérieur comme par un termite. A la fin de cette première journée où il n'avait cessé de surveiller les moindres gestes de sa nouvelle employée il aurait dû lui dire: *“Mademoiselle, vous êtes vraiment charmante, ma clientèle ne tarit pas d'éloges à votre sujet, je n'ai rien à vous reprocher, bien au contraire, mais, pour ma tranquillité, je préférerais que vous alliez exercer vos talents ailleurs... oui, ce serait préférable pour moi!”*

Cela l'effleura. C'eût été respecter la promesse qu'il s'était faite! C'eût été la sagesse!

Il l'invita à partager son repas de midi. Elle refusa pour le soir, ainsi que le lendemain et les jours suivants. Il cachait mal sa déception tout en se traitant de tous les noms pour sa connerie incommensurable. Cela commençait à ressembler furieusement à de la jalousie. D'autant que M^{me} Taddei qui ne l'avait jamais tant vu, lui confia qu'Emilie sortait tous les soirs. Elle ne lui disait pas où elle allait. Mais à son avis, elle avait rendez-vous quelque part sur la route avec un bel automobiliste. Penser que la logeuse fantasmait était la meilleure conclusion à laquelle il pouvait arriver. Qu'il ne sache pas ce qu'elle faisait tous les soirs l'agaçait cependant profondément. Aussi, quand, un soir, avec un charmant sourire elle s'étonna qu'il ne l'invite pas, il ne put s'empêcher de répondre:

– Je ne voudrais pas gêner vos sorties nocturnes!

Bien loin de laisser paraître une quelconque confusion, elle répondit simplement:

– Ce soir je suis libre, ainsi que les soirs suivants.

Il n'osa pas lui demander qui était le mystérieux personnage qui l'avait tant accaparée les jours précédents. Il le ferait sûrement un jour, car, lorsqu'il s'intéressait à une personne, il

ne supportait pas le moindre coin d'ombre. Lucienne taxait cette attitude de "tyrannie domestique insupportable".

Non seulement elle accepta son invitation, mais se proposa pour faire la cuisine. "Mes parents tiennent un restaurant", ajouta-t-elle, soulevant ainsi le premier coin de voile sur sa vie. Effectivement, jamais la petite table de camping n'avait été recouverte d'une si jolie nappe, brodée main, prêtée par M^{me} Taddei; jamais non plus elle n'avait accueilli ce service en porcelaine, cadeau de mariage des copains sous-offs de Charles, que Lucienne n'avait jamais sorti des caisses du déménagement. Que dire enfin de ces bougies multicolores qui dégageaient un parfum entêtant?

Parée d'une robe qu'il jugea somptueuse – que pour sa part elle avait qualifié de "toute simple" –, Emilie était assise en face de lui. Jamais la luminosité et l'éclat de ses yeux ne lui étaient autant apparus que ce soir. Il lui dit qu'elle avait d'aussi beaux yeux qu'Elisabeth Taylor, la seule actrice qu'il connût. Elle les ferma, indiquant par là sa modestie et son contentement. L'effort vestimentaire de Charles s'était limité à une chemisette en coton d'Egypte – précision faite par Lucienne qui la lui avait offerte. C'était la première fois qu'il la mettait. Pour le pantalon de toile fine, c'était la deuxième: il avait servi pour le mariage d'un copain de l'armée.

– Félicitations pour le repas, dit-il.

– Il était bien simple, répondit-elle, en fermant les yeux de nouveau.

– Comparé à ceux du restaurant de vos parents, bien sûr... restaurant de luxe, j'imagine!

– Un bon restaurant, classé à la fois au Michelin et au Gault et Millau.

– Vous ne m'avez toujours pas dit où il se trouvait.

– Est-ce nécessaire?

– Pour mieux vous situer.

– Je vais satisfaire votre curiosité.

– Ce n'est pas de la curiosité, tout simplement de l'intérêt pour... tout ce qui vous concerne.

– En suis-je digne?...Vous connaissez la Côte? Cannes, Antibes?

– Je ne suis pas allé plus loin que Cannes. Je n'aime pas cette ville.

– Elle est pourtant charmante.

– J'y ai de mauvais souvenirs.

– Dans ce cas, je ne dis plus rien.

– C'est à Cannes qu'il est?

– Non, à Nice.

– Je ne connais pas... il s'appelle?

– Quelle importance?

– Aucune.

– L'Estaminet.

– Joli nom... c'est là que vous êtes née?

– Si j'ai bien compris, vous voulez tout savoir de moi depuis ma naissance jusqu'à nos jours!

Elle le regardait droit dans les yeux. Il eut chaud et se sentit rougir: un comble!

Il se souvint d'un jeune engagé qui ne présentait pas du tout le profil du para-type tel qu'ils aiment bien eux-mêmes paraître. Presque imberbe (à la limite de l'androgynie) il en voulait tellement qu'on oubliait son teint et ses yeux clairs ainsi que la minceur de ses membres. Le fameux adjudant l'avait pris en grippe et le pauvre malheureux n'arrêtait pas de rougir aux commentaires un peu orduriers que lui prodiguait le sous-off, au point qu'un jour Charles prit sa défense.

– Je ne savais pas que tu en étais, Auzepy! ricana l'adjudant.

Pas longtemps! Lorsqu'il vit les traits de Charles se durcir, la tempête monter dans son regard, il battit précipitamment machine arrière:

– Je disais cela pour rigoler!

Ce jour-là, il ne fut pas bon de se trouver en face du soldat Charles Auzépy. Quant à son jeune protégé rougissant, il fit partie des commandos de la Légion qui firent trembler la République lors de ce qu'on a appelé le 'putsch' d'Alger.

7

Emilie le fixait toujours droit dans les yeux. Sa rougeur s'estompait. Il reprenait contrôle de lui-même. Sans autre commentaire, elle entama son récit:

« Au contraire de la vôtre, j'ai eu une enfance on ne peut plus normale, classique, heureuse. Fille unique, adorée de mon père, ainsi que de ma mère, quoiqu'il s'y glissât parfois de son côté un peu de jalousie. J'ai bien travaillé à l'école, n'ai pas fait de fugues. Je ne fumais ni ne buvais et suis restée totalement étrangère à la drogue, assez répandue pourtant dans la région. Je n'ai fréquenté, comme on disait, que fort tard, encore trop tôt cependant pour mon père. J'ai obtenu mon bac du premier coup. Ma mère désirait que je continue, pour devenir médecin, avocate, comme certaines de nos clientes dont la vie tranchait tellement avec la sienne: celle d'une patronne de bistrot. Ce n'était pas l'avis de mon père qui, au contraire, était fier de sa réussite. Fils d'un pauvre maçon italien qui avait eu tant de mal à nourrir sa famille nombreuse, dans son 'bistrot de luxe' il côtoyait quelques personnages importants qui lui montraient de la considération. Je savais également qu'il regrettait n'avoir pas eu de fils pour prendre la suite. Quand je me suis décidée à prendre la place de ce garçon qui lui manquait tant, je lui ai fait le plus grand plaisir de sa vie. Il n'a pu me cacher les larmes qui lui montèrent aux yeux. L'avenir de son œuvre étant assuré, il parla de plus en plus de se retirer, en Italie, dans le village de ses ancêtres, mais il attendait quelque chose que dans sa discrétion fantastique il n'osait formuler. Ce fut ma mère qui traduisit:

– Tu sais Emilia – c’est mon vrai prénom –, ton père, l’Emilio, quand il dit qu’il est fatigué, il ne plaisante pas. On a vu les docteurs... s’il ne s’arrête pas, c’est qu’il attend... il attend que tu lui présentes un gendre à qui il pourrait passer le relais. Ces Italiens, ils ne changent pas! Pour eux, une femme doit toujours être plus ou moins tenue en laisse. C’est pourquoi j’aurais voulu que tu continues tes études... enfin, voilà: c’est ça qu’il attend, ton père!... Nous sommes discrets, lui et moi, mais ce n’est pas une raison pour ne pas nous tenir au courant.

J’ai éclaté de rire.

– Mais maman, si je ne vous dis rien, c’est qu’il n’y a rien. Je ne suis pas du tout pressée de me mettre la corde au cou, pour être tenue en laisse comme tu dis.

» Je disais vrai. Non pas que je ne fusse insensible aux compliments des garçons, aux désirs lus dans leurs yeux, à leurs paroles crues ou équivoques... La fameuse flèche ne m’avait tout simplement pas atteinte. Cela arriverait bien un jour! Je ne me faisais pas de soucis et laissais au hasard le soin de bien faire les choses... Ce fut banal... Un dimanche matin, je me trouvais au Marché aux Fleurs, car j’aimais les choisir moi-même, ne laissant à personne d’autre le soin de la décoration de la salle. Penchée sur un bouquet que je trouvais particulièrement odorant, une voix chaude, musicale, teintée d’un accent étranger, chantant, me surprit. Un frisson me parcourut de la racine des cheveux à la pointe des pieds, comme une vague de fond. Je n’osais ni me retourner ni me relever. A peine si j’avais compris ce que cette voix me disait. Il répéta. Cette fois j’entendis: “Mademoiselle, laissez-moi les choisir pour vous les offrir”. Jusqu’alors, quand un inconnu m’abordait de cette façon, d’un ton glacial je remettais l’intrus en place. Et là, comme une bécasse, je ne disais rien, toute frémissante encore de cette onde qui se prolongeait en une délicieuse chaleur. Il a choisi les fleurs que j’aurais choisies, me les a mises dans les bras, s’est incliné en une révérence, m’a dit ce qu’on n’entend qu’au cinéma: “Mademoiselle, serviteur!” et s’en est allé. C’est seulement à ce moment-là que

j'ai pu le regarder. Grand, beau, élégant, une chevelure étincelante, le regard charmeur. Ayant un peu recouvert mes esprits, j'ai tout de suite pensé à un de ces play-boys qui ravagent la Côte, les beaux jours venus. "*Non, pas moi, me suis-je dit!*" et, me secouant, je décidai de l'oublier illico. Plus facile à dire qu'à faire! Lorsque je revins à la maison, le regard que m'adressa mon père m'indiqua que je n'étais plus la même. J'ai fait quelques erreurs à la cuisine, puis à la caisse. Papa qui ne cessait de me surveiller s'approcha de moi:

– Va donc faire un tour, je trouverai bien quelque chose à dire à ta mère.

» Je suis allée sur le port, ai regardé les bateaux. Un petit garçon pêchait avec tout le sérieux qu'on peut avoir à cet âge. Nous avons fait la causette, puis je suis rentrée. Calmée. Le lendemain je n'y pensai plus et me félicitai de l'avoir échappé belle...

» Un matin, au téléphone, une voix masculine s'enquiert de la possibilité d'une table pour vingt personnes pour le soir même. Retenir la moitié du restaurant sans aucune garantie constitue un risque que je ne pouvais prendre. Je le fais savoir. Mon correspondant me précise alors qu'un coursier viendra nous porter un chèque avant midi. "*Chèque certifié*", lui ai-je précisé.

– Il le sera, Mademoiselle, me répond-il. (Il n'y avait pas deux voix comme celle-là.) De combien, le chèque? deux mille, trois mille?... mademoiselle?

Je cherche désespérément une raison valable pour refuser cette réservation. Il suffisait de dire que c'était complet! Je réponds:

– Deux mille.

– Vous l'aurez avant midi, mon nom est Lapierrri, Aldo Lapierrri, mademoiselle, serviteur.

» J'inscris la réservation sur le cahier et prends en même temps la résolution que ce soir je ne serai pas là. Je vais en cuisine avertir papa de mon intention. Il me répond que cela tombe mal, car Roger (le maître d'hôtel) vient de lui annoncer

que sa mère étant mourante, il ne faudra pas compter sur lui ce soir.

- J’ai justement pensé à toi pour le remplacer.
- Je ne peux pas, répété-je.
- Tu ne peux pas? et pourquoi donc?
- Parce que... parce que... je suis malade.
- Tu es malade?... qu’est-ce que tu as?
- J’ai bien le droit d’être malade, non, la mère de Roger l’est bien.

- La mère de Roger est mourante, toi tu ne l’es pas.
- Qu’est-ce que tu en sais?

» Cette réflexion était davantage du niveau de mon petit pêcheur à la ligne que du mien. Elle eut le mérite de faire comprendre à mon père qu’il se passait quelque chose de suffisamment grave pour qu’on en tienne compte.

– D’accord, tu as un rendez-vous ce soir... tu aurais pu me le dire au lieu de te lancer dans ces trucs de maladie. Il ne faut pas jouer avec cela, pour un peu je t’aurais crue.

– Je n’ai pas de rendez-vous, ai-je crié, j’ai tout simplement envie de changer d’air.

– D’accord, d’accord, pas la peine de crier... j’ai compris, on va s’arranger, ce ne sera pas la première fois.

» Il était embêté, cela se voyait bien, mais il restait étonnamment calme, face à mon énervement grandissant.

– On peut peut-être refuser cette réservation que je viens de prendre!

- Quelle réservation?
- Vingt personnes pour ce soir.
- Pourquoi l’as-tu acceptée alors?
- Je ne sais pas.
- Tu l’as inscrite?
- Oui.

– Si c’est écrit, c’est du béton, comme disait mon pauvre père... tu as son adresse?

- On va nous apporter un chèque avant midi.
- Un chèque de quoi?

- De garantie.
- Ta mère et moi ne l'avons jamais fait.
- Moi, je l'ai fait.
- Bon, bon on ne va pas se disputer là-dessus... sans Roger je ne sais pas comment on va faire: ça tombe mal.
- » Il a gardé le silence un long moment, sans me regarder.
- C'est bon, je le remplacerai, ai-je fini par dire, de guerre lasse.
- » Pour avoir les gens à l'usure il n'y avait pas meilleur que mon père. Il m'a embrassée. Son problème était résolu: pas le mien.

» Peu avant midi, un jeune motocycliste nous apporta le chèque. J'avais espéré jusqu'alors que cette réservation téléphonique n'était qu'une plaisanterie, mais cette fois le doute n'était plus permis. Il me faudrait affronter cet Aldo Lapierré qui m'avait offert un bouquet de fleurs un dimanche matin et dont la voix possédait un pouvoir diabolique. J'avais noté cependant qu'au téléphone, ce matin-là, rien de tel ne s'était produit et cela me rassura.

» Après le repas de midi, fort calme, j'ai accompagné une amie dans une chine aux antiquaires. Nous avons beaucoup ri. En franchissant de retour la porte de la maison j'étais complètement détendue. Mais, à peine avais-je fait quelques pas dans la salle de restaurant que l'angoisse revint, comme à la veille d'un examen. C'est effectivement l'impression que je venais d'avoir: Aldo voulait me faire passer un examen devant ses amis. Je n'en avais rien à faire de cet examen. Je ne lui devais rien, mais je continuais à l'appeler Aldo et à entendre sa voix: "Mademoiselle, serviteur!" Je montai dans ma chambre, pris une douche chaude, puis froide, me sentis mieux et me décidai tout d'un coup. Puisque examen il y avait, j'allais mettre le paquet comme on dit vulgairement.

» Je choisis un tailleur bleu nuit, sur un chemisier blanc, légèrement bouffant. Mes jambes étaient gainées de bas gris

fumé, chaussées d'escarpins noirs. Un maquillage particulièrement réussi mettait mes yeux en valeur. Je me mordis les lèvres plusieurs fois ainsi que je l'avais lu dans un magazine féminin. Je les sentais effectivement plus pleines.

» Le premier à me voir est mon père. De saisissement, il laisse échapper un verre qu'il rattrape de justesse. Là-dessus, Fernand, notre cuisinier sort en trombe selon son habitude, s'arrête, saisi, mais pas pour longtemps car ce n'est pas son genre.

– Oh, Emilio, tu nous présentes un peu la Princesse!

– Mais ... c'est Emilia, bredouille alors mon père.

– Imbécile... tu crois que je ne l'ai pas vu!... Viens ici, petite, que je t'admire.

Fernand est énorme, pèse dans les cent trente kilos quand il fait le régime et il est doté d'une voix de basse qui aurait fait merveille à l'Opéra s'il n'avait pas préféré les fourneaux. Il me tient à bout de bras, me fait tourner, virevolter et lâche:

– Elles peuvent aller se rhabiller leurs princesses à Monaco, et, se tournant vers ma mère qui vient d'arriver, il ajoute: qu'est ce que tu en dis, Jeanne?

– C'est bien, mais je trouve que cela la vieillit beaucoup.

» Fernand, dont la rondeur et la grosse voix dissimulent un sens psychologique très fin, enchaîne:

– Il est certain, ma Jeanne, qu'elle a encore beaucoup de chemin à faire avant d'arriver à ta hauteur... c'est encore toi la plus belle... tu permets Emilio?

» Sans attendre, il embrasse ma mère et lui fait faire un tour de valse.

» A sept heures, à l'ouverture du restaurant, entrent les premiers clients, un couple d'Américains, la soixantaine, s'efforçant de parler français d'une façon touchante. Ils ne comprennent pas pourquoi les restaurants ouvrent si tard en France. Ils s'en remettent complètement à moi pour le choix des plats et des vins. J'enregistre leur commande, monte en cuisine pour la transmettre. Revenant en salle, je perçois un fort brouhaha dans la rue. On s'exclame fort en italien. La

porte s'ouvre. Un petit groupe pénètre dans la pièce en se bousculant et en riant bruyamment. Puis c'est le tour d'Aldo qui fait une entrée de seigneur et leur signifie de mettre une sourdine. Il est vêtu d'un smoking bleu nuit, une écharpe de soie blanche, jetée négligemment autour du cou. Je lui trouve un air sévère, ce qui me soulage d'autant. La voix n'a pas changé et déclenche des picotements sur la peau de mes bras qui, heureusement sont couverts par les manches de mon tailleur. Il s'incline devant moi, me confirme que c'est bien lui qui a fait la réservation, sans qu'un seul de ses gestes ne laisse supposer que nous nous sommes déjà rencontrés. Si mon père nous observe – et c'est le cas – il va en être pour ses frais. Il vient d'ailleurs de s'avancer à mes côtés et intervient :

– Emilie, veux-tu avoir la gentillesse de placer ces messieurs-dames.

» Au coin des lèvres d'Aldo naît un léger sourire.

– Emilie est un bien joli prénom et il vous va à ravir, Madame.

– Mademoiselle, rectifié-je bêtement.

» Je les installe à leur table. Aldo se met au milieu, entouré de deux très jeunes filles, deux bécasses qui boivent la moindre de ses paroles, riant aux éclats à tout moment.

» Eh bien, cela ne s'est pas du tout passé comme je m'y attendais. Il s'est comporté comme un client ordinaire. De la politesse, du raffinement. Pas un geste, pas une parole pouvant créer équivoque, pas de regard appuyé. Une indifférence polie et galante. Tout mon plan de défense intérieure s'effondrait. Je m'étais cuirassée contre une cour pressante autant que voyante et je n'étais que le maître d'hôtel féminin d'un quelconque restaurant. J'aurais dû en être soulagée ! Je me sentais au contraire frustrée, frustrée d'un jeu de séduction où j'aurais eu le dernier mot. Il ne me restait plus qu'à m'occuper des autres clients. Ce que je fis, l'esprit derrière mon dos.

» La soirée fut interminable, mais, quand ils se décidèrent à partir, minuit passé, Aldo me signa un chèque de dix mille francs: juste contrepartie de mon épreuve.

» La porte du restaurant fermée, regardant le chèque qu'il avait en mains, mon père conclut la soirée par ces mots:

– Très grand seigneur cet Italien... J'ai rarement vu un homme aussi beau et distingué... tu ne trouves pas?

– De qui parlez-vous? intervint à ce moment ma mère qui revenait de la cuisine.

– De ce client italien de la cinq.

– Hum! fit ma mère... vous le trouvez si beau que cela? Tu le trouves beau, toi Emilie?

» Bêtement je me suis mis à rougir, cependant que ma mère concluait:

– En tout cas, trop beau pour être honnête!

» Le lendemain je n'y pensais plus, ou tout au moins feignais de le croire, car je me surpris à m'attarder au marché aux fleurs. Deux semaines s'écoulèrent. Son souvenir s'estompait quand, un matin, à peine arrivée, je le trouve en face de moi, surgi d'on ne sait où.

– Bonjour, comment allez-vous, vous vous souvenez de moi?

» Cette voix! Je me surprends de nouveau à réprimer un frisson. Il reprend:

– J'ai dîné un soir chez vous avec une paire d'amis... vous étiez tout simplement éblouissante. Je n'ai cessé de vous observer. Je vois que vous vous souvenez maintenant... je m'appelle Aldo, Aldo Lapiérri.

» Il s'incline, me prend les mains qu'il porte à ses lèvres. Une onde de chaleur m'envahit. C'est en me fixant de son regard hypnotique qu'il continue:

– Je n'ai cessé de penser à vous tous ces longs jours... si, si... au point que mes amis de New York, de Mexico, de Caracas, où je viens de faire un long voyage d'affaires, m'ont trouvé un peu absent. Je débarque ce matin-même du New York-

Nice d’Air France et n’ai eu de cesse de vous retrouver. Croyez en ma déception si je vous avais manquée. Je vais vous laisser maintenant car une dure journée m’attend encore... J’aimerais vous revoir... à bientôt peut-être.

» Nous nous sommes revus deux jours après. Les rendez-vous se sont multipliés. Bien vite je me suis retrouvée dans un lit d’hôtel où je perdis ce qui me restait de contrôle... J’étais totalement, follement amoureuse.

» Il ne m’emmenait jamais chez lui. Je ne savais d’ailleurs pas où il habitait. Au point que j’ai supposé qu’il était marié.

– Moi marié? s’esclaffa-t-il, quand je lui posai enfin la question... si un jour je dois me marier ce sera... avec toi et personne d’autre.

» Je pris cela pour une plaisanterie, mais, le lendemain, il m’offrit une bague, un superbe diamant, “bague de fiançailles”, précisa-t-il. Je refusai.

– Pourquoi, tu ne la trouves pas assez belle?

– Je ne connais pas tes parents, tu ne connais pas les miens.

– Mais si, je les connais... ton père est charmant d’ailleurs. Ce n’est pas avec ta famille que je veux me marier mais avec toi.

– On ne se marie pas avec un inconnu. Je ne sais rien de toi: où tu habites, ce que tu fais? Tu ne t’appelles peut-être pas Lapierré!

» Il prend un air peiné.

– Tu ne me fais pas confiance, alors! Tu me fais beaucoup de peine, mais je te comprends.

» Il remet la bague dans son étui, soupire une ou deux fois, puis me dit:

– Accorde-moi huit jours et tu verras, tout sera différent... d’accord? ciao, Emilia.

» Une semaine après, nous nous retrouvons au marché aux fleurs.

– Peux-tu prendre huit jours de vacances, me dit-il d’emblée.

– C’est possible, mais il faut que j’en parle à mon père... pourquoi?

– J’ai une tournée importante en Afrique. Je suis en affaires avec de nombreux chefs d’Etat qui sont devenus des amis. Tu verras: nous serons reçus comme des princes. La fiancée d’Aldo sera une reine pour eux. Nous avons un ‘jet’ privé, rien que pour nous deux. Départ dans une heure.

– Il faut que j’aie fait mes bagages.

– Pas la peine, nous achèterons tout là-bas.

– Il faut que j’en parle à mon père.

– Je ne te savais pas si petite fille que tu ne puisses rien faire sans ton père... tu me déçois, Emilia.

» Il insiste, prétextant que la rapidité et le secret des décisions sont la clef de la réussite en affaires. Je tiens bon. Il n’est pas pensable que je m’absente sans en parler à papa. Alors, soudain, le ton change et il me déclare qu’il n’en a rien à foutre d’une petite bécasse comme moi et que si je tiens à croupir dans mon petit restaurant de merde, libre à moi, et il me quitte brusquement.

» Il s’attendait peut-être à ce que je lui coure après. Je n’en ai rien fait et m’en félicite encore.

» Bouleversée cependant, je ne rentre pas tout de suite à la maison. Quand je me décide, je monte immédiatement dans ma chambre pour m’y enfermer en prétextant de violents maux de tête. Le lendemain, en descendant pour le déjeuner, j’aperçois mon père assis à une table. Il lit *Nice Matin* avec beaucoup d’application. Il se lève, m’accueille en m’embrassant et m’invite à prendre place près de lui. Le journal se trouve sur la table voisine.

– Quelles sont les nouvelles? lui demandé-je machinalement tout en jetant un coup d’œil au journal.

» Sur une moitié de page s’étale la photo en couleurs d’un petit ‘jet’ privé sur le parking de l’aéroport de Nice. Un homme en sort, jeune, l’air dédaigneux, un foulard blanc autour du cou, menottes aux mains, encadré par deux policiers. Sous la photo apparaissent en grosses lettres;

ARRESTATION D'UN DANGEREUX TRAFIQUANT
DE 'BLANCHE'.

» L'homme n'était autre que... Aldo.

» Je pâlis, je verdis, prends le journal pour lire la suite de l'article. La 'blanche' n'était pas de la drogue, mais la femme blanche dont les maisons 'spécialisées' d'Afrique raffolaient. Aldo se chargeait lui-même du recrutement et du transport. L'avion pouvait transporter huit passagers. Ce jour-là, il n'y en avait que sept.

– Tu l'as échappé belle, dit mon père. (Ce fut son seul commentaire.)

» Je cours dans ma chambre où je m'enferme pendant deux jours sans rien vouloir toucher au plateau que mon père faisait déposer devant ma porte. J'en suis sortie, décidée à m'en aller pour un certain temps, n'importe où, au hasard. J'ai laissé une lettre et ai pris la route, en stop. Si le conducteur de la Golf ne s'était pas montré si pressant, vous ne m'auriez jamais rencontrée. »

8

Charles vibra tout au long de ce récit. Jaloux quand Emilie fit la connaissance d'Aldo et qu'elle en tomba follement amoureuse. Grondant de colère envers cet aventurier qui n'hésitait pas à faire commerce de femmes. Empli de tendresse compatissante envers Emilie dont il imaginait bien l'immense déception. Un autre sentiment apparaissait maintenant et supplantait tous les autres: l'amertume. Il se rendait bien compte qu'Emilie n'était pas libérée de cet amour fou pour Aldo. Aucune parole dure envers lui.

– Un beau salaud ce Rital! gronda-t-il.

– Pourquoi salaud? il faisait son métier.

– Vous appelez cela un métier?

– C'est de cela qu'il vivait.

– Ma parole vous êtes en train de l'excuser!

– Peut-être, oui... vous devez penser que je suis folle.

– Non... j'ai vécu un peu cela, après tout.

Beaucoup plus tard il reprit:

– Qu'est-ce que vous allez faire? reprendre la route? rentrer à la maison?

Elle mit un certain temps avant de répondre:

– Rien de tout cela... j'aimerais rester ici... un certain temps.

– Tout le temps que vous voulez, s'écria Charles.

– J'y ai trouvé le calme et la paix... le pays me plaît, le travail aussi... vous êtes un bon patron.

– Pas davantage?

– Un bon patron, contrairement à tout ce qu'on m'avait dit... votre chien m'adore... enfin, si vous voulez de moi, j'aimerais encore rester un petit peu.

"Toute la vie!" aurait voulu s'écrier Charles que la perspective de voir Emilie reprendre la route avait un peu affolé.

Le matin, elle arrivait au travail par le bus de huit heures. Chaque jour c'était une fête aussi bien pour Charles que pour Roumi. Celui-ci avait vite intégré l'horaire et se tenait toujours posté à l'entrée de la station. Dès qu'Emilie descendait, il attendait cependant qu'elle ait traversé la route pour se précipiter vers elle et lui sauter plusieurs fois à la figure pour de grands coups de lèche. Emilie riait et c'est, accompagnée d'un Roumi gambadant, qu'elle s'approchait de Charles qui aurait aimé faire comme son chien et l'attendre à l'entrée de la station. Il l'embrassait à la racine des cheveux, un endroit qui se trouvait juste à la hauteur de ses lèvres. Emilie semblait aimer, mais se contentait de lui dire: "Bonjour, patron".

Elle repartait par le bus de dix-neuf heures. Charles insista bien pour aller la chercher et la raccompagner avec sa propre voiture. Elle s'y refusa.

– Ma 4 L n'est pas assez bien pour vous?

– Ne soyez pas ridicule... le bus me va très bien.

– Je sais pourquoi, je n'ai pas l'œil dans ma poche... je n'en dis pas plus.

Un matin il lui montra une nouvelle voiture sur le parking: une R5 couleur ivoire, paraissant toute neuve.

– Ce sera la vôtre quand vous voudrez, lui dit-il, je l'ai eue pour une bouchée de pain.

– Je n'ai vraiment pas besoin d'une voiture pour venir au travail.

– Cela me ferait plaisir.

– Je verrai.

Il n'insista pas.

Une chose intriguait particulièrement Charles: la variété des tenues d'Emilie. Elle n'était arrivée qu'avec un petit sac. Ce n'est pas au village qu'elle se procurait de tels vêtements! Ils ne pouvaient se trouver qu'à Aix ou Marseille. Quand et comment s'y rendait-elle? La veuve de Marcel prétendait qu'elle ne quittait pas sa chambre en dehors du travail! A moins qu'elles ne se soient entendues pour lui raconter des sornettes! Il n'osait cependant pas lui poser la question de peur

de déclencher un processus qu'il ne serait plus capable de maîtriser.

Les clients semblaient aimer ses tenues légères et colorées, certaines fort courtes. Le fait qu'ils appréciaient, le montraient et le disaient, gâchait un peu le plaisir que Charles retirait de la voir si mignonne. Un autre qui appréciait aussi et le faisait savoir bruyamment était le chauffeur du bus: un certain Raymond. Lorsqu'elle descendait le matin ou s'approchait le soir, il manifestait son contentement par moteur et Klaxon interposé. Charles fit un jour la réflexion:

– Celui-là, il ne changera pas.

– Pourquoi voulez-vous qu'il change?.. Les gens sont comme ils sont... Ce Raymond, je le trouve amusant, toujours de bonne humeur, un mot gentil pour chacun.

– Pour chacune surtout... Ne vous faites pas d'illusion. Vous le verrez cet été!... Il les aime jeunes, très jeunes, comme les petites du camping de la Durance.

– Je me contente de vivre au présent, répondit Emilie.

Ce que n'arrivait pas à faire Charles. Sans cesse il imaginait un futur tout en le redoutant, un futur où Emilie prenait toute sa place. Rarement il l'imaginait sans elle. Son cœur se serrait chaque fois. Incontestablement elle avait comblé un vide dans sa vie. Avant il ne s'en rendait pas compte. Il n'en souffrait donc pas!

Les tourments de la vie avec Lucienne pointaient de nouveau le bout du nez. Sa jalousie latente ne pouvait cependant se développer. Il n'avait aucun droit sur elle. Elle ne lui laissait aucune illusion concernant ses sentiments propres. Et pourtant il lui semblait qu'elle s'installait, faisait son nid. Il guettait chaque phrase, chaque mot pour en tirer des conclusions, ce qui le faisait osciller entre le rose et le noir.

Un jour que Charles s'étonnait devant elle de la remarquable progression du chiffre d'affaires dont il lui attribuait la raison, en riant, Emilie confia:

– A la bijouterie, c'était pareil.

– Quelle bijouterie? s'étonna aussitôt Charles.

Elle bredouilla:

– J’ai dit bijouterie?

Il ne s’arrêta pas trop cependant au trouble d’Emilie. Elle rit de nouveau, un rire forcé:

– C’était une plaisanterie à la maison... papa appelait souvent le restaurant: “mon petit bijou”... Alors, pour se moquer de lui on disait parfois: la bijouterie. (Puis elle enchaîna rapidement:) Dans le commerce, pour faire du chiffre d’affaires, il n’y a pas de mystère. Il suffit d’être aimable avec les clients. Je suis contente que cela marche bien pour vous... Cela nous permettra de prendre des vacances cet hiver.

Il n’en fallut pas plus que ce ‘nous’ pour que, le reste de la matinée, le patron fût preuve d’une humeur qui étonnait les clients. Beaucoup d’entre eux n’hésitaient pas à les marier. “Quand on s’entend aussi bien que c’en est un rêve, pourquoi attendre?” C’est ce que commençait à penser Charles lui-même qui ne savait comment aborder le problème.

Au cours du repas de midi, il remit la question du chiffre d’affaires sur le tapis.

– Vous voulez m’augmenter? s’esclaffa Emilie. C’est rare de la part d’un patron.

– Mieux que cela... que diriez-vous d’une association?

– Je vous remercie de la proposition, mais cela signifie s’engager à long terme.

– En quelque sorte, oui... Et cela vous fait peur?

– Peur non, il faut que j’y réfléchisse.

– En parler à votre père peut-être!

C’était une parole malheureuse. La réponse tomba, sèche:

– Laissez donc mon père où il se trouve.

– Ne vous fâchez pas Emilie, je ne me moquais pas!

Il voulut lui prendre la main, mais elle la retira.

– Je voudrais tant vous aider, continua Charles. Je sais que vous souffrez de ne plus voir votre père et qu’il doit en être de même pour lui. Ne croyez-vous pas qu’il est temps de faire la paix?

– Nous ne sommes pas fâchés.

– Lui avez-vous seulement téléphoné depuis que vous êtes ici? J’espère que vous ne m’en voudrez pas: j’ai essayé de le faire pour vous.

– Je vous l’interdis.

La violence d’Emilie le surprit.

– Rassurez-vous, je n’ai pas réussi à trouver le numéro de téléphone... c’est bien l’Estaminet que vous avez dit?

– Nous sommes sur la liste rouge.

Charles ne s’arrêta pas à cette bizarrerie d’un commerce sur la liste rouge! Il cherchait seulement des explications à l’attitude d’Emilie. Négligeant sa réaction, il fit une proposition.

– Demain c’est dimanche. Que diriez-vous si nous allions lui faire la surprise? Nice n’est qu’à deux heures de voiture d’ici... J’aimerais tant connaître vos parents.

– C’est gentil à vous – le ton n’était pas l’unisson des paroles – mais demain je ne suis pas libre.

– Vous n’êtes pas libre? comment cela?... et où allez-vous?

– Vous semblez oublier que je ne suis que votre employée et qu’à ce titre je dispose de mon dimanche comme bon il me semble.

– Excusez-moi, excusez-moi.

– Comme je vous aime bien, je vais vous dire ce que je vais faire: je suis invité par Ramon.

– Qui est Ramon?

– Raymond si vous préférez, le chauffeur du bus. Il m’emmène à Sainte Marie de la Mer.

– Ces sales Gitans, il est temps qu’on les foute dehors!

Les yeux fixes, les poings serrés avec une telle force que les muscles de ses avant-bras saillaient, Charles perdait peu à peu le contrôle de lui-même. Emilie se leva pour débarrasser la table.

– Laissez-cela... il vaut mieux que vous partiez.

– Pour toujours?

– Je ne sais pas.

- Vous me le direz lundi.
- C’est cela: lundi.

9

Cette fin de semaine se révéla fort éprouvante pour Charles. Il commença par fermer la station. Il ne se sentait pas d’humeur à converser avec ses clients qui ne manqueraient pas de lui demander des nouvelles d’Emilie. Qu’allait-il faire de ces longues heures qui le séparaient de lundi? Il songea à renouer avec son père. Etait-il seulement encore en vie? Pourquoi ne pas se rendre à Nice pour faire la connaissance des parents d’Emilie sans celle-ci? S’il voulait préserver une chance de la garder c’était la dernière chose à faire. Elle ne le lui pardonnerait pas. Il ne restait plus qu’à prendre la route, droit devant. Il embarqua Roumi dans la 4 L et prit la direction de la montagne.

A son retour, tard dans la nuit de dimanche le calme était revenu en lui. Il avait fait le point, comme disent les navigateurs. Ce qu’il avait entrevu samedi se trouva confirmé. Un sort semblait s’acharner sur lui. Cela avait commencé avec sa mère! Jamais il ne trouverait la paix auprès d’une femme. Il ne pouvait canaliser ses sentiments. Tout de suite ils débordaient et lui faisaient perdre la tête. Il se revoyait à la table samedi, les poings serrés à lui faire mal... la barre de fer à la main le jour où Lucienne avait remis sa robe mauve... un petit rien et il tuait. La sagesse, la raison commandaient qu’il rompe immédiatement avec Emilie et que lundi matin, il le lui signifie. C’est à la suite d’une longue marche dans la montagne, près de Briançon qu’il était arrivé à cette conclusion. Ceci ne laissait évidemment pas présager un futur rose. Ce serait un avenir sans famille, sans enfants... à moins que plus tard, beaucoup plus tard, quand son sang se serait assagi il puisse enfin avoir des relations normales avec une femme. Ou que, comme son

père, il ne choisisse une laide dont il ne serait pas amoureux! Non: vivre seul lui semblait encore préférable.

Il dormit bien cette nuit de dimanche à lundi. Le lendemain matin, sa résolution n'avait pas faibli. Il lui faudrait signifier sa décision à Emilie dès sa descente du car.

Celui-ci passa près de la station sans s'arrêter. Charles s' alarma aussitôt. Il ne reconnut pas le chauffeur. Peu de temps après, Raymond entra dans la station au volant d'un bus vide et s'arrêta près de la pompe à gazole. Dans un premier temps, Charles crut qu'il venait le narguer. A l'air penaud de ce dernier il vit qu'il n'en était rien. A court de carburant, le chauffeur demandait tout simplement une dizaine de litres pour rentrer au dépôt. Pendant qu'il manœuvrait le pistolet, le pompiste remarqua que Raymond fouillait un peu partout des yeux.

– Tu cherches quelque chose?

L'autre ne tergiversa pas et dit franchement:

– Emilie n'est pas là ce matin?

– Tu devrais le savoir mieux que moi.

– Pourquoi?

– Parce que tu as passé la journée d'hier avec elle et peut-être la nuit!

– J'aurais bien voulu, mais à moi elle m'a dit que vous aliez à la montagne tous les deux.

La première réaction de Charles fut de rire.

– Nous voilà tous les deux compères trompés, à ce que je vois.

– Dix litres c'est assez, c'est moi qui paye.

Il régla, remonta dans son bus et quitta la station sans qu'un mot de plus ne fut échangé.

La satisfaction ne dura qu'un moment pour faire de nouveau place à l'inquiétude. L'arrivée de l'Estafette de la gendarmerie apporta une certaine diversion.

Les gendarmes de la brigade du chef-lieu de canton venaient de temps en temps, soit pour porter un pneu à réparer soit pour glaner quelques informations dont Charles n'était

pourtant guère prodigue. Le maréchal des logis chef, Julien Dubois, commandant de la brigade, était assis à la place droite. Il fit arrêter le véhicule à la hauteur de Charles et, sans en descendre, interpella ce dernier:

– Alors, mon adjudant, comment cela va ce lundi matin?... C'était beau la montagne?

Entre autres petites manies, le 'chef' avait celle de ne négliger aucun renseignement, aussi ténu soit-il! Ce qui donnait un peu l'impression à ses 'paroissiens' – comme il les appelait – d'être sous surveillance constante. Quant à l' 'adjudant': c'était le grade de Charles quand il quitta l'armée. Cela lui valait une certaine considération de la part d'un trois galons en 'V'.

– Qu'est-ce que vous cherchez? Je n'ai rien à vous dire, lança Charles, d'un ton peu aimable.

– Rien de bien méchant, rétorqua le chef, d'un ton toujours bienveillant... Il paraît que vous avez une nouvelle employée.

– Ouais, et alors, en quoi cela vous regarde?

– On aurait voulu la voir... de visu... rapport à ce que nous avons reçu une nouvelle liste de fugues.

– Ce n'est pas une gamine, elle fait ce qu'elle veut.

– Sauf si elle a enfreint la Loi.

– C'est le cas?

– A priori, non... mais afin d'éviter les a fortiori j'aime à me rendre compte de visu.

Comme on peut le constater, le chef adorait les citations latines. Cela n'impressionnait guère Charles. Il répondit en ricanant:

– Pour le visu, vous n'avez pas de chance, chef, car l'oiseau n'est pas là.

– Elle n'est pas là, ou elle n'est plus là?

– Elle n'est pas là, ce matin.

– Vous lui avez donné congé?

– Pas précisément... elle est peut-être malade.

– Sa logeuse vient de nous dire qu'elle ne l'avait pas vue depuis samedi en début d'après-midi. Elle aurait, paraît-il,

embarqué à bord d'une belle voiture dont cette personne sub-séquemment citée n'a pu nous dire la marque, bien qu'elle soit la veuve d'un garagiste.

– Vous en savez plus que moi, lâcha Charles.

– C'est notre métier, se rengorgea le chef.

Charles s'efforça encore de plaisanter, mais la nouvelle l'avait touché de plein fouet. *“Partie à bord d'une belle voiture? Peut-être la GTI noire d'où elle avait débarqué!”*

Le maréchal des logis chef Dubois ôta son képi afin de gratter son crâne dégarni, dit quelques mots à son gendarme chauffeur, remit son képi, porta la main droite à sa hauteur et conclut:

– Si vous apprenez quelque chose, serez bien gentil de nous le faire savoir... bonne journée, mon adjudant.

Alors que l'Estafette, après avoir fait demi-tour, repassait à la hauteur de Charles, le chef Dubois se pencha pour ajouter, à travers la vitre:

– Si vous avez une bonne occase, j'aurais besoin d'un pneu pour ma 4 L perso (dans son esprit ce devait être du Latin)

– J'y songerai, au revoir, chef.

Pour Charles, le reste de la matinée s'écoula fort lentement. Il n'arrivait pas à chasser Emilie de son esprit. Absente, elle était encore plus envahissante que présente. Plusieurs fois au cours de la matinée il fit un saut jusqu'à la villa, mais les fenêtres du premier étage étaient fermées et M^{me} Taddei ne se trouvait pas chez elle. A midi précises, il ferma la station, remonta dans sa 4 L et prit de nouveau la direction du village. A la sortie de celui-ci il crut reconnaître la logeuse dans cette vieille femme qui marchait péniblement un cabas à la main. Il arrêta la 4 L à sa hauteur: c'était bien elle. Il la fit monter, ce qu'elle accepta avec plaisir.

– C'est le Ciel qui vous envoie, monsieur Auzepy! Chaque jour je trouve le trajet plus difficile. Marcel aurait dû y penser

qu'il ne serait pas éternel avant de construire aussi loin!... Les hommes sont tellement égoïstes!

Pour se rendre chez elle, il fallait prendre un petit chemin de terre donnant sur la route nationale. Arrivés à la hauteur elle s'apprêtait à descendre lorsqu'il s'engouffra dans le chemin à bonne allure.

– Merci pour le détour, fit-elle en s'extirpant avec difficulté du véhicule arrêté en face de sa maison.

Ne reculant devant aucune galanterie, Charles avait déjà fait le tour de la 4 L et s'emparait du sac de la vieille dame pour le déposer devant la porte de la cuisine. Elle s'en étonna, mais ne fit aucune remarque. Comme Charles ne pouvait s'empêcher de lever les yeux vers le premier étage, elle vint au-devant de la question qu'il n'osait formuler.

– Si c'est Emilie que vous cherchez, elle n'est pas rentrée... une jolie voiture blanche est venue la prendre au milieu de la matinée, hier.

– Un homme ou une femme au volant? s'enquit aussitôt Charles.

– Un homme sûrement.

– Pourquoi sûrement?

– Parce qu'il n'y a pas beaucoup de femmes qui conduisent.

– Vous retardez, madame Taddei... vous l'avez vu, cet homme?

– Non.

– Et la marque de la voiture?

– Je ne peux pas dire.

– Enfin, madame Taddei, votre mari était bien garagiste!

– C'est ma mémoire, monsieur Auzepy, ma mémoire!

– Je peux vous aider! Française... Italienne, Allemande?

– Allemande, peut-être bien.

– Mercedes?

– Vous savez, moi, les marques? Une voiture de sport, comme Marcel avait toujours rêvé d'en avoir une, même que je lui disais: "Ce n'est plus de ton âge, tu vas te tuer avec!"

– Une Porsche?

– Monsieur Auzepy, pourquoi vous me demandez tout cela? Est-ce que c'est si important? Elle était blanche, la voiture. C'est tout ce que je peux vous dire.

Puis, soudain, elle s'alarma:

– Elle a fait quelque chose de mal, cette petite, que vous êtes après elle ainsi que les gendarmes? Elle avait pourtant l'air de se plaire chez vous, monsieur Charles!

– Ah! elle vous l'a dit?

– Plusieurs fois.

Il fut content.

– Vous ne voulez pas que je vous aide à rentrer votre cabas?

– Je veux bien, monsieur Auzépy, vous êtes bien aimable aujourd'hui.

Sur le chemin du retour, il regretta ne pas avoir demandé à la veuve Taddei si Emilie avait laissé des affaires dans son logement. Faire demi-tour le pressa un moment, mais il finit par y renoncer. L'illogisme de son comportement lui apparut soudain en pleine lumière. Le matin même il était décidé à lui demander de partir... Elle l'avait fait de son plein gré... Il aurait dû en être soulagé!

10

Les premiers jours, Charles retrouva avec un certain plaisir sa vie d'avant, telle qu'il l'avait imaginée, une fois sa décision prise, là-haut dans la montagne. A Roumi, par contre, il semblait manquer quelque chose. Son attitude ressemblait fort à de la bouderie. Cela lui passerait. Il n'avait qu'à prendre exemple sur son patron!

Les chiens doivent être plus sensibles à l'immédiat que les hommes. Au fur et à mesure que son comportement redevenait comme avant, celui de Charles évoluait et pas dans un sens qui le satisfaisait. Il faut dire que les clients ne l'aidaient pas. Emilie les avait fortement marqués. Certains n'hésitaient pas à le traiter de vieux fou pour avoir laissé partir une telle perle! Charles avait beau répéter qu'elle était partie de son plein gré, personne ne le croyait. Lui-même se creusait la tête pour trouver une raison à son départ. Avait-il dit ou fait quelque chose qui lui avait déplu? A force de se poser ainsi des questions, Emilie se réinstalla dans l'esprit de Charles pour ne plus le quitter. Il en arriva au point d'envisager d'aller à la gendarmerie! Mais à quel titre? Elle n'était que son employée et qui plus est: pas déclarée. L'idée lui vint également de se rendre à Nice, même si le nom donné par Emilie n'était pas le bon, ce qui lui semblait de plus en plus probable. Retrouver un restaurant non loin du vieux port de Nice dont les patrons étaient Italiens ne devrait pas être trop difficile!

La semaine se passa ainsi à supputer, cogiter, fabuler, mijoter, râler, ronchonner, s'engueuler, se maudire. Non seulement il n'arrivait pas à l'oublier, mais, en plus, il voulait la retrouver.

Le dimanche, un semblant de calme s'installa en lui dès qu'il eut pris la décision de se rendre à Nice dans la semaine. L'annuaire téléphonique lui permit de constater qu'un nombre non négligeable de restaurateurs portaient un nom à conso-

nance italienne. Emilio était-il un prénom courant? Elle ne lui avait jamais donné son nom!

Le lundi matin, comme chaque jour de la semaine passée, il regardait machinalement passer le car de huit heures lorsque celui-ci s'arrêta pour laisser descendre une jeune femme qui fit un signe de la main amical au chauffeur quand celui-ci redémarra.

Emilie! La gorge de Charles se serra. Il sentit cogner son cœur. Quelques picotements apparurent dans les yeux. Une force le tira vers l'avant. Mais, de tous ces phénomènes, rien ne transparut. Il resta parfaitement immobile, le visage apparemment de marbre, les yeux fixes.

Elle s'avançait vers lui, de son pas élastique si caractéristique. Son visage n'était que sourire.

– Bonjour, patron, lança-t-elle en s'approchant.

Elle s'immobilisa à quelques pas et ajouta:

– Ça va?

Comment était-elle habillée? Il n'aurait su le dire. La jeune femme qui se trouvait devant lui était Emilie. Point. Elle était revenue et lui souriait. Re point.

– Excusez mon absence. Mais je vous promets que je vais tout faire pour rattraper... Vous êtes fâché?

Charles tonna:

– Il y a de quoi, non? Je devrais vous foutre à la porte.

Elle prit un air affolé. Il se radoucît pour continuer.

– C'est vrai quoi, vous auriez pu au moins prévenir!

– Mais, balbutia Emilie, je vous ai écrit une lettre et j'ai laissé un message près de ma logeuse.

– Je n'ai pas reçu de lettres, cria Charles, ce qui ne m'étonne qu'à moitié avec cette bande de connes qu'il y a à la poste en ce moment... Quant à M^{me} Taddei, je l'ai vue plusieurs fois, je l'ai même reconduite chez elle. Une voiture blanche est venue vous chercher dimanche. Tout ce que j'ai pu en tirer! Elle a même été incapable de me donner la marque de la voiture.

– Une Alfa Roméo, précisa Emilie.

– Pas davantage qu'elle n'a pu me dire qui se trouvait au volant: un homme ou une femme?

– Une femme.

Un homme, avait précisé madame Taddei. Il s'en souvenait très bien! Peut-être n'avait-elle pas très bien vu? Elle plissait les yeux comme quelqu'un qui voit mal et qui se refuse à porter des lunettes.

– J'ai même essayé de vous téléphoner, continuait Emilie. Je n'ai pas réussi à trouver dans l'annuaire, pas plus que les renseignements n'ont pu me le dire.

– Evidemment, c'est pas à mon nom.

Il restait là, planté devant elle, sentant sa mauvaise humeur se dissoudre, sans aucune bonne raison logique, si ce n'est qu'Emilie se trouvait là, à quelques pas de lui. Avec un ton chargé des restes de sa mauvaise humeur, il demanda:

– Vous êtes allée voir vos parents?

Elle ne répondit pas. Son visage se ferma, lui signifiant qu'il entrait là dans un domaine réservé. Il ouvrit une porte de sortie en déclarant:

– De toute façon je ne vois pas pourquoi je vous pose toutes ces questions? Cela ne me regarde pas.

– En un certain sens, si, convint-elle.

Cette précision fit le plus grand plaisir à Charles. D'un air volontairement détaché, il répéta:

– Non, non, cela ne me regarde pas.

– Pourquoi vous cacherais-je quelque chose? reprit Emilie.

Après cet assaut de faussetés, un silence s'établit. Elle le rompit:

– Et Roumi? je ne vois pas Roumi, s'étonna-t-elle.

– Il vous boude, vous lui avez fait beaucoup de peine de le quitter ainsi sans le prévenir.

– Je vais m'excuser très fort.

Charles siffla. Roumi apparut. Peut-être n'avait-il pas voulu gêner les retrouvailles de son patron avec Emilie? Il s'avavançait lentement du même air détaché que son patron ve-

nait d'afficher. Elle n'en eut cure et, se baissant, frappa sur ses cuisses de ses deux mains. Ce qui permit à Charles de se rendre compte qu'elle portait une nouvelle robe qui lui allait très bien. Roumi s'élança et se jeta dans les bras d'Emilie. Charles se rendit compte qu'il aurait bien voulu en faire autant. Pourquoi les êtres humains sont-ils si compliqués dans leurs rapports? Emilie perçut peut-être cette interrogation car, se relevant, elle fit face à Charles:

- On n'est plus fâché, patron?
- Hum, fit-il en guise de réponse.
- Je vous promets que je ne recommencerai pas.

S'avançant vers lui elle l'embrassa sur la pommette gauche. Il eut chaud. Il résista à une envie folle de la prendre dans ses bras et la serrer, la serrer, comme pour la faire pénétrer en lui.

Se secouant, il lança:

- Bon, nous n'allons pas passer la matinée, plantés là.

Ce disant, la révélation de l'endroit où il aurait voulu réellement se trouver surgit en force. Il passa outre pour continuer:

- Il y a du boulot qui nous attend.

Il ne croyait pas si bien dire. Jamais on ne lui apporta autant de pneus à réparer ce matin-là, à croire qu'Emilie avait parsemé la route de clous ou autres engins perceurs. Quant à elle, entre la mise à jour de la paperasserie de la semaine passée qui semblait délaissée et les nombreux passages à la pompe où quelques habitués n'hésitèrent pas à manifester leur plaisir de la revoir, elle ne chôma pas, elle non plus.

Charles observa une pause, dans son travail, car dans sa tête, cela n'arrêtait pas de tourner autour du même sujet qui n'était pourtant pas bien loin de lui. Emilie venait justement d'apparaître à l'entrée de l'atelier. Un peu aveuglée par le contre-jour, elle mit la main en auvent sur ses yeux:

- Ouh, ouh, patron, vous êtes là?
- Droit devant, répondit-il.

Elle avança, finit par le voir et vint tout près. Elevant un papier qu'elle portait à la main jusqu'à la hauteur des yeux de Charles, elle lui dit :

– Il y a quelque chose que je ne comprends pas là.

Était-ce le manque de lumière ou l'émotion qui venait de le gagner à la sentir si près, toujours est-il que les chiffres semblaient un peu flous. Renonçant très vite à percer le brouillard dont était entourée cette feuille, il fit faire un quart de tour à celle qui le lui présentait de telle sorte qu'elle se trouva face à lui, à le toucher. D'une voix étranglée par l'émotion il bredouilla : "Emilie !" Elle ne sembla pas avoir entendu car elle continuait à lui présenter le papier sous les yeux. Alors, en un formidable flash, lui revint une scène analogue.

C'était un de ces jours où Lucienne se levait un peu plus tôt que d'habitude et se proposait spontanément de l'aider dans son travail. Ce matin-là, elle avait décidé, elle aussi, de mettre un peu d'ordre dans les papiers, tâche pour laquelle Charles ne montrait aucune disposition. Il faisait beau. La journée s'annonçait chaude. En début d'après-midi, Lucienne entra, comme Emilie, pour lui demander un renseignement concernant une facture. Il se souvenait de sa robe comme si c'était la veille. Il s'agissait d'un modèle tout simple en toile blanche. De larges bretelles prenant naissance au milieu de la poitrine, se croisaient à l'arrière, dénudant le dos jusqu'aux reins. Le bas, évasé, légèrement plissé, s'arrêtait au milieu des cuisses. Un achat fait la veille à Marseille. Elle lui en avait parlé, sans toutefois la lui montrer. "Tu verras, mon Loulou. Demain je la mettrai, rien que pour toi !" Lorsqu'il la vit, ainsi vêtue, sa gorge se serra. Un parfum qu'il ne connaissait pas la précédait comme une onde annonciatrice. Tenant la feuille à hauteur de visage, elle approcha jusqu'à le toucher. Il ne vit que ses lèvres entrouvertes, humides et qui laissaient passer une haleine, parfumée elle aussi. Pris de tremblement, il se jeta sur elle. Puis il la plaqua contre lui en grognant un "Lucienne" qui ne laissait aucun doute sur son état.

– Doucement, chéri, tu me fais un peu mal, dit-elle.

– Excuse-moi, oh, excuse-moi, j’ai perdu la tête. C’est que je te désire tellement!

Depuis quelque temps, Lucienne ne manifestait guère d’enthousiasme pour la ‘chose’, comme elle disait.

– Viens, fit-elle.

Elle l’entraîna vers un petit lit situé dans le fond du hangar, où Charles faisait parfois la sieste, en été. Elle s’allongea, relevant sa robe, sous laquelle elle ne portait rien. Il perdit la tête. D’un geste fou, il se débarrassa de son pantalon, lancé au loin, et se jeta sur sa femme.

– Doucement, chéri, doucement, répéta-t-elle.

– Oui, oui, râlait Charles.

Ce fut elle qui le guida. A partir de là, elle répondit aux assauts de son mari avec une égale violence, l’encourageant par des “oui”, “allez” dont il n’avait guère besoin. C’est dans un hurlement de loup qu’il s’effondra sur elle.

Un coup d’avertisseur vint les rappeler à la réalité.

– Laisse, chéri, j’y vais, dit-elle.

Charles effondré, la face contre le matelas, grognait des mots sans signification. Peu après, de retour de la pompe, elle prit place sur le bord du lit.

– Tu es allée comme cela? lui demanda-t-il.

– Pourquoi, elle ne te plait pas, ma robe?

Il n’avait plus la force de réagir. La suite l’avait à peine étonné.

– Dis, mon Loulou, tu es d’accord pour que j’aie passer deux ou trois jours chez maman, elle me manque un peu.

Elle était restée une semaine absente. Sa mère, appelée le matin du troisième jour, prétendit ne pas l’avoir vue.

11

– Allez-vous en, hurla Charles soudain, en direction d’Emilie.

Celle-ci quitta immédiatement l’atelier, sans manifester quoi que ce soit.

Charles ne la revit qu’à la coupure de midi. Lorsqu’il la rejoignit, elle se trouvait dans le bureau. Un peu penaud, il ne savait comment l’aborder. Ce fut elle qui prit les devants. En montrant du doigt les classeurs, elle dit :

– Je crois que j’ai fait du bon boulot.

– Emilie, commença Charles...

– Ne dites rien... moi aussi il faut que je vous parle. Allez faire un tour pendant que je prépare le déjeuner.

Il s’éloigna avec Roumi, en direction de la Durance, après avoir abaissé le panneau ‘Station Fermée’. Cette courte promenade ne lui apporta pas le calme et c’est le visage sombre qu’il se présenta à l’entrée du bureau.

Emilie se tenait à l’entrée de la cuisine et le regardait venir en souriant. Lorsqu’il parvint à sa hauteur, elle se pencha vers lui et l’embrassa sur la joue. Puis elle le prit par la main et l’installa à sa place autour de la petite table dont le couvert était déjà mis. Elle se mit en face et le regarda un moment avant de commencer à parler.

– Vous avez des nouvelles de votre femme?

On eut dit qu’elle lisait dans ses pensées.

– Je n’ai plus de femmes, pour moi Lucienne est comme morte.

– Je n’en suis pas si sûre.

– Qu’en savez-vous? Vous êtes voyante? s’enflamma-t-il aussitôt. Puis, peu après il consentit à avouer :

– J’ai reçu une lettre, il n’y a pas longtemps.

– Que vous disait-elle, si ce n’est pas trop indiscret?

– Oh, je peux bien vous le dire, gronda-t-il. Elle voudrait divorcer.

– Qu’avez-vous répondu?
 – J’ai jeté sa lettre à la poubelle.
 – Elle donnait une adresse?
 – Oui, quelque part à Cannes. Cette ville l’avait marquée.
 – Vous ne voulez pas divorcer?
 – Elle est ma femme. Qu’elle fasse ce qu’elle veut, elle sera toujours ma femme.

– Et si jamais vous rencontriez quelqu’un qui vous plaise au point de...

– Les femmes sont toutes pareilles, il n’y en a pas une pour racheter l’autre.

– Ce n’est guère gentil pour moi.

– Vous, c’est pareil, vous m’avez laissé entrevoir et puis, et puis, je vois bien que je ne vous plais pas.

Emilie reprit sur un ton très doux.

– Je suis désolée si j’ai pu vous faire croire... Ne croyez pas, Charles, vous me plaisez, mais, l’un comme l’autre, nous avons déjà fait notre route. Comme vous, je suis mariée.

– Vous, mariée?

La nouvelle venait de le toucher de plein fouet. Il tenta d’ironiser:

– Je croyais qu’après cette histoire avec l’Italien!

– Je ne vous ai pas tout dit.

– J’en ai bien l’impression. Et après tout, je m’en fous!... Alors, comme cela, vous êtes mariée! C’est l’homme à la Golf?

– Etes-vous disposé à m’écouter?

– Non. Et puis si après tout. Je suis curieux de voir ce que vous allez bien pouvoir encore inventer.

Emilie ne releva pas.

« Mes parents sont réellement Italiens. Egaleme nt partis de rien, ils ne sont pas restaurateurs à Nice mais boulangers à Cannes. Ils possèdent actuellement la plus grosse boulangerie de la ville, à deux pas de la Croisette. Je suis fille unique. Mon père ayant tenu à ce que je poursuive des études après le bac, je me suis inscrite en Fac à Nice, pour lui faire plaisir car mon

idée était bien de reprendre la boulangerie après eux. Le dimanche et pendant une partie des vacances j'aidais ma mère à la boutique. Un dimanche matin, vers onze heures, je vois entrer un homme d'une cinquantaine d'années, simplement vêtu d'un pantalon de toile et d'un polo. Les manches d'un chandail sont nouées autour du cou. Le visage est peu ridé, les yeux bleus rieurs, la chevelure grise, abondante. C'est la première fois que je le vois.

Il m'adresse un grand sourire et me dit:

– Vous êtes nouvelle, ici?

» Ma mère qui vient d'entrer dans la boutique répond pour moi d'un ton peu aimable.

– C'est ma fille, elle nous aide de temps en temps.

– Compliments, madame.

» Au lieu de remercier, c'est d'un ton revêche qu'elle lui demande:

– Vous voulez quoi?

– Des croissants, vous le savez bien.

– Combien?

– Deux.

» Pendant tout ce temps, il ne cesse de me regarder. Cela n'a pas l'air de plaire à ma mère qui s'en est aperçue.

– Six francs, lui dit-elle. Au suivant.

» Je lui rends sa monnaie.

– Vous êtes charmante, me dit-il, en ramassant les pièces.

» Il oublie le sac en papier contenant les croissants. Je m'en aperçois, et cours aussitôt derrière lui. Quand je le rattrape, il n'a pas l'air trop surpris, me remercie et me confie.

– C'est vous qui m'avez troublé.

» Au cours du déjeuner suivant la fermeture de la boutique, je demande incidemment qui est cet homme?

– Un bijoutier. La bijouterie Fauvet.

Je la connais. Elle est située sur la Croisette, pas très loin de notre boulangerie.

– Il est sympathique, dis-je.

– Tu trouves? s’étonne ma mère, d’un air pincé. Il vient de perdre sa femme. Il ne paraît pas trop peiné!

– Quand on connaît le tableau! intervient mon père qui vient de s’asseoir.

– En tout cas, Emilie, poursuit ma mère, méfie-toi, c’est un coureur de femmes redoutable.

– Laisse là donc, notre Emilie, ce n’est plus une petite fille. N’empêche qu’il ne me déplairait pas comme gendre, avec tout le pognon qu’il se paye, d’autant qu’il est encore pas mal pour son âge.

– Oh vous, les hommes! s’étouffe ma mère, vous n’avez aucun complexe. Regardez-vous de temps en temps, bon sang. (Je crée une diversion car le sujet est glissant.)

» A partir de ce moment, chaque dimanche il vient acheter ses croissants. Toujours souriant, le mot aimable et le rituel: “Vous êtes charmante!” lorsqu’il s’en va. Une fois il n’est pas venu, j’ai ressenti comme un manque.

» Un soir, à Nice, alors que je sortais de mon dernier cours, je l’aperçois.

– Vous faites la sortie des Facs? ironisé-je, ce n’est pas bien à votre âge!

– C’est tout de même préférable à la maternelle, me répond-il du tac au tac.

Nous rions.

– Vous attendez quelqu’un? continué-je.

– Oui, vous.

Je suis surprise, rougis et ne trouve rien à dire.

– Oui, avoue-t-il franchement, j’avais tout bêtement envie de vous voir, en dehors de la boulangerie. J’ai résisté un petit moment, comme vous pouvez le constater, pour la seule raison que je ne savais pas comment vous le prendriez. Après tout, me suis-je dit, le meilleur moyen de le savoir c’est d’y aller et me voilà, comme du temps où j’étais étudiant, aussi jeune de cœur, à défaut de corps! Puis-je vous accompagner à Cannes?

– J’ai ma voiture.

– Puis-je vous inviter à prendre un verre à la terrasse du Vesuvio?

– Ce soir je ne peux pas.

– Demain alors?

– Va pour demain.

» Le lendemain il était là, ainsi que le surlendemain. Si je ne l'avais pas freiné, il m'aurait attendu tous les jours. Il semblait connaître mes horaires mieux que moi. Mes amies se moquaient, me disant que je les prenais à la Maison de retraite. Je n'en avais cure, car je me sentais de mieux en mieux avec lui. Nous bavardions beaucoup et je lui fis des confidences que mon père n'a jamais entendues. De son côté, il me dévoilait sa vie peu à peu. Comme l'avait laissée entendre ma mère, la mort de sa femme ne semblait guère l'avoir touché. Nous nous sommes vus de plus en plus souvent. Il m'a fait connaître son fils, Jean-Louis, avec lequel je n'ai pas trop sympathisé. Par contre l'ambiance de la bijouterie m'a tout de suite séduite. »

– Que vient faire ma Lucienne là-dedans? interrompit Charles, qui commençait à s'agiter sur sa chaise.

– J'y viens, excusez-moi si j'ai été un peu longue.

« Edmond, c'est son prénom, m'a vite fait savoir qu'il désirait m'épouser. J'ai longtemps hésité, mais ai finalement accepté. Ce n'était pas le grand amour, mais je me sentais si bien avec lui que je ne l'ai pas regretté. J'ai vite pris goût à cette forme de commerce. Les trois vendeuses ont fini par m'accepter. De temps à autre, il leur arrivait encore de lâcher: "du temps de madame!"... "madame pensait que..."... "madame n'aurait pas fait cela!"... je ne m'en offusquais pas, cela finirait bien par leur passer. Les relations avec le fils, par contre, ne s'améliorèrent guère. Pour lui, j'étais une usurpatrice. Quelques portraits d'Elisabeth, la mère de Jean-Louis, traînaient encore dans des tiroirs. Même si l'âge l'avait fortement empâtée, ces photos, prises du temps de sa jeunesse, évoquaient un corps sans grâce, des cheveux ternes et un air déjà revêche. Quant au fils, bien que son habillement lui coûtât fort cher, il n'arrivait pas à paraître élégant, au contraire de son

père. De taille moyenne, ses traits étaient lourds, les mains épaisses. Se refusant à porter des lunettes, un perpétuel plissement des yeux n'arrangeait pas son visage.

» Un matin je vois entrer une jeune femme, fort élégante. La prenant pour une cliente, je m'avance vers elle. Jean-Louis me devance et me la présente:

– Lucienne est notre nouvelle vendeuse, me déclare-t-il.

– Ma Lucienne? s'écria Charles.

Emilie fit un signe de tête affirmatif, avant de continuer.

– Mais nous n'en avons pas besoin, me suis-je étonnée.

– Ce n'est pas mon avis, me répond-il.

– En avez-vous parlé à votre père?

– Ma mère ne laissait à personne d'autre le soin d'embaucher du personnel. J'ai tout simplement pris sa suite.

» Je n'ai pas voulu déclencher un conflit entre le père et le fils et ai décidé d'accepter la nouvelle venue. D'autant qu'elle m'était apparue sympathique au premier abord, avenante, souriante.

– Elle savait être tout cela, acquiesça Charles.

– Petit à petit elle m'a raconté sa vie, son enfance heureuse entre deux parents aimants.

– Elle les a bien laissée tomber, coupa Charles.

– Ce serait vous, m'a-t-elle dit, qui lui interdisiez d'aller les voir.

– Ah, elle est bonne celle-là! s'enflamma Charles. Moi, je n'étais pas contre, mais une des rares fois où elle en a manifesté le désir, elle a passé une semaine, je ne sais pas où, mais en tout cas pas chez ses vieux.

– C'est ce qu'elle prétendait, assura Emilie.

– Pour raconter des salades il n'y avait pas meilleure qu'elle!

– Elle m'a conté votre rencontre, si romantique: un vrai coup de foudre.

– Je ne vous l'ai pas caché.

– Son désir profond d'avoir des enfants, ce que vous lui avez toujours refusé, on ne sait trop pour quelle raison.

Charles se leva d'un bond. Il s'étranglait de rage et cria:

– Mais c'est faux. C'est tout le contraire.

Et il lui conta l'épisode de la robe de grossesse. Emilie hochait la tête.

– Je comprends votre déception, mais pourquoi m'a-t-elle raconté tout cela?

– Parce que c'est une salope. Vous a-t-elle dit pourquoi je l'avais mise à la porte?

– Parce qu'elle n'en pouvait plus justement que vous lui refusiez ce à quoi toute femme aspire un jour ou l'autre: donner la vie.

– Ah la salope, la salope, répétait-il. Vous voulez savoir pourquoi je l'ai foutue dehors? Eh bien je vais vous le dire. Qu'elle ose seulement nier devant moi!

« Un jour, en fin de matinée, déboule à toute allure, une Porsche blanche. La radio hurle plein pot. De la bagnole sort un homme pas très grand, en chemisette et pantalon de couleur. Il vient vers moi en me tendant les clefs d'un geste méprisant. Le type a une sale gueule qui ne me revient pas.

– Le plein, me dit-il.

– Eteignez d'abord votre radio, que je lui réponde.

– Monsieur a les oreilles sensibles! fait-il d'un ton dédaigneux et avec un fort accent italien.

– Je n'ai pas que cela de sensible, je lui lance, cependant qu'il retourne à sa voiture pour couper la radio.

– Cela vous va comme cela? me demande-t-il ironiquement. Je peux peut-être espérer que vous allez me faire le plein maintenant.

» Je lui prends les clefs et ne dis rien. Je le vois se diriger vers le bureau.

– Où allez-vous? je crie.

» Il met sa main à la braguette pour me répondre:

– On n'a pas le droit de pisser chez vous?

– A droite en entrant, je lui indique.

» Puis je commence à faire le plein. Quand j'ai fini, je ne vois toujours pas l'homme. J'ai le temps de servir un autre client, un jeune qui n'arrête pas de tourner autour de la Porsche en poussant des sifflements admiratifs.

– Chouette de bagnole, dit-il.

– Ouais, je réponds, en faisant la moue, car je pense au conducteur.

Il n'est toujours pas revenu. Les clefs à la main, je me dirige vers le bureau. Les toilettes de la station donnent sur le couloir conduisant à ma chambre. La porte est entrouverte. Je la pousse. Il n'y a personne. Alors que je m'interroge, j'entends des gloussements au fond du couloir, du côté de ma chambre. Je cours, ouvre la porte à la volée. Qu'est-ce que je vois? Mon client, le pantalon baissé, qui s'envoie Lucienne, adossée au pied du lit, sa robe mauve retroussée jusqu'au menton. Je balance un formidable coup de pied dans le cul du gars qui l'envoie valser sur le lit cependant que d'un revers de main j'assomme à moitié Lucienne. Elle ne glousse plus du tout. L'homme est terrorisé. Fini, l'air hautain. Il s'efforce tant bien que mal de remonter son pantalon en geignant.

– Ce n'est pas ce que vous croyez, monsieur.

M'avançant vers lui la main levée, un air de meurtre sur le visage, je hurle:

– Tu ne vas pas me dire que tu n'étais pas en train de baiser ma femme!

Le bras levé pour se protéger, c'est en tremblant qu'il me dit:

– Ce n'est pas moi, monsieur, c'est elle. Je sortais des toilettes et je la vois dans le couloir qui s'avance vers moi avec une robe mauve transparente. Je m'approche, lui caresse les fesses et c'est elle qui me dit: "viens!" et elle m'entraîne dans la chambre. J'ai pas pu résister. Mettez-vous à ma place! Si j'avais su que c'était votre femme!

» Un court instant, j'ai eu envie de tuer. Je ne sais pas ce qui m'a retenu. C'est l'écœurement qui me gagnait.

– Rhabille-toi, je lance.

– Je suis rhabillé, monsieur, me dit-il toujours tremblant.
 – Pas toi, elle.
 – Moi? lance d’une petite voix, Lucienne, toujours étendue par terre, suite à mon coup.

– Oui, toi. Fais ton baluchon et tu vas suivre ce salaud. Vous allez bien ensemble.

– Mais, monsieur, c’est votre femme, bégaye l’homme.

– Ce sera la tienne maintenant, je ne veux plus la voir ici. Ouste.

» Je ne lui ai rendu les clefs que lorsqu’il m’a payé et Lucienne installée dans la voiture, ceinture bouclée. Il part en faisant crisser ses pneus. Voilà comment je l’ai mise à la porte. »

Emilie avait écouté le récit avec un sourire plutôt amusé.

– Cela vous fait rire? lui demanda Charles d’un air méchant.

Elle se rembrunit immédiatement.

– Non, non, c’est l’air piteux de l’homme. J’en connais comme ça: arrogants, prétentieux et filant doux dès qu’ils trouvent à qui causer.

– Ça, pour trouver, il a trouvé.

Un assez long silence suivit le récit. Charles commençait à se calmer un peu.

– Il a une Porsche, votre Jean-Louis?

– Non, il n’a pas de Porsche. Et il n’est pas davantage beau gosse comme celui dont vous me parlez.

– Je n’ai pas dit qu’il était beau gosse.

– J’avais cru.

– Rital? oui... oh, excusez-moi.

– J’ai l’habitude, dit Emilie, conciliante.

Elle observa un court silence.

– Comment Jean-Louis a-t-il bien pu la rencontrer?

– Le salaud a dû la larguer au premier virage, répondit Charles. Elle aura fait du stop vers Cannes. Elle ne rêvait que de cela. Elle a sauté sur le premier gars rencontré: votre Jean-

Louis, par exemple... Alors vous dites qu'elle vous menace maintenant?

– Pas exactement. Elle a mis le grappin sur Jean-Louis qui ne parle rien de moins que de l'épouser. C'est la raison pour laquelle elle demande le divorce.

– Je devrais dire oui, comme cela je n'entendrais plus parler d'elle.

Emilie parut soudain inquiète.

– Je vous comprends, après tout ce qui s'est passé entre vous... Je crains cependant que si elle l'épouse, la vie ne devienne impossible à la bijouterie. Le père et le fils ne s'entendent pas. Si une femme comme Lucienne, surtout telle que vous venez de me la décrire, vient y ajouter son grain de sel, j'ai bien peur que l'une de nous deux soit de trop.

– J'ai une place pour vous, ici, dit Charles, je vous ai même proposé une association.

La moue que ne put s'empêcher de faire Emilie n'échappa pas à ce dernier.

– D'accord, fit-il, amer, rien à voir avec une bijouterie... Allez, ne vous en faites pas: je vais vous débarrasser de Lucienne. Il n'y a pas de raison pour qu'elle se paye du bon temps, après tout ce qu'elle m'a fait voir.

– Vous êtes gentil, Charles.

– Non, je suis con: le roi des cons, conclut-il en se levant d'un bond et en se dirigeant vers la sortie.

– Vous ne finissez pas votre assiette? lui lança-t-elle.

Il ne répondit pas. Elle débarrassa la table et prépara le café. Lorsqu'il fut prêt, elle vint sur le pas de la porte. Charles marchait de long en large, suivi par Roumi.

– J'ai du café, en voulez-vous? lui lança-t-elle.

Il ne répondit pas, mais elle le vit se diriger de nouveau vers le bureau.

– Où il est votre café? bougonna-t-il en passant devant elle sans s'arrêter.

– Sur la table.

Ils étaient de nouveau assis l'un en face de l'autre. Après s'être brûlé et avoir juré, Charles lâcha :

– C'est la raison pour laquelle vous avez atterri ici? Pour que je vous débarrasse de Lucienne! Vous en avez mis le temps pour accoucher.

Elle ne répondit pas tout de suite.

– Ce n'est pas tout à fait exact. Il y a autre chose. Si j'ai atterri chez vous, comme vous dites, c'est pour y chercher protection.

– Lucienne est peut-être tout ce qu'on veut, mais elle n'a rien d'une tueuse.

– Elle non, mais...

– Votre beau-fils?

– Non plus.

– Alors!... J'ai l'impression qu'elle n'est pas seule. Cet Italien à la Porsche, de quoi avait-il l'air?

– D'un sale type, pour sûr.

– Il est bien possible qu'il ne l'ait pas larguée au premier virage comme vous l'avez dit... et qu'il se serve d'elle, pour je ne sais quelle raison.

– Qu'est-ce qui vous fait dire cela?

– Je ne sais pas. Plusieurs fois on l'a appelée au téléphone. Elle prenait la communication dans le bureau de Jean-Louis, quand il n'y était pas. Elle en sortait avec un air mystérieux, tout en me regardant d'une drôle de façon. Je ne sais pas pourquoi: j'y voyais comme une menace. C'est peut-être moi qui me fais des idées! Il y a quelque chose de pas net.

Charles sembla alarmé soudain.

– Auquel cas Lucienne courrait, elle aussi un danger!

– Ils vous font faire un sale coup et après on ne peut plus leur échapper.

– Un peu comme cet Aldo que vous m'aviez raconté.

Elle rit.

– C'est une histoire vraie, je l'avais lue dans Nice Matin.

Charles hochait de plus en plus la tête. Puis, il se décida d'un coup.

– Demain je vous débarrasse d'elle.

DEUXIEME PARTIE

1

Après avoir garé difficilement sa 4 L, Charles marchait sur la Croisette. Décidément Cannes attirait Lucienne comme une lumière les phalènes. Aussi dangereux en tout cas pour elle! Peut-être avait-il eu tort de ne pas accepter la proposition de diriger une station dans cette ville! A condition de bien mettre les choses au point il ne se refusait pas au principe. Lucienne n'était pas faite pour vivre dans un trou. Lorsqu'il l'aurait ramenée, ils en discuteraient tous les deux, calmement.

Tout entier à son problème, un court instant, il songea à jeter un œil à la boulangerie des parents d'Emilie. Elle se trouvait à deux pas de la Croisette. Lui avait-elle donné seulement son nom?

Il leva la tête pour regarder les numéros. La bijouterie ne devait pas être loin. Il ralentit l'allure. Une Mercedes stationnait en double file en face du magasin. Un couple en sortit, accompagné d'une jeune femme qu'il ne manqua pas de reconnaître, bien qu'il n'eût jamais vu sa Lucienne aussi élégante. Elle jeta un coup d'œil circulaire avant de rentrer, mais ne le vit pas. Le coup au cœur qu'il venait de ressentir ne correspondait pas du tout à ce à quoi il s'attendait. Une image lui revint.

C'était au tout début de leur mariage. Ils faisaient une promenade en montagne. Lucienne s'émerveillait comme une gosse devant la beauté du paysage. Il lui arriva même de dire: "C'est beau à en mourir... tu ne veux pas mourir avec moi, Charles?" Non seulement il ne donna pas suite à cette idée

mais à une autre qui, elle, était la vie même... Ils firent l'amour sur la mousse, dans le silence et la majesté de la haute montagne! "C'est comme cela que j'aimerais mourir!" avait-elle répété. Comme elle était belle! aussi belle et émouvante qu'aujourd'hui. Tout était peut-être de sa faute, à lui! Puisqu'elle voulait vivre à Cannes qui semblait si bien lui réussir, eh bien, ils vivraient à Cannes. La campagne lui manquerait, mais qu'importe, si Lucienne était heureuse!

Un quart d'heure avant midi, il ouvrit la porte de la bijouterie, le cœur gonflé d'espoir, sans s'être attardé aux vitrines où reposaient des trésors de savoir-faire humain. Dès qu'il pénétra dans la grande salle d'exposition, il en ressentit le luxe. Il se sentit gêné dans son vêtement un peu rustique. C'est ce qu'exprima parfaitement une vendeuse qui se dirigeait vers lui. La façon dont elle lança: "Vous désirez, Monsieur?" ne laissait guère de doute sur son appréciation.

– Je ne suis pas venu pour acheter, bredouilla Charles. Je désire simplement voir monsieur Fauvet.

– Père ou fils? demanda la vendeuse.

– Le... fils.

Ayant soudain perdu toute son assurance, il se demandait ce qu'il faisait là. Un homme bien vêtu mais au visage couvert de boutons s'avança vers lui.

– Je suis Jean-Louis Fauvet. A qui ai-je l'honneur?

Ce n'était pas du tout l'homme à la Porsche. Emilie le lui avait dit; il ne l'avait pas crue complètement.

– Charles Auzépy.

– Je n'ai pas l'honneur.

– Le mari de Lucienne.

La stupeur apparut sur le visage ingrat de Jean-Louis.

– Le mari de Lucienne! répéta-t-il.

– Je suppose qu'elle ne vous a pas caché qu'elle était mariée?

– Oui, oui... elle vous a écrit d'ailleurs à ce sujet. Vous tombez bien, vous tombez bien.

Se retournant, il lança en direction du fond du magasin:

– Lucy, c’est ton mari.

Lucienne parut. Elle se déplaçait, un peu comme ces mannequins qu’on montrait parfois à la télévision. Cela manquait de naturel. Par contre, il ne se souvenait pas de l’avoir jamais vue si belle, si touchante. Une forte émotion le gagna. Elle était sa femme et il venait la reprendre. Quelle folie avait été la sienne de la chasser! Il allait la gâter comme une reine! D’accord, il n’avait pas d’argent comme ce boutonneux! Mais, de l’argent il allait en gagner. Il suffisait de s’y intéresser. Lucienne commença par lui tendre la main, puis, se haussant sur la pointe des pieds, elle l’embrassa sur la joue. Elle sentait divinement bon.

– Charles, quelle surprise... c’est moi que tu es venue voir?

– Je suis venu te chercher.

– J’ai peut-être mon mot à dire! répondit-elle, sur un ton cette fois ironique.

Celui de Charles commençait à monter:

– Tu sembles oublier que tu es encore ma femme.

Jean-Louis intervint:

– C’est à ce sujet, justement, Monsieur, que nous aimerions nous entretenir avec vous.

– Lucienne est ma femme, je suis venue la chercher: point.

Jean-Louis consulta sa montre puis fit un signe aux vendeuses qui semblaient ne pas perdre une miette de la conversation. Il frappa dans ses mains.

– Mesdemoiselles, nous allons fermer.

A l’intention de Charles, il ajouta:

– Nous serions mieux dans mon bureau, voulez-vous me suivre?

Lucienne les précéda.

La pièce était spacieuse. Charles ne s’arrêta pas au luxe du mobilier.

– Vous prendrez bien quelque chose! proposa le fils Fauvet. Lucy, veux-tu nous préparer trois verres.

– N’essayez pas de m’endormir avec vos manigances, cria Auzépy... Lucienne, je t’emmène.

Il fit deux pas dans sa direction cependant que Jean-Louis s’interposait entre eux deux.

– Ne jouez pas à ce petit jeu, menaça le pompiste.

– Calmez-vous, monsieur Auzépy, admettez au moins qu’on vous dise deux mots.

– Je refuse le divorce.

Toujours étonnamment calme, Jean-Louis reprit:

– C’est votre droit... C’est également celui de Lucy de ne pas vouloir retourner vivre avec vous.

– Elle est ma femme: elle doit me suivre, insistait le mari.

– C’était vrai au Moyen-Age, ce ne l’est plus de nos jours, Dieu merci!

– Moyen-Age ou pas, elle va me suivre... Lucienne, allez, on s’en va.

Cette dernière ne faisait pas la fière, réfugiée derrière le grand meuble bureau.

– Je n’ai pas envie, Charles... n’oublie pas que c’est toi qui m’as chassée.

– Tu lui as raconté à la suite de quoi?

Se tournant vers Jean-Louis:

– Elle vous a raconté? Cela va peu-être l’intéresser?... Tu joues les petites saintes-nitouches, mais il va apprendre de quoi tu peux être capable... de se faire baiser par n’importe qui, n’importe où.

– Je vous en prie, monsieur, un peu de tenue, fit Jean-Louis.

– Vous ne voulez pas savoir, vous ne voulez vraiment pas savoir quelle genre de salope peut être Lucienne? c’est un grand service que je veux vous rendre.

– Sortez, monsieur, cria le fils Fauvet qui commençait à perdre son sang-froid.

– Pas sans Lucienne, hurla Charles.

– Sortez où j’appelle la Police.

Ce faisant, Jean-Louis avança la main vers le téléphone. Charles lui porta un violent coup de manchette sur le poignet gauche. Jean-Louis cria de douleur. De la main droite, il ouvrit un tiroir duquel il sortit un revolver qu'il braqua en direction de Charles. Celui-ci, fou de rage, sortit un poignard de bonne taille, d'un étui qu'il portait à la ceinture et le pointa en direction du bijoutier, en criant :

– Pas de ça coco, ou il va faire vilain.

Lucienne était décomposée.

– Bon, Charles, je ne voudrais pas que tu fasses la même bêtise qu'avec Morelli... je viens.

– Mais, Lucy! protesta Jean-Louis.

Elle lui fit un clin d'œil, ajoutant à l'intention de son mari :

– Tu permets que j'emporte quelques affaires?

– Fais vite alors.

Elle fit le tour du meuble, en évitant soigneusement son époux et sortit lentement de la pièce.

Les deux hommes se trouvaient maintenant face à face. L'un le couteau à la main, l'autre un revolver. Les minutes passaient. Lucienne ne revenait toujours pas. Charles sortit dans le magasin, tenta d'ouvrir quelques portes qui se révélèrent fermées. Voulant revenir dans le bureau il trouva la porte verrouillée. Il commença soudain à prendre peur en pensant que Jean-Louis n'allait pas manquer d'appeler la Police! Comment sortir? Il eut l'idée d'appeler Emilie. Elle répondit immédiatement comme si elle attendait l'appel. Elle lui indiqua une petite porte qui donnait sur une rue à l'arrière. Quand il fut à l'air il crut entendre les sirènes d'une voiture de Police.

2

A son retour, il trouva la station fermée, bien qu'il fût à peine 18 heures. Emilie avait laissé un mot indiquant qu'elle partait faire quelques courses. C'est seulement le lendemain que Charles lui raconta son entrevue avec Lucienne.

– Après tout, si elle veut rester avec ce mal foutu, libre à elle. Par contre, pour le divorce, ils peuvent se brosser. Cela vous arrange non?

Emilie ne répondit pas. Depuis son arrivée, elle paraissait soucieuse.

– Vous pensez toujours qu'il y a quelqu'un derrière?

Elle hocha la tête en guise d'affirmation.

– Je ne le crois pas. J'ai bien vu: c'est le fric qui l'a éblouie, la grande vie. D'ici quelque temps, j'en aurai autant à lui proposer.

– Puissiez-vous dire vrai!

Chacun vaqua à ses occupations tout le reste de la matinée.

Au cours du déjeuner qu'ils prirent ensemble comme d'habitude, il posa une question qui lui était soudain venue à l'esprit.

– Je n'ai pas vu votre mari, où était-il?

– En Italie.

– Pourquoi n'allez-vous pas le rejoindre?

– Pour le moment, il vaut mieux que nous restions séparés.

Elle n'en dit pas plus. Elle préparait le café quand la sonnerie du téléphone retentit.

– Vous ne décrochez pas? plaisanta Charles, tout en se levant.

– Qui voulez-vous qui me téléphone?

– Raymond, peut-être! lâcha-t-il en soulevant le récepteur.

Au visage de son patron, Emilie vit tout de suite que la communication ne lui plaisait pas, mais pas du tout. Elle l'entendit hurler:

– Dis-moi ton nom, espèce de salaud.

Mais l'interlocuteur avait apparemment raccroché. Quand Charles se rassit, il arborait le front buté des mauvais jours. Emilie laissa passer un moment, puis s'enquit :

– C'est grave ?

Il ne répondit pas tout de suite.

– Encore un qui n'a pas le courage de venir dire les choses en face.

– Qui était-ce ?

– Une espèce de fou.

– Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

– Texto : je te conseille de laisser Lucienne tranquille, sinon... l'essence, ça brûle bien. Qu'il vienne seulement montrer le bout de son nez.

– Vous avez reconnu sa voix ?

– Il devait parler dans un mouchoir ! Ce ne peut être que votre Jean-Louis !

Emilie ne releva pas le 'vôtre', mais fit remarquer que son beau-fils avait une voix caractéristique, grave, qu'il ne pouvait dissimuler, même avec un mouchoir.

– Dommage que je n'aie pas écouté, je vous aurais dit tout de suite. Si vous voulez, je peux l'appeler, et vous prendrez l'écouteur. Je vous signale d'autre part que ce n'est pas du tout son genre. Le sien est plutôt de faire appel à la police, pour régler ses affaires.

– Qui ça peu-être alors ? se demanda Charles, un peu ébranlé.

– Quelqu'un qui connaît bien Lucienne en tout cas. Elle lui aura raconté tout chaud sa petite entrevue avec vous.

Un éclair jaillit dans l'esprit de Charles.

– Si ça se trouve, c'est ce salaud à la Porsche. Ce serait tout à fait son genre, à lui.

– Ce qui confirmerait ce que je craignais, fit remarquer Emilie. Lucienne est entre ses mains. Ils préparent sûrement un coup, mais lequel ?

Charles repartait sur ses grands chevaux.

– Faut pas qu’il croit me faire peur. Il va trouver à qui parler, ce rital. Qu’il montre seulement sa sale gueule et je lui file la petite vérole plus vrai que nature.

Ce disant, il prit en main un fusil de chasse qui se trouvait derrière la porte de la cuisine et le pointa vers l’extérieur.

– Ils sont peut-être plusieurs. Les Italiens travaillent souvent en bande, insinua-t-elle.

– La Mafia? Il n’avait pas une tête à cela, mais plutôt celle d’un minable petit maquereau.

Ils burent leur café lentement, sans plus ajouter quoi que ce soit, chacun perdu dans ses pensées. En se levant, Emilie déclara:

– Il faut que j’aille à Marseille, cet après-midi. Je vais prendre le bus de trois heures. J’ai juste le temps d’aller me changer. Vous êtes d’accord?

– Bien obligé, puisque vous ne me demandez pas mon avis! répartit Charles, avec mauvaise humeur.

– Excusez-moi, mais je suis préoccupée par une amie qui se meurt dans un hôpital à Marseille.

– Je peux vous y conduire, proposa-t-il.

– Non, non, répliqua-t-elle précipitamment.

Elle s’arrêta sur le pas de la porte pour préciser:

– Demain est jour de fermeture. Après-demain, donc, à la même heure que d’habitude. Et vous, qu’est-ce que vous faites demain?

– J’ai l’intention d’aller voir un copain à Marseille.

– Nous nous y verrons peut-être. J’y serai aussi.

3

Comme promis, le surlendemain Emilie descendit du car à huit heures. Elle paraissait soucieuse et se laissa embrasser distraitement.

Vers dix heures, l'Estafette de la gendarmerie pénétra dans la station et se dirigea vers l'atelier. Après plusieurs coups d'avertisseurs, Charles en sortit, de mauvaise humeur.

– C'est quoi ce cirque? cria-t-il. Vous voyez pas que je travaille?

– Nous aussi, figurez-vous, répondit le chef Dubois, sans quitter son siège de droite.

– Si c'est pour un pneu, continua le pompiste, allez voir ailleurs, je n'ai pas le temps ce matin.

– Toujours la tête aussi près du bonnet, à ce que je vois, monsieur Auzepy.

En d'autres circonstances, Charles aurait noté le changement d'appellation: l'adjudant Auzepy venait soudain d'être rendu à la vie civile. Ayant décidé de les ignorer, Charles se dirigea vers son atelier.

– On voudrait vous parler, monsieur Auzepy, reprit le chef.

– Pas le temps, répondit Charles.

– Allez, mon adjudant, ne déconnez pas, suivez-nous sans faire d'histoires.

– Et pourquoi donc? ironisa le pompiste.

– Qu'avez-vous fait hier? demanda le gendarme chauffeur, d'un ton qui sentait le pandore à plein nez.

Mais Charles continuait à ignorer tous ces petits signes.

– Monsieur Auzepy, je vous repose la question.

– Et moi je vous réponds: qu'est-ce que cela peut vous foutre?

– Monsieur Auzepy, une dernière fois je vous demande de nous suivre à la brigade... vous ne voudriez tout de même pas qu'on vous y force, intervint le chef.

– Je voudrais voir cela!... Bon, je viens, mais pas dans votre panier à salade... Il faudra donc toujours que vous emmerdiez les gens quand ils travaillent!

– Nous aussi nous travaillons, protesta le chauffeur-gendarme qui ne comprenait pas la mansuétude de son chef en face de cet énergumène.

– Tu parles! ironisa Charles, les fesses bien au chaud dans votre Estafette à vous balader toute la journée, vous appelez cela travailler? moi j'appelle cela se les rouler.

– Chef, cette fois cela suffit, protesta le gendarme préposé à la conduite.

– Vous avez raison Rouland... Auzepy, vous ne faites pas d'histoires et vous nous suivez à la brigade.

– Pourrais-je savoir au moins pourquoi?

– On vous le dira subséquemment... allez, n'aggravez pas votre cas.

– Vous permettez que j'aille voir mon employée.

– On voudrait la voir, elle aussi, mais après.

Emilie apparut sur le pas de la porte.

– Qu'est-ce que c'est, patron? demanda-t-elle.

– Ils veulent me voir... Comme si je n'avais que cela à faire! Je n'en ai pas pour longtemps.

– D'accord, patron.

C'était la première fois qu'elle l'appelait ainsi. Ce devait être rapport aux gendarmes. Elle lui fit signe de venir. Il entra avec elle.

– Si jamais vous avez un trou dans votre emploi du temps hier, chuchota-t-elle, n'hésitez pas à dire que vous étiez avec moi.

– J'ai rien fait de mal, moi, grogna-t-il.

– Allez, pensez-y.

Les gendarmes s'impatientsaient.

– Je viens, je viens, cria-t-il, y a pas le feu.

Après avoir garé sa 4 L à côté de l'Estafette, il entra dans les locaux de la gendarmerie. On l'introduisit dans une petite

pièce où il s'assit en face de Dubois. Une petite table métallique les séparait sur laquelle trônait une Japy modèle 60. Elle avait dû rentrer à la gendarmerie en même temps que le chef Dubois qui, depuis ce temps-là, tapait toujours avec les deux index à la façon d'une poule qui picorerait avec deux têtes.

Nom, prénom, du père, de la mère, date et lieu de naissance.

– Je vous croyais plus jeune! fut le seul commentaire de Dubois pendant ces liminaires obligés de toute audition – terme même employé par le gendarme pour le différencier d'interrogatoire.

– Avant de continuer, j'aimerais quand même savoir de quoi il retourne, s'exclama Charles.

– Vous n'écoutez pas la Radio?

– Ils ne disent que des conneries... pourquoi? on parle de moi?

– Tout de même pas... bon, reprenons... qu'avez-vous fait hier?

– Hier? c'était jour de fermeture.

– On le sait, on l'a vu.

– Je suis allé voir un vieux copain d'armée à Marseille. Il tient un restaurant sur le Vieux Port: chez Marcel. Marcel c'est son prénom.

– Il pourra donc témoigner vous avoir vu... combien de temps êtes-vous restés ensemble?

– Je suis arrivé un peu avant midi; ça roulait bien sur l'autoroute. En arrivant devant chez lui j'ai eu la surprise de trouver le restaurant clos, bien que ce ne soit pas son jour habituel de fermeture.

– Alors, qu'avez-vous fait?

– J'ai traîné un peu sur la Canebière et je suis allé déjeuner.

– Quel restaurant?

– Je ne m'en souviens plus... sur le vieux port.

– Seul?

– Ben oui.

- Il était quelle heure quand vous en êtes sorti?
- Deux heures, deux heures et demie.
- Et après?
- Je suis rentré chez moi.
- C'est vrai, un de mes gendarmes vous a vu vers quatre heures, vous étiez en train de couper du bois.
- Je n'ai pas l'habitude de mentir, moi. Mais pourquoi toutes ces questions?

En guise de réponse, le chef Dubois se contenta de lui tendre un exemplaire de Nice Matin.

DOUBLE CRIME A SAINT-GRATIEN s'étalait en grosses lettres sur la première page. On y relatait l'assassinat d'un couple, en plein jour. Peu après le déjeuner pris dans une auberge au bord du lac, l'homme et la femme avaient effectué une sorte de promenade digestive. Elle s'était achevée dans un fourré où leurs cadavres furent découverts en fin d'après-midi. Selon le médecin légiste, la mort devait remonter aux alentours de quatorze heures, peu après qu'ils aient quitté le restaurant. Seul le nom de l'homme était révélé: il s'agissait du fils du propriétaire de la plus célèbre bijouterie de Cannes, Jean-Louis Fauvet.

– Mais je le connais! ne put s'empêcher de s'exclamer Charles. Et elle qui c'était? Ce ne serait pas Lucienne, ma femme?

– Comment le sauriez-vous? s'enquit Dubois d'un ton soupçonneux.

– Parce qu'ils étaient ensemble. Elle est morte?

– Finissez de lire l'article.

« Le corps atrocement défiguré de la victime, de sexe féminin, n'a pas jusqu'ici permis de connaître son identité... »

– Assassinée sauvagement, avec un couteau, précisa le gendarme. Une arme de commando, d'après le médecin légiste. Vous en avez une?

– Moi, j'aurais assassiné Lucienne? Je l'aimais.

– Qui vous a dit que c'était elle? Vous avez bien lu?

– Je suis sûre que c’est elle. On doit bien savoir si elle est revenue au magasin.

– Je vous ai posé une question concernant une arme.

– Oui, je l’ai gardé, ce couteau: un souvenir. Ce n’est pas interdit.

– Vous pourriez nous le montrer?

– Bien sûr. Où se trouvent les corps?

– A Cannes.

– Qu’est-ce qu’on attend pour y aller?

– Rasseyez-vous Auzepy... il faut que je vous explique... l’affaire dépend de la police de Cannes... nous sommes obligés d’attendre qu’il nous convoque.

– Dites-leur que je suis prêt à reconnaître le corps. Je suis sûr que c’est elle. C’est abominable. Si je tenais le salaud qui a fait cela!

La réaction de Charles perturbait quelque peu les certitudes du maréchal des logis chef. Il ôta son képi et gratta son crâne dégarni.

– Vous êtes-vous rendu à Cannes, il y a quelques jours?

– Bien sûr, je n’ai rien à cacher.

– Pour qu’y faire?

– Voir ma femme et lui demander de rentrer à la maison.

– Vous a-t-elle suivi?

– Non, elle a refusé.

– L’avez-vous menacée?

– Mettez-vous à ma place, chef.

– Je ne suis pas à votre place, je ne vous l’envie pas.

– Qu’est-ce que vous auriez fait si vous aviez trouvé madame Dubois chez un autre et que...

– Ma femme est morte et m’a toujours été fidèle, déclarait-il d’un ton de curé.

– On croit ça, jusqu’au jour où...

– C’est de vous qu’il s’agit, et pas de moi.

– Je disais cela pour que vous essayiez de comprendre.

– Donc, vous avez été menaçant, reprit le chef. C’est ce qu’ont confirmé les vendeuses. “Un homme, grand, fort et qui nous a fait très peur.”

– C’est à peine si je les ai vues.

– Elles, par contre, se souviennent très bien de vous. Vous vous seriez enfermés dans le bureau avec le susdit Jean Louis Fauvet et votre femme. Nous attendons le développement du film vidéo de surveillance.

– Qu’est-ce que c’est que cette salade?

– Ces sortes de magasins sont surveillés en permanence par caméras. Vous ne le saviez pas?

– Non, mais, qu’est-ce que cela change?

Il ne se souvenait manifestement pas de la scène où il menaçait Jean-Louis avec un couteau, cependant que l’autre tenait un revolver en mains.

– En attendant leur appel on peut peut-être continuer l’audition! Qui est cette Emilie?

– Mon employée.

– Ça on le sait. Comment avez-vous fait sa connaissance?

– Elle a débarqué un jour d’une voiture dont le conducteur l’importunait.

– C’est ce qu’elle vous a dit.

– Pourquoi ne la croirais-je pas? s’exclama candidement Charles.

– Et elle est restée travailler avec vous!

– Ben oui.

– Avez-vous pris des renseignements sur elle?

– Est-ce que c’est obligatoire? Du moment qu’elle fait l’affaire.

– Comment avez-vous su où se trouvait votre femme?

– Elle m’a écrit une lettre pour me demander le divorce. C’est comme cela que j’ai eu l’adresse.

Tout se tenait. Trop bien pour l’enquêteur. Pour lui, dès que quelque chose se tenait trop bien, il y avait machination. Cependant qu’il réfléchissait à la suite à donner à l’enquête, la sonnerie du téléphone retentit. Il décrocha. Au fur et à mesure

que son interlocuteur parlait, Charles pouvait lire la déception sur le visage du chef. Lorsqu'il raccrocha, il resta un moment silencieux.

– C'était Cannes.

– On y va? s'écria Charles.

– Pas la peine: on a identifié le cadavre. Il s'agit bien d'une certaine Lucienne Boucher, employée à la bijouterie Fauvet. Sur les registres de la boutique, elle n'avait pas mentionné son mariage. Vous confirmez que c'était bien son nom de jeune fille?

Charles hocha la tête plusieurs fois cependant que des larmes apparaissaient dans ses yeux. C'était la première fois de sa vie qu'il pleurait. Il ne l'avait pas fait pour sa mère, pas davantage lorsqu'il avait chassé Lucienne.

– C'est de ma faute, larmoya-t-il, tout est de ma faute.

– Qu'entendez-vous par là? s'exclama le chef. Serait-ce un aveu?

– J'aurais dû insister pour la ramener avec moi, elle ne serait pas morte maintenant.

Dubois le laissa se calmer et faisant tourner les feuillets sur la machine à écrire, conclut:

– Bon, reprenons tout depuis le début.

C'est seulement à la fin de la répétition qu'il révéla à Charles que les films vidéo de surveillance, pour ce jour-là, étaient inutilisables.

– Je peux rentrer maintenant? demanda-t-il lorsqu'il eut signé sa déclaration.

– Oui, mais ne vous éloignez pas.

– Pourquoi m'éloigner? s'écria Auzépy. Je rentre chez moi, point.

Emilie l'attendait, l'air un peu anxieux.

Il commença par lui raconter la mort de Lucienne. Emilie tenait déjà le renseignement d'une amie de Cannes à laquelle elle avait incidemment téléphoné. Il passa rapidement sur l'interrogatoire, absolument insouciant de la charge qui pesait sur lui.

– Heureusement que vous avez un alibi solide: votre ami le restaurateur.

– Son restaurant était fermé. J’ai déjeuné seul dans un autre. Je ne me souviens même plus où.

Elle parut s’affoler.

– Il faudrait absolument que vous le retrouviez. Ils vont vous inculper, si vous n’avez pas d’alibi. Tout témoigne contre vous.

– Moi, m’inculper?

Charles en ouvrait des yeux ronds. Non seulement il venait d’apprendre une bien triste nouvelle, mais on voulait l’en rendre responsable.

– Vous n’aurez qu’à dire que vous avez déjeuné avec moi. Nous nous sommes rencontrés par hasard sur la Canebière.

– Mais j’ai dit que j’avais déjeuné seul!

– Ne vous en faites pas, je vais arranger cela.

La camionnette de la gendarmerie pénétra sur l’aire. Elle alla à sa rencontre. Le chauffeur, un jeune, était seul.

– Le maréchal des logis chef voudrait vous entendre, mademoiselle.

– C’est bon, je vous suis. Vous permettez toutefois que je passe chez moi pour me changer?

Lorsqu’il la vit redescendre l’escalier de M^{me} Taddei, il eut l’impression d’être en présence d’une autre personne. Une robe, d’un fort joli bleu légèrement brillant, ne descendait guère bas sur les cuisses, et dévoilait généreusement les seins. Un léger maquillage agrandissait ses yeux, cependant que sa chevelure, dûment brossée, chatoyait au soleil. Lorsqu’elle remonta dans l’Estafette, la robe remonta d’un bon cran sur les cuisses, cependant qu’un parfum distingué envahissait le véhicule. Le spectacle émotionna fortement le jeune pandore qui en eut du mal à avaler sa salive.

– Je suis à vous, dit-elle en s’asseyant.

Fort impressionné, le chauffeur n’aurait sans doute pu se permettre la moindre parole si Emilie, parfaitement à l’aise, ne

l'avait interrogé sur ses parents, sa femme, sa fiancée puisqu'il n'était pas marié. Ladite fiancée ne supportait évidemment pas la comparaison, mais il garda pour lui cette réflexion un peu amère. C'est encore tout ébloui qu'il la regarda pénétrer dans les locaux où attendait le maréchal des logis chef Dubois. Devant une telle apparition, celui-ci ne put s'empêcher de se lever. Il se rassit après avoir indiqué à Emilie de prendre place. Une question se posa alors. Devait-il ou pas garder son képi? De l'avis de certaines femmes qu'il voyait de temps en temps, le port du képi lui enlevait dix années pour le moins. C'est pourquoi, au lit, il ne l'enlevait qu'une fois la lumière coupée.

– M'autorisez-vous à garder mon képi? mademoiselle.

– Madame, rectifia-t-elle. Si le règlement l'impose, pourquoi m'y opposerais-je? D'autant qu'il semble avoir été conçu pour vous.

Un compliment, même gros, fait toujours plaisir. Le chef Dubois n'y échappa pas. Dieu que cette femme était séduisante! Il fronça les sourcils et toussa avant d'énoncer le sacramentel:

– Nom, prénom.

– Emilie... Rossi.

– Née le?

– 25 septembre 1962.

– Vingt cinq ans, donc. (le chef Dubois avait toujours eu les meilleures notes en calcul mental)

– On ne peut rien vous cacher.

– Lieu... lieu de naissance?

– Saint-Étienne.

– France?

– France.

Il sembla tiquer un peu sur ce point et resta un moment les deux doigts en l'air.

– Epouse de?

– Edmond Fauvet.

Là, il y eut un nouvel arrêt, beaucoup plus conséquent.

– Vous voulez dire...

– Le propriétaire de la bijouterie Fauvet à Cannes.

“Ça par exemple, quelle surprise! Que faisait-elle là, dans cette minable station-service avec ce mal embouché de Charles?”

– Votre... enfin... Auzepy le savait?

– Je ne lui ai rien caché.

– Pourquoi ne me l’a-t-il pas dit?

– Parce qu’il est discret.

Les questions se bousculaient sous son képi. Machinalement il l’enleva, sans se douter qu’il venait de perdre dix ans d’un coup, mais en ce moment il n’en avait cure. Ce qui lui importait avant tout était de se gratter le crâne. Ce qu’il fit. A l’école de gendarmerie on leur avait toujours bien recommandé de ne pas perdre le fil et de procéder toujours par ordre. Il remit son képi, reposa son index sur une touche de la machine et dit:

– Vous étiez donc la belle-mère du dénommé Jean-Louis Fauvet.

– Pourquoi: “étiez?”

Là, elle venait de le prendre au dépourvu.

– Parce que... parce que: il est mort.

– Jean-Louis? s’écria-t-elle avec le ton qui allait de soi. Jean-Louis, mort?

– Vous aviez de l’affection pour lui? s’apitoya le chef.

– Pas précisément, n’hésita-t-elle pas à avouer, mais cela me fait quelque chose quand même. Comment est-ce arrivé?

En guise de réponse, il lui tendit le journal. Emilie le parcourut avidement. Quand elle le reposa, elle avait l’air consternée.

– Qui était la jeune femme? voulut-elle savoir.

– Une de vos employées, une certaine Lucienne Boucher.

– La femme de monsieur Auzepy?

– En personne.

– Qui a bien pu faire cela? Une employée modèle, si jolie femme!

– C'est ce que nous nous efforçons de trouver. Où étiez-vous hier?

– Moi? Et pourquoi donc mon Dieu vous me demandez cela? Vous n'allez tout de même pas imaginer que... non, je vous en prie, monsieur!

– Je préférerais chef, si cela ne vous fait rien.

– Chef, vous pensez sérieusement?

– Vous saurez, madame, qu'une des grandes règles dans une enquête est de ne pas avoir d'a priori. Vous comprenez ce que je veux dire?

– Vous n'excluez donc pas que je puisse être... soit: je suis prête à répondre à vos questions. Où étais-je hier? A Marseille. Rien de secret. J'ai passé l'après-midi avec une amie en convalescence dans une clinique. Facile à vérifier: la clinique des Glycines.

– A quelle heure y êtes-vous arrivée?

– Deux heures, deux heures et demie.

– Et avant?

– J'ai déjeuné sur le vieux port.

– Seule?

– Suis-je tenue de répondre à cette question?

– A moins que vous n'ayez un autre moyen de justifier votre présence... excusez-moi, mais c'est l'enquête qui le veut.

– J'étais avec mon employeur.

– Vous aviez rendez-vous?

– Pas précisément. Nous nous sommes rencontrés un peu par hasard.

– Où?

– Où? Il a dû vous le dire, lui... La Canebière, en bas, je me dirigeais vers le vieux port. Il avait manqué un rendez-vous avec un vieil ami qui tient un restaurant. Il était seul, je l'étais également: nous avons déjeuné ensemble.

– De quelle heure à quelle heure?

– Midi et demi, deux heures, environ.

Quelque chose avait l'air de tracasser Dubois. Il se gratta le nez puis regarda Emilie de coin.

– Auzepy a déclaré de son côté avoir déjeuné seul.

Elle eut un sourire entendu.

– Monsieur Auzepy est la discrétion même.

Ce qui laissait entendre que, sous couvert d'enquête, il n'en était pas de même pour lui.

– Bon, bon, nous vérifierons tout cela, conclut-il en se ravalant la gorge.

Il reprit néanmoins:

– Charles Auzepy, que je connais bien, un ancien militaire comme moi, m'a dit que vous aviez débarqué un jour d'une voiture et que vous étiez restée. Avouez que de la part de la femme du propriétaire d'une grande bijouterie il y a de quoi s'étonner.

– Oh, mon pauvre monsieur!... Excusez-moi... oh, chef, riches ou pauvres, les humains ont bien souvent les mêmes problèmes, je veux parler de ceux du cœur!

– Je comprends, je comprends, compatit le chef.

– Disons que j'ai voulu mettre un peu de distance entre Edmond et moi. Il a pris la route de l'est, j'ai pris celle de l'ouest. Monsieur Auzepy est un homme simple, mais charmant. Mon séjour chez lui m'aura fait le plus grand bien. Voilà. Ai-je répondu à vos interrogations?

– Tout à fait, tout à fait, excusez-moi si j'ai été indiscret.

– Mais non, mais non, c'est normal. Il va falloir que je regagne Cannes pour les obsèques et que je prévienne Edmond. Cela m'étonnerait que les journaux là-bas en parlent.

– Où, là-bas?

– En Italie. Edmond se trouve en Italie.

– Où, en Italie?

– Vous savez, chef, mon mari ne me dit pas toujours ce qu'il fait et où il va, lâcha-t-elle avec un charmant sourire.

4

Les obsèques des victimes se déroulèrent à quelques jours d'intervalle. Celle de Lucienne à Pau, chez ses parents que Charles devait revoir pour la dernière fois; celles de Jean-Louis Fauvet à Cannes, auxquelles son père et sa belle-mère assistèrent ainsi qu'une foule nombreuse.

Aussitôt après, Emilie reprit la direction de la bijouterie, que son mari lui laissait volontiers.

La passion d'Edmond se logeait ailleurs. Dans un grand hangar fortement gardé, il accumulait des voitures de collection qu'il allait admirer chaque jour. Il aurait voulu être ingénieur-pilote de course. Bien conscient que c'était sa bijouterie qui lui permettait d'assouvir sa ruineuse passion, il lui en vouait une certaine reconnaissance.

Les deux époux se trouvaient réunis dans le bureau de la bijouterie.

– Dès qu'on s'absente quelques jours, les papiers s'entassent, disait Emilie, devant une montagne de dossiers.

– Quelques jours? Comme vous y allez ma chère. Il semblerait que le temps ne vous a pas semblé long, là où vous étiez, et que vous ne m'avez pas encore révélé.

Chez les Fauvet, on se vouvoyait entre époux (ce qui donne plus de piquant au 'tu', dans les moments intimes, confiait Edmond).

– Je le ferai en temps utile, répondit Emilie.

– Savez-vous que vous m'avez fait peur. J'ai craint un moment que vous ne reveniez pas. Je me suis mortellement ennuyé de vous à Parme. Vous ai-je manqué, à vous aussi?

Emilie confirma de la tête.

– Chère, chère Emilie.

Il s'approcha d'elle et lui pressa tendrement les mains.

– Edmond, lui dit-elle, il va falloir nous séparer de nouveau.

– Vous êtes déjà fatiguée de moi?

– C’est tout le contraire, cher, cher Edmond. Et lui adressa un regard amoureux.

– Enfin, ma chérie, s’exclama celui-ci, j’aimerais comprendre. Vous avez prétendu que depuis l’arrivée de cette petite intrigante, l’atmosphère était devenue irrespirable, et qu’il vous fallait prendre l’air. Maintenant qu’elle est morte, dieu ait son âme, qu’y a-t-il encore?

– Je crains pour votre vie.

– Allons, allons, Emilie, c’est une plaisanterie. Qui peut bien m’en vouloir au point de...?

– Je ne vous ai pas dit toute la vérité... rappelez-vous notre rencontre.

5

La deuxième version de sa vie contée par Emilie à Charles, n’était pas non plus la bonne, bien qu’elle s’en approchât beaucoup plus.

Au mois de janvier de cette même année, le bijoutier cannois faisait sa cure montagnarde – comme il disait – à Serre-Chevalier. Un matin, alors qu’il se rendait sur les pistes de ski, il vit arriver à la réception de l’hôtel où il descendait chaque année, un couple, homme et femme. Ceux-ci attiraient particulièrement l’attention et, le sachant, n’en manifestaient que davantage d’aisance. Tous deux étaient revêtus de riches fourrures. La réceptionniste semblait avoir été subjuguée par l’homme qui discourait autant avec les mains qu’avec la bouche. A un moment, la femme se retourna. Edmond eut la vision d’un beau visage lisse aux grands yeux bleus étonnés qui se fixèrent un moment sur lui. Il en reçut comme un choc d’autant qu’il lui sembla qu’elle lui souriait. Ce n’est pas avec grand entrain qu’il prit ce matin-là une des premières bennes: une partie de lui était restée à l’hôtel. Quelques fautes de carre l’incitèrent à une certaine prudence. S’étant trouvé une bonne raison pour rentrer, il entamait sa dernière descente. Ebloui par

un soleil venant de jaillir de derrière une crête, il ne put éviter la collision avec un autre skieur. Alors qu'il s'attendait à des reproches, car il s'estimait en faute, c'est une voix douce et charmante qu'il entendit. Elle demandait simplement de l'aide pour se relever. Il se précipita et c'est alors qu'il reconnut l'inconnue du matin. Fort policés l'un comme l'autre, ils s'attribuèrent mutuellement la faute de l'incident. Elle semblait souffrir d'une jambe. Il tint à la raccompagner au bas de la station puis jusqu'à l'hôtel où un employé l'accompagna dans sa chambre. Edmond attendit dans le hall. Quelque temps après elle reparut en tenue après-ski pour lui annoncer qu'il lui fallait se rendre chez un médecin. Il l'accompagna. Hélas, le diagnostic fut une foulure de la cheville gauche qui interdisait tout ski pendant une dizaine de jours. Bonne âme, Edmond s'inquiéta pour son compagnon, après s'être étonné intérieurement de ne pas l'avoir encore vu.

– C'est votre mari qui va être déçu!

– Mario est mon frère, je ne suis pas mariée.

Cette révélation fut loin de lui déplaire. Tout de suite après, il s'inquiéta des conséquences de l'incident.

– Comptez-vous rester quand même? Qu'allez-vous faire? Je suis vraiment désolé, tout est de ma faute.

– Oh, je vais me reposer.

Edmond se proposa immédiatement pour être son chevalier-servant, insistant de nouveau sur le fait que tout était de sa faute, n'est-ce pas et qu'il lui devait bien cela. Lui-même ne se sentait pas trop de goût pour le ski cette année. Il y avait des signes qu'il ne fallait pas trop négliger. La jeune femme finit par accepter.

Elle s'appelait Emilie, son frère, Mario. De leur élégance, leur aisance naturelle, Edmond en déduisit que le frère et la sœur descendaient d'une famille déjà confortablement installée dans la société. Il n'en était rien. Leurs parents avaient émigré d'Italie. Edmond qui adorait ce pays voulut savoir de quelle région. Emilie ne put le dire. Cela n'avait d'ailleurs aucune

importance. L'enfance du frère et de la sœur fut difficile. Ils durent quitter l'école de bonne heure alors qu'ils y avaient pris goût – surtout Mario, eut-elle l'élégance de préciser. Edmond relativisa l'importance des études, en citant le cas de personnalités connues, hommes et femmes, qui, comme eux, durent quitter l'école prématurément. A vrai dire, le vernis de Mario, qu'il était obligé de subir chaque soir au repas, lui parut d'une qualité médiocre, contournant l'assertion d'Emilie concernant le goût pour les études de son frère. Celui-ci, contrairement à sa sœur, avait gardé un fort accent italien. Ce qui n'eut été que charme supplémentaire dans la bouche d'Emilie, devenait dans celle de Mario une marque de vulgarité. Il n'en laissait rien paraître, tout à son admiration pour la sœur – ainsi appelait-il le fort sentiment qui le poussait vers elle! Emilie était d'une discrétion exemplaire. Pas une fois elle n'interrogea Edmond sur sa vie; ce qu'il faisait; où il vivait? Il ne se pressa pas non plus pour lever son incognito, avec la coquetterie d'un homme désireux de se faire apprécier pour ses qualités propres. Ce n'est qu'au bout d'une semaine qu'il lui révéla le nom de la ville où il habitait – elle ne la connaissait que par le bruit fait autour de son festival de cinéma. Il gérait une modeste bijouterie sans prétention, héritée de son père. Veuf depuis peu, à peine s'il mentionna l'existence d'un fils. Seule de toutes ces confidences, l'avant dernier point souleva un intérêt chez Emilie. Ce fut simplement pour le plaindre d'avoir perdu la compagnie de toute une vie. A cette occasion, elle évoqua le chagrin de sa mère dans une circonstance identique. Sa maman, qu'elle adorait, ne s'était jamais vraiment remise de la mort de son époux. Il n'eut pas à cœur de la décevoir et pendant quelques minutes s'efforça de jouer au veuf éploré inconsolable. Emilie voulut en savoir plus sur son union. Il n'en saisit pas tout d'abord les raisons. A moins que ce ne fut un moyen détourné pour savoir quel genre de mari il pouvait être?

– C'est par devoir filial que j'ai épousé la mère de Jean-Louis. J'étais fou amoureux d'une autre: Laura. Mais je ne

voudrais pas vous ennuyer avec l'histoire de ma vie. Parlons plutôt de vous.

– Au contraire, insista-t-elle, j'adore les histoires d'amour. C'est si rare à notre époque!

Il la regarda. Elle paraissait si déçue par la vie! Lui parler de Laura lui montrerait qu'il était capable d'éprouver des passions. Une vie peut en abriter plusieurs!

« J'étudiais en Fac de Lettres à Nice. Un jour que je dévalais à toute allure les grands escaliers de pierre, je heurte une étudiante et manque la faire tomber – un peu comme pour vous. Je l'aide à ramasser ses cahiers et ses livres et m'apprête à m'excuser quand je reste sans voix. La jeune fille qui se trouve en face de moi est aussi blonde que vous êtes brune. Mais vous avez les mêmes yeux bleus et le même regard étonné. Quand je retrouve la parole c'est pour bégayer:

– Je ne vous ai pas fait mal, au moins?

– Si, me répond-elle avec un accent étranger.

– Où? je demande.

– Là, et elle porte la main à la hauteur de son cœur.

» Je ne comprends pas. Devant mon air interloqué, elle finit par éclater de rire. Je ne vous ai pas encore entendu rire, mais je suis persuadé que vous avez le même. Clair, jeune, joyeux, qui s'étend jusqu'aux yeux. Un rire qui désarmerait l'homme le plus ronchon de la terre, que j'ai la prétention de ne pas être. Il est tellement communicatif qu'à mon tour j'éclate de rire.

– Je m'appelle Laura, me dit-elle en me tendant une main franche, solide.

– Edmond Fauvet, je réplique.

» Puis, me prenant le bras elle ajoute:

– Aidez-moi donc à descendre, ces escaliers sont dangereux.

A son bras, je me sens tout joyeux. Dans le hall d'entrée, je pense qu'elle va cesser de se tenir à moi. Pas du tout. Et

c'est bras dessus, bras dessous que nous continuons dans la rue.

– Puis-je vous inviter à prendre un verre? je finis par lui demander.

Sa réponse me surprend.

– Bien sûr, je trouve simplement que vous y avez mis le temps.

Ce n'est que quelques minutes après, alors que nous sommes attablés à une terrasse qu'elle me dit être Suédoise. La réputation de liberté des Suédoises n'était plus à faire à cette époque. Elles étaient simplement en avance. Laura en rajoutait. C'était une sorte de jeu. Car je m'aperçus par la suite qu'elle était aussi prude, secrète et romantique que ses consœurs françaises. Elle travaillait le soir dans un restaurant afin d'assurer sa vie tout en continuant ses études. Sa famille était d'origine fort modeste. C'était la première fois que je rencontrais une personne pour qui l'argent ne comptait pas. Non par trop plein mais par simplicité de goûts. Son attitude était si contagieuse que j'en vins à être un peu honteux de ma façon de vivre. Alors que je circulais en voiture de sport décapotable, elle-même se contentait d'une bicyclette, et ne portait aucune attention à ma belle automobile vers laquelle se pressaient tant d'étudiantes. Je la mis au garage et m'achetai un vélo. Petit à petit je reniais mes credo, qui avaient tous un fonds commun: l'argent. Au point que j'envisageais d'abandonner la bijouterie pour la suivre en Laponie y enseigner le français aux habitants. On vivrait sous la tente en été, dans un igloo l'hiver. J'étais amoureux, amoureux fou.

» C'est un terme similaire qu'employa mon père quand je commençais à lui parler de nos projets. Il eut cependant la sagesse de ne pas s'y opposer brutalement.

– Je t'aurais bien laissé faire cette expérience, me dit-il, rien de tel que de vivre un rêve pour lui enlever sa magie. Malheureusement, nous ne pouvons plus nous payer ce luxe.

» Et il me révéla que sa situation financière était loin d'être aussi florissante qu'elle n'en avait l'air. Il avait fait de

mauvais placements. Si un peu d'argent frais n'était pas injecté dans l'affaire, nous serions contraints de mettre la clef sous la porte. Je lui demandai ce qu'il entendait par argent frais. C'est alors qu'il me révéla qu'il envisageait de me faire épouser une fille unique. Vieille noblesse plus qu'aisée. Tout ceci derrière mon dos, pendant que je bâtissais ma vie en rêve avec Laura. Ma première réaction fut la révolte. Mon père en fut littéralement effondré. Ma mère était morte quelques années auparavant. Sa disparition n'avait fait que resserrer les liens qui m'unissaient à mon père. Le voir ainsi m'était insupportable. Cette bijouterie créée par lui était toute sa vie. La laisser tomber était le condamner. J'en parlais à Laura. Elle fut extraordinaire. Son premier conseil fut que je réfléchisse.

– C'est parce que tu ne m'aimes pas que tu parles ainsi, lui ai-je reproché.

– Un amour qui se nourrit d'égoïsme est voué à la mort à plus ou moins longue échéance. Tant que je serai dans ta vie, tu ne pourras prendre une décision saine. Je vais retourner en Suède. Quelle que soit ta décision, elle sera la mienne.

» Nous avons passé une dernière nuit ensemble. Une nuit d'angoisse et d'amour exacerbé, mouillée de pleurs et de détresse. Quand elle a pris le train le lendemain matin, j'étais sûr que j'allais la revoir sans tarder. Vivre sans elle m'était impossible.

Quelques jours après j'ai accepté de rencontrer cette Elisabeth de la Barre d'Etole qui allait sauver notre bijouterie familiale. Mon père m'avait prévenu: "Elle n'est pas ce qu'on peut appeler belle, mais enfin, elle a un certain charme!" L'épais matelas de billets dans lequel elle s'enveloppait avait dû l'aveugler. Laide elle était, carrément laide. Des yeux globuleux, une peau grise sans aucun éclat, des cheveux raides et grasseyés, habillée de gris et de noir dans des espèces de sacs qui lui servaient de robes. Elle montrait déjà une forte disposition à se couvrir de bijoux, qui sur elle, perdaient eux aussi, tout leur éclat. A la vue de ce repoussoir fait femme, ma première réaction fut le soulagement: Laura n'avait rien à crain-

dre... C'était, hélas, sans compter sur l'opiniâtreté de mon père et la culpabilité qu'il sut faire naître en moi. Ainsi qu'il l'avait prévu, Elisabeth de la Réole devint M^{me} Edmond Fauvet... Il me faut cependant ajouter que sous sa direction, la bijouterie a pris un essor extraordinaire et est devenue ce qu'elle est. Elisabeth avait tout bonnement le génie du commerce. »

Il passa sous silence les, nombreuses, infractions au code de bonne conduite maritale qu'il avait commises au cours de sa vie commune avec cette Elisabeth de la Barre d'Etole, en quête de cette pureté de sentiment éprouvée pour Laura. Toutes savaient, toutes connaissaient ses moyens financiers. Certaines, même, les exagéraient. Cela n'en facilitait que mieux les introductions, si l'on peut dire. Il gardait cependant une certaine nostalgie de ce dénuement qui aurait caractérisé sa vie avec la jeune Suédoise, tout en continuant à collectionner ses automobiles de collection, à fréquenter le Rotary, à descendre dans les meilleurs hôtels et à voyager en première classe en avion.

Pas une seule fois Emilie n'interrompit Edmond. Les quelques regards qu'il lui lança, la montrèrent fort attentive, à la limite du passionné.

- Et Laura? fut son unique question, à la fin.
- Je n'ai jamais plus entendu parler d'elle.
- Avez-vous essayé de la revoir?
- Plusieurs fois j'y ai pensé. C'est la peur qui m'a empêché d'aller jusqu'au bout, peur de détruire mon rêve, sans doute. Je me suis contenté de donner son nom à mon bateau. Voilà, vous savez tout de moi. »

C'est seulement le lendemain qu'Emilie voulut connaître les circonstances de la mort d'Elisabeth. Il raconta.

« La cause en fut accidentelle. A part les bijoux, les livres de compte et la Bible – ce qui était déjà largement suffisant pour occuper une vie – Elisabeth aimait les fleurs. Non pas les tulipes, les roses, les hortensias, les violettes et tout ce qu'on peut trouver au marché aux fleurs de Nice, mais les petites

champêtres, du genre pâquerette, bouton d'or, coquelicot. Etonnant!

– Mais charmant! interrompit Emilie.

» Ne conduisant pas, il lui fallait trouver chaque fois un chauffeur pour l'amener sur ses pentes afin d'herboriser, au pied de la montagne. Je m'y refusais la plupart du temps. Heureusement pour moi que, ce jour-là, j'avais de nouveau fait la mauvaise tête, car de cette expédition, la mère de Jean-Louis ne revint pas. Je me trouvais à la séance hebdomadaire du Rotary quand on vint m'annoncer le malheur. M^{me} Elisabeth Fauvet, née de la Barre d'Etole avait chu, tête la première, sur un malencontreux rocher. Des promeneurs l'avaient retrouvée. Elle était déjà morte. L'enquête envisagea diverses hypothèses, y compris celle du viol, ce qui me fit un peu sourire – en dedans. On s'arrêta un peu plus longuement sur les considérations financières, car M^{elle} d'Etole était entrée en mariage avec un bon pactole, aussitôt réinvesti dans l'affaire bijouterie. Il avait fait des petits. Par une disposition légale, le mari héritait en un premier temps, le fils lui succédant à sa mort. Mon alibi, si tant est que certains pensèrent à me soupçonner, était inattaquable: le Rotary! Un commissaire de police en était, deux ou trois magistrats et non des moindres. La piste fut abandonnée. Pas de vol. C'était la seule occasion où la victime consentait à se séparer de ses bijoux – pour mieux communier avec la nature sans doute! L'enquête se termina par un point d'interrogation que l'on classa. »

– Vous-même, vous pensez à un accident ou à un meurtre? demanda Emilie.

– Un meurtre nécessite une raison. Moi seul aurait pu avoir intérêt à sa disparition. Ce que n'a pas manqué de me faire savoir le juge, un de ces juges rouges qui imaginent des drames dès qu'il y a de l'argent en jeu. Mon alibi était incontestable. Il n'en a pas moins laissé entendre que j'aurais pu payer quelqu'un pour le faire. Cette fois, ses supérieurs lui ont fait clairement entendre qu'il allait trop loin et on lui a retiré l'affaire. Il est évident que mon absence de chagrin paraissait

suspecte. Ceux qui nous connaissaient tous deux le comprenaient parfaitement. Pourquoi manifester un sentiment que je n'éprouvais pas? C'est contraint et forcé que je m'étais marié.

Emilie lui prit la main. Une onde de chaleur l'envahit.

Le matin il l'attendait sagement dans le hall de l'hôtel, cependant que l'agitation la plus folle se manifestait autour de lui dans le choc des lourds souliers sur les dalles de faux marbre et le crissement des skis que l'on traîne sur le même revêtement. Pas de piailllements d'enfants – Edmond prenait soin d'éviter les périodes de vacances scolaires. Vers dix heures, Emilie descendait, vêtue chaque jour différemment. Toujours suprêmement élégante, éblouissante en un mot. Elle aurait fait merveille à la bijouterie, ne pouvait s'empêcher de penser Edmond. Peu avant, il voyait passer Mario, le bras autour du cou d'une fille, chaque jour différente, également. Il lui lançait un "ciao, Edmond" retentissant, la main gauche levée – la droite étant déjà occupée. Edmond restait assis. Par contre, dès que la sœur paraissait, il se levait immédiatement, de l'admiration plein les yeux. Se précipitant à sa rencontre, il lui prenait la main qu'il portait immédiatement à ses lèvres, en lui souhaitant une bonne journée. Il la conduisait chez le kiné. Ils y allaient à pied. Elle s'appuyait tendrement sur son épaule. Il lisait le journal en l'attendant, parfois plusieurs. Lorsqu'elle sortait de sa séance, ils allaient déjeuner, de préférence en plein air, quand le temps le permettait.

Il fit particulièrement beau pendant cette période. Edmond y voyait un bon augure. Car il y pensait de plus en plus à la présence d'Emilie dans sa bijouterie, d'abord comme vendeuse ou plutôt: hôtesse, et ensuite... pourquoi pas: patronne!

Quant à elle, c'était le mystère le plus total sur sa vie. Quand il osa enfin lui faire remarquer qu'elle ne parlait jamais de sa famille, de sa vie, de tout ce qu'il aurait savoir à propos d'elle, elle le regarda d'un air qui en disait long sur son indiscretion. Il se sentit confus. Ce n'était pas un sentiment habituel

chez lui. D'ailleurs, depuis qu'il avait fait la connaissance de cette jeune femme, il ne se sentait plus le même homme.

Après le déjeuner, ils effectuaient une promenade en traîneau. Sous la couverture de vigogne, il lui prenait la main. Et ils restaient ainsi sans parler, le cœur d'Edmond en fête. Il ne pouvait qu'espérer qu'il en fut de même pour elle, car même sur ce sujet elle ne s'exprimait guère. Dans des moments de dépit, il en arrivait à se demander si elle n'était pas tout simplement la maîtresse, fort bien entretenue, d'un riche personnage, étant donné le luxe de ses toilettes et en particulier celui de ses fourrures. Celui-ci devait l'appeler pendant de longues heures, le soir dans sa chambre. Car, dès le repas terminé, elle montait, laissant Edmond seul avec Mario, lequel ne se privait pas, lui, de poser questions sur questions, concernant le métier de bijoutier. A croire qu'il envisageait de changer de voie. Lui aussi faisait preuve d'une grande discrétion sur ses activités. Une fois, une seule fois, Edmond posa la question: "Mais que fait donc votre sœur, exactement?" C'est avec un sourire indéfinissable qu'il répondit: "Oh, elle se débrouille!"

Edmond finit par faire part à la jeune femme de son étonnement concernant le fait qu'elle ne portait pas de bijoux: "Ne les aimeriez-vous pas?"

– Oh, mais si. J'en porte habituellement. Pour skier cependant, ce n'est pas conseillé. D'autre part, j'ai craint pour leur sécurité à l'hôtel.

Dix jours passèrent ainsi comme un rêve. Pas une fois Edmond n'eut envie de chausser ses skis. Ce rôle de chevalier-servant commençait à lui peser. A part les mains et de furtifs baisers sur les joues, elle ne laissait guère prise sur le reste de son corps. Tout faisait pourtant supposer une nature riche. Etait-elle amoureuse de son puissant protecteur, ou en avait-elle peur?

En cette fin d'après-midi, ils prenaient le thé au bord de la patinoire quand Emilie, reposant sa tasse, poussa un profond soupir:

– Tout a une fin, hélas, nous partons demain.

Edmond le savait que ce jour viendrait, mais cette annonce le poignarda littéralement.

– Je ne vais plus vous voir, alors?

– Hélas, je le crains... vous allez repartir dans le sud, moi dans le nord. Nos existences se sont croisées un moment, elles vont diverger.

– La France n'est pas si grande. De nos jours, on fait le tour de la terre pour retrouver celui ou celle...

Il ne termina pas sa phrase.

– Vous disiez? fit-elle avec un joli sourire.

Il se jeta à l'eau.

– Vous allez me manquer, Emilie... affreusement.

– Moi aussi, Edmond. Je m'étais habituée à votre douceur, votre gentillesse, votre courtoisie, votre intelligence... si, si... enfin tout ce que j'aime dans un homme.

Il lui prit la main qu'il couvrit de baisers.

– Qu'est-ce qui vous empêche de venir vivre dans le midi, Nice, Cannes? Votre métier?

– Non.

– Un homme?

– Pas davantage.

– Alors, quoi?

– De quoi vivrais-je?

Edmond sauta sur l'occasion.

– Travailler avec moi dans la bijouterie, cela vous dirait?

– J'ai bien une certaine expérience de la vente, mais en ce qui concerne la bijouterie, elle se limite à mes stations devant les vitrines, quand j'étais gamine.

– Il ne m'en faut pas plus. Aimer les bijoux est la première des choses, le reste s'apprend. Alors, c'est oui?

Il la sentait tentée.

– Il me faut réfléchir. Je vous promets que je vous donne une réponse avant une semaine. Cela vous va?

– Je suis fou de joie.

La quasi-certitude de revoir Emilie atténua la déchirure de la séparation. Quand elle prit place dans le bus de Briançon en lui faisant un dernier signe de la main, Edmond se rendit compte qu'il ne pourrait plus désormais vivre sans elle. Mario qui était resté et regardait le car s'éloigner à ses côtés, fit la réflexion :

– Ma sœur est une personne extraordinaire. Elle mériterait mieux que ce qu'elle a.

Il n'en dit pas plus. C'était tout à fait l'intention d'Edmond de lui faire une vie de reine.

Le lendemain, il rejoignait Cannes. Le surlendemain, Emilie appelait : elle acceptait sa proposition.

Pour se faire accepter dans le milieu un peu fermé de la bijouterie, Emilie fit preuve d'une grande diplomatie, alliée à son charme naturel. Les vendeuses, Janine et Monique, déjà fort anciennes dans la maison et formées par M^{me} Elisabeth, ne manquèrent pas de lui rappeler qu'elle était une intruse. Leurs dithyrambes concernant cette dernière amusaient plutôt Emilie, quand elle pensait au portrait qu'en avait fait son mari, corroboré par les quelques photos qu'elle avait pu entrevoir. Elle refusa qu'Edmond l'impose d'autorité, préférant ne devoir son intégration qu'à elle-même. Elle n'y parvint pas complètement avec Jean-Louis. L'annonce, quelques mois plus tard, de leur mariage, éleva une barrière indestructible entre eux deux.

Mario, le frère, n'assista pas à la cérémonie, pas davantage que Jean-Louis.

6

– Souvenez-vous comment nous nous sommes connus?
avait dit Emilie.

Elle enchaîna:

– Vous vous êtes étonné de l’absence de Mario à notre mariage.

– Un peu, avoua Edmond... pour un frère!

– Mario n’est pas mon frère.

Edmond reçut la phrase comme une pierre sur le front. Il imagina tout de suite le pire. Serait-ce la fin de ce bonheur qu’il venait de connaître sur la fin de sa vie? Emilie avait ébloui ses amis du Rotary et autres cercles. Envieux et jaloux par en dessous, prédisant à celui-ci les pires infortunes, ils ne tarissaient pas d’éloges par-devant. Edmond était fier de sa jeune épouse. Fier et amoureux. Différent d’avec Laura, mais tout aussi gratifiant.

Il n’osait poser la question: “S’il n’est votre frère, qu’est-il donc pour vous?” En prenant congé de lui à Serre-Chevalier, Mario lui avait confié qu’il comptait s’absenter pour un long voyage. S’il était l’amant d’Emilie, apprendre la nouvelle de son mariage à son retour l’aurait rendu furieux! De là cette menace qu’elle évoquait Et pourtant, dans la station hivernale il n’avait pas eu l’air de voir leur idylle d’un mauvais œil!

– Nous sommes complices, continua-t-elle.

Complice? Le mot résonnait en lui sans prendre toute sa signification, tellement il était tombé brutalement. Il bégaya:

– Complices? Complices de quoi?

– Complices d’un crime qui n’a pas encore été commis.

Curieusement, cette phrase soulagea Edmond.

– Comment peut-il vous y obliger, si vous ne le voulez pas?

– Vous ne le connaissez pas.

– A vrai dire, maintenant que vous m’avez révélé qu’il n’est pas votre frère, je peux vous confier qu’il ne me plaisait qu’à moitié, ce Mario! Il faut le livrer à la police.

– J’aimerais mieux une autre solution.

– Et pourquoi cela?

– Pourquoi? Le scandale serait tel qu’il me faudrait vous quitter.

– Cessez donc de parler par énigmes, Emilie. N’avez-vous donc pas confiance en moi? Qui devait être la victime?

– Vous.

Cette brutale et incroyable révélation le laissa pantois. Emilie, son Emilie, impliquée dans une affaire dont le but était, rien que moins, son élimination? Il en eut froid dans le dos. Il la regardait avec angoisse, quêtant le moindre signe indiquant que tout cela n’était que plaisanterie, d’un goût douteux, certes. Mais elle continuait de son ton froid, impersonnel. Ce n’était plus la même personne qu’il avait devant lui.

– Mario prétendait que ce serait le casse du siècle: s’emparer d’une bijouterie, le plus légalement du monde possible. Nous en avons sélectionné un certain nombre, en France, ainsi qu’en Italie. C’est la vôtre qui a présenté les caractéristiques requises. Une superbe affaire, remarquablement placée. Vous veniez de perdre votre femme, à laquelle vous n’étiez guère attaché. Un seul fils, célibataire. Vous séduire au point que vous me proposiez le mariage semblait tout à fait à ma portée. Quelques mois après la cérémonie, nous devions vous faire disparaître. Accident de voiture aurait préféré Mario. Je penchais plutôt pour une disparition en mer. Cela laissait moins de traces. Une fois veuve, j’épousais Jean-Louis, la partie la moins drôle de l’affaire, car il nous fallait laisser passer du temps avant de le faire disparaître à son tour. Et je me retrouvais seule à la tête de la bijouterie.

Edmond en avait les yeux écarquillés. Emilie ne l’avait pas habitué à un tel humour noir. Une objection lui vint pourtant à l’esprit.

– Nous sommes sortis déjà plusieurs fois en mer, lui fit-il remarquer, pourquoi n’avez-vous pas mis votre plan à exécution?

– Pourquoi? C’est tout simple, Edmond? Parce que je me suis éprise de vous.

– Oh, Emilie! s’écria soudain Edmond, soulagé d’un coup d’une angoisse insupportable.

Il se leva d’un bond pour la serrer contre lui. Debout derrière le fauteuil de sa jeune épouse, il lui entourait la tête de ses deux bras et lui embrassait les cheveux. Il en aurait presque ri de sa crédulité. Et c’est effectivement d’un ton joyeux qu’il lui fit ce léger reproche:

– Était-ce la peine d’inventer une histoire aussi affreuse pour me dire que vous m’aimiez? Vous m’avez fait très peur.

– C’est pourtant la vérité, Edmond, corrigea-t-elle.

Le petit rire dans la voix qui accompagnait cette phrase la démentait quelque peu. C’est également en riant qu’Edmond poursuivit:

– Pourquoi m’en avoir fait la révélation, alors?

– Pour que vous ne l’appreniez pas de Mario. Il ne sait pas encore que je me retire de l’affaire, mais commence à s’en douter. C’est pourquoi j’aimerais que vous repartiez en Italie. En avion. Vous laisserez votre voiture ici. Ne dites à personne où vous allez, même pas à moi. Rappelez-moi toutes les semaines, le dimanche matin, vers dix heures. Si ce n’est pas moi qui réponds, vous vous appelez Edgar. Si j’emploie ce même prénom c’est que je ne peux pas parler.

– N’est-ce pas un peu rocambolesque tout cela? ironisa Edmond qui venait un peu vite de passer de la crainte à l’optimisme.

– Libre à vous, si vous ne tenez pas à la vie, répliqua-t-elle un peu sèchement.

– Je ferai comme vous avez dit, ma chérie. Quand dois-je partir?

– Le plus tôt sera le mieux.

Il l'embrassa dans le cou, par deux fois, avant de se séparer d'elle.

– Une question, cependant, concernant la mort de Jean-Louis et de cette... Lucienne?

– Je n'en sais pas plus que vous... La police s'oriente vers son mari. Il est venu ici pendant notre absence. Janine me l'a présenté comme un homme violent. Lucienne aurait d'ailleurs refusé de le suivre.

Edmond n'arrivait pas à se résoudre à partir. Il se sentait heureux comme jamais il ne l'avait été. Dans un court espace de temps, il venait d'apprendre que sa femme avait envisagé froidement de le supprimer mais qu'elle n'avait pu le faire... par amour! Y avait-il une meilleure preuve? La main sur la poignée de porte il déclara, sur le ton plaisant:

– Il y avait une faille dans votre plan. Dans une disparition en mer, si on ne retrouve pas le corps, il faut des années avant que le décès ne soit prononcé.

Le visage d'Emilie resta impassible.

7

Le lendemain, en fin de matinée, l'attention de Janine fut attirée par un homme qui fouillait d'un regard avide la vitrine. Elle fut tentée un moment de prévenir M^{me} Emilie qui travaillait dans le bureau. Mais l'homme, après un dernier regard sur les richesses exposées en devanture, se dirigeait vers l'entrée qu'il franchit d'une démarche assurée. Il était vêtu d'un costume de toile blanche dont la veste semblait trop petite pour lui. Une énorme cravate violette lui barrait la poitrine qu'il portait fort en avant. Le teint mat, les cheveux noirs et ondulés, le sourcil fourni, le visage de l'homme respirait un parfait contentement de soi. Janine s'approcha, l'air pincé, cependant que ses deux collègues, Monique et Valérie s'avançaient, elles aussi.

– Une belle brochette de jolies poupées que voilà. Cela ne vous monte pas à la tête tout ce fric étalé? fit-il en décrivant un geste large.

Valérie et Monique gloussèrent de rire.

– Monsieur désire? demanda Janine, de son air toujours pincé.

– Vous, vous devez être la chef, à voir votre air constipé.

– Je vous ai demandé ce que vous désiriez, répéta Janine.

– N'ayez crainte, je n'en veux pas à vos bijoux, pas davantage qu'à votre tiroir-caisse. Je désire tout simplement voir votre patronne.

– Madame a demandé qu'on ne la dérange sous aucun prétexte, assura Janine.

– Te fatigue pas ma beauté: je suis attendu. Où c'est qu'il est son burlingue?

Il s'apprêtait à balayer du bras Janine qui barrait l'allée, quand une voix parvint du fond du magasin.

– De quoi s'agit-il, Janine?

Celle-ci se retourna pour répondre.

– Il y a là un monsieur qui désire vous voir.

– Laissez le passer, je vais le recevoir.

Poussant encore un peu plus en avant ses pectoraux, Mario se dirigea vers le bureau. Sans un mot, Emilie lui fit signe d'entrer. Après qu'elle eut refermé la porte, il lança:

– Pas trop tôt. J'allais commencer à me fâcher. Il faut qu'on cause, sérieux. Tu permets que je m'installe dans ton fauteuil de patronne? ajouta-t-il d'un ton ironique.

Ce qu'il fit. Bien calé, il posa les mains à plat sur le cuir luxueux qui garnissait le dessus du bureau et, embrassant la pièce d'un regard circulaire, lança:

– Je m'y vois bien.

Puis, soudain, basculant le tronc en avant, il se fit menaçant.

– C'est toi qui as liquidé Lucienne?

Pas du tout impressionnée, Emilie lui fit face.

– M'apprendrais-tu que tu t'intéressais à cette fille?

- Je t’ai posé une question: réponds-y.
- Pas avant que tu n’aies répondu à la mienne.

Mario se mit à ricaner:

– Deux jokers valent mieux qu’un. Pour être franc, je ne te fais plus confiance qu’à moitié.

– Est-ce que dans le passé, je t’en ai donné l’occasion?

– Non, mais, cette fois, je ne sais pas pourquoi, j’ai eu l’impression que tu voulais me doubler.

– Te doubler? De quelle manière?

– Je ne sais pas, comme ça: une idée. (Puis, sur le ton de la rigolade, il ajouta:) N’en fais pas trop avec ton vieux, des fois que tu prennes l’habitude. Tu commences à me manquer sérieusement. Sur le coin du bureau, là, vite fait, Qu’est-ce que tu en dis?

Il se leva et voulut prendre Emilie dans ses bras. Celle-ci le repoussa sans ménagements. La colère monta en Mario.

– Qu’est-ce qui te prend? Ça t’est monté à la tête d’être devenue la greluce du plus grand bijoutier de Cannes? Je te préviens que je ne vais pas attendre cent sept ans que ton vieux passe l’arme à gauche.

En passant ses mains sur sa robe pour la défroisser, elle répliqua avec le plus grand calme:

– Comme toujours, avec ta manie de vouloir tout précipiter, tu vas tout gâcher.

– C’est qu’il me tarde de connaître enfin la bonne vie. Sergio m’a parlé d’une superbe propriété, non loin de Rio. Pas cher du tout. On vend la bijouterie et on s’installe là-bas. Tu te rends compte, la belle vie!

– Allez, ne rêve pas. Si la mort de Jean-Louis nous arrange en un sens, puisque Edmond reste seul, de ce fait même elle nous conduit à la plus grande prudence. Ce ne serait pas toi, par hasard?

– Je ne suis quand même pas fou. Où c’est que tu as vu un bon joueur brûler un joker? Par contre tu avais toutes les bonnes raisons de ton côté: écarter une rivale et supprimer un héritier par la même occase.

– C’est vrai que j’avais ces raisons-là, admit-elle. Mais, d’une part, ce n’est pas mon style et, d’autre part, il existait d’autres moyens d’écarter ta petite garce.

– En lui envoyant son mari par exemple!

– Par exemple.

– L’enfant de salaud, gronda Mario. Je suis sûr maintenant que c’est lui. Lucienne m’a dit qu’il lui avait fait peur.

– Il a inquiété aussi Janine, ma première vendeuse, confirma Emilie. Il paraît qu’il a fait preuve d’une grande violence.

Un flash venait de traverser l’esprit de Mario. Il se voyait recevant un coup de pied au cul – ce que personne au monde n’avait encore osé faire –, remettre son pantalon en tremblant et en s’excusant. Vrai que cet homme lui avait fait peur à ce moment-là! Plusieurs fois, en repensant à cette scène, il s’était dit qu’il ne pouvait laisser passer cet affront. Lorsque Lucienne lui avait raconté la séance à la bijouterie, il avait tout de suite pris le téléphone pour menacer son mari. Ancien para ou pas, ce n’est pas ce besogneux qui allait lui faire rater son coup! S’il avait collé Lucienne dans les pattes de ce lourdaud de Jean-Louis, c’était pour foutre le feu aux miches d’Emilie qui ne faisait guère d’efforts pour se rendre veuve. Le moins qu’on puisse dire! Si ça se trouve, la situation actuelle lui allait comme un gant! Patronne d’une tôle dorée jusqu’aux murs, un mari aux petits soins! Il n’en fallait pas plus pour ranger des voitures la plus branchée des aventurières. Car, ils en avaient fait des coups tous les deux! Celui-ci serait le dernier, et après, la vie de seigneur au Brésil. Il paraît que là-bas les petites noires étaient géniales! Il en frémissait d’aise, en y pensant. D’un côté, la disparition de Jean-Louis ne faisait qu’avancer les choses, mais d’un autre, celle de Lucienne lui enlevait un moyen de pression sur Emilie. Plus il cogitait, plus il se remontait. Ce n’était pas le moment de s’endormir.

– Tu me laisses maintenant, j’ai du travail, enchaîna Emilie.

– Tu as raison, il faut faire grossir le magot.

Il s'approcha de nouveau pour la prendre dans ses bras. Elle lui signifia de nouveau son refus. Il se fit menaçant.

– T'as intérêt à ne pas traîner, sinon c'est moi qui me charge de ton vieux.

– Fais-moi donc confiance. Est-ce que je t'ai déjà fait rater un coup?

– Non, mais celui-ci c'est le plus gros.

– C'est pourquoi il faut être d'une extrême prudence.

– Je te répète: je n'ai pas envie d'attendre cent sept ans, grogna Mario.

– Cela ne durera même pas cent sept jours, affirma Emilie.

– Bon. Mais je t'ai à l'œil, je te préviens... Un petit bécot, quand même avant que je me tire!

Il voulut glisser de la pommette aux lèvres mais elle l'évita.

– Comme tu es devenue! commenta-t-il. Mais faut pas croire que cela va durer toute la vie. Allez, ciao.

Il n'eut pas l'occasion de voir le geste de rage avec lequel Emilie passa ses doigts à l'emplacement de sa joue où s'étaient posées ses lèvres.

8

Charles venait de terminer son désormais frugal repas de midi, lorsqu'il vit entrer dans la station une Alfa Roméo couleur blanche, immatriculée en 06. Il prit tout son temps, notant incidemment que le conducteur de cette voiture ne semblait pas pressé. Il s'était abstenu de l'habituel rappel à l'avertisseur, qui l'agaçait tellement. Par les vitres fortement teintées, il ne pouvait qu'à peine entrevoir le conducteur. La vitre droite descendit et une voix qu'il connaissait, ô combien, lui parvint:

– Patron, vous me faites le plein?

Tout de suite après, elle sortit et vint ouvrir elle-même le bouchon du réservoir. Chaussé de talons hauts, les jambes gainées de bas fumés, revêtue d'un tailleur de classe, agrémentée de quelques bijoux discrets, légèrement maquillée, les yeux soulignés au bleu, la coiffure vaporeuse, elle avait grande allure.

Il s'avança à sa rencontre, ne sachant quelle attitude adopter.

– On s'embrasse, non? dit-elle.

Il reçut son baiser, précédé d'un nouveau parfum qu'il ne connaissait pas, avec une certaine amertume. Dire qu'il avait pu croire un moment qu'elle allait s'installer dans sa miteuse petite station! Quel jeu avait-elle joué avec lui? Il n'arrêtait pas de se le demander.

– Les affaires vont bien, Charles?

– Je vais foutre le camp d'ici, je ne m'y sens plus chez moi.

– Je vous comprends. A votre place, je ferais sans doute pareil.

En jetant un œil sur le compteur il compléta le plein, cependant qu'Emilie remplissait un chèque qu'elle lui tendit.

– Il y a l'immatriculation au dos. Vous voyez que je n'ai pas oublié mon métier, dit-elle en riant.

Charles gardait son air bougon.

– Vous m'offririez bien un café, s'il vous en reste de midi?

– Je ne fais plus de café.

– C'est dommage, pourquoi?

– Je n'ai plus envie.

– Si je vous en fais un, vous le prendrez?

– D'accord, fit-il en hochant la tête.

Elle rangea la voiture à côté du tas de pneus. Roumi faisait sa sieste non loin. Le bruit de voiture lui fit lever la tête. Ses oreilles se dressèrent quand il reconnut Emilie. Il se mit sur ses pattes avec une certaine flemme, et, en remuant la queue, vint à la rencontre de la jeune femme, dont il n'avait pas tout de suite identifié l'odeur. Cette fois il reconnaissait sa voix, ainsi

que ses doigts qui fourrageaient dans sa fourrure, tout près du cou. “Mon brave Roumi, sais-tu que tu me manques!” lui disait-elle.

– Il vous a cherchée plusieurs jours, fit Charles qui venait de les rejoindre.

– Si vous ne pouvez le garder, là où vous allez, faites-moi signe.

– Je ne suis pas de ces gens qui bazardent leurs chiens comme ça, grogna Charles.

Emilie sentit dans cette phrase comme une espèce de reproche voilé.

– Allez, on va se le faire, ce café? enchaîna-t-elle d’un ton joyeux.

Peu après, ils étaient attablés l’un en face de l’autre devant une tasse de café fumant. Charles conservait son air bougon.

– Vous avez l’air fâché contre moi, finit-elle par dire.

– Pas contre vous... contre moi. Je ne suis qu’un imbécile, je ne serai jamais rien d’autre.

– Pourquoi vous dites cela? Au contraire, vous êtes un type très bien, je vous apprécie beaucoup.

– C’est par rapport aux femmes que je dis cela: je me ferai toujours avoir. Je m’étais mis en tête des idées à votre sujet.

– Y ai-je été pour quelque chose?

– Non, non, c’est moi tout seul. Ridicule. Il suffit de nous regarder, vous et moi.

– Si vous voulez parler de l’habillement, c’est pour le travail. Je me trouvais aussi à l’aise, sinon davantage, dans ma petite salopette bleue, quand vous m’appeliez: “Mon petit mécanicien!”

Seulement à ce moment-là, Charles consentit à sourire.

– Je vous aime mieux comme cela.

Une voiture pénétra dans la station et, au contraire d’Emilie, actionna sans vergogne son avertisseur.

– J’irais bien, plaisanta Emilie, mais, avec ces vêtements, je ne pense pas que cela soit indiqué.

Il sortit en grommelant.

– Je ne vous ai pas revu depuis l’enterrement, reprit Emilie, à son retour. Cela n’a pas été trop dur?

– Ne parlons pas de cela, répliqua-t-il brutalement.

– Comme vous voulez, comme vous voulez, fit Emilie, conciliante.

– Par contre, j’ai une question à vous poser, moi, ajouta Charles d’un ton rude, peu amène. Pourquoi m’avez-vous fait dire aux gendarmes que vous aviez déjeuné avec moi à Marseille? Dubois ne m’a pas caché que seul votre témoignage m’avait sauvé la mise. Il y a même un restaurant qui a reconnu nous avoir accueillis. Il se souvenait très bien de moi, comment j’étais habillé et tout. Quand il vous a décrit, il en avait plein les yeux.

– C’est tout simple. Je téléphonais souvent à Janine, ma première vendeuse. Elle m’a raconté votre visite à Lucienne. Tout y était pour vous désigner comme le coupable. J’ai même rendu inutilisable le film vidéo pris dans le bureau et qui vous montrait face à face avec Jean-Louis, le couteau à la main.

– Pourquoi avez-vous fait tout cela? (Il s’était radouci.)

– Parce que je vous aime bien et que j’aurais été désolée qu’il vous arrive des ennuis avec la justice.

Charles hochait la tête. On voyait que cette question l’avait tracassé. La réponse de la jeune femme sembla le rasséréner.

– Vous n’avez pas eu de nouveaux coups de fil de l’homme à la Porsche? demanda-t-elle.

– Il n’a pas intérêt, gronda Charles.

– A votre place, je me méfiera. Il est peut-être capable de penser que vous avez fait le coup.

– Qu’il vienne me le dire en face.

Elle se leva.

– Vous savez déjà où vous allez?

Il fit non de la tête.

– J’aimerais tant pouvoir faire quelque chose pour vous.

– Je me suis toujours débrouillé seul, grogna-t-il.

Après avoir prodigué une dernière caresse à Roumi, elle s'assit dans sa voiture et, avant de fermer la porte, elle répéta:

- Soyez vigilant... pendant quelques jours.
- Ne vous en faites pas pour moi.

Et il désigna du doigt son fusil derrière la porte de la cuisine.

9

Dans la nuit qui suivit, Charles décida de rester à l'affût en dehors de la maison. Son fusil chargé, plusieurs cartouches dans ses poches. Minuit passa. Le sommeil commençait à le gagner quand, soudain, un grondement de Roumi le mit en éveil. Une voiture, en provenance du nord, venait subitement d'éteindre ses phares. Il la vit pénétrer sur l'aire, s'arrêter auprès des chaînes. Il s'agissait d'une 4L blanche. Un homme en sortit, un bidon à la main. Il s'approcha d'une des pompes et l'aspergea d'un liquide qui ne pouvait être que de l'essence. Il s'apprêtait à craquer une allumette quand Charles lâcha Roumi. En quelques bonds, celui-ci fut sur l'homme et le renversa. Charles suivait en courant. Dans l'homme à terre qui tentait de se protéger le cou, il reconnut celui de la Porsche, celui par qui le malheur était arrivé. Il arma son fusil et tonna:

– Non seulement tu as baisé ma femme, mais tu voulais encore brûler ma baraque!

Mario voulut crier quelque chose. Mais rien n'aurait pu arrêter Charles. La scène où il les avait surpris tous les deux dans sa propre chambre s'imprimait devant ses yeux. Ce qu'il s'était retenu de faire à ce moment-là allait se passer maintenant. Il le tenait pour responsable de la mort de Lucienne. "Non, non" suppliait Mario à terre, se couvrant le visage d'un bras. En réponse, il reçut en pleine figure les deux décharges du fusil de Charles.

10

Charles se trouvait de nouveau assis en face du maréchal des logis chef Dubois. Il était de mauvaise humeur comme chaque fois qu'il manquait de sommeil. Ce qui lui arrivait souvent dans la gendarmerie.

Prévenu par un coup de téléphone de Charles en pleine nuit, il embarqua dans l'Estafette, direction la station. La procédure prit un certain temps. Constat par un médecin de l'état de la victime – on ne peut plus morte –, marquage des positions respectives du tireur et du tiré, ainsi que du bidon et de la voiture de ce dernier, première audition à vif de l'inculpé. Pour les quelques heures restantes de la nuit, Charles eut droit au confort tout spartiate de la petite cellule de la gendarmerie.

Il se trouvait de nouveau assis face au chef.

– Nom, prénom.

– Comme si vous le connaissiez pas!

– Je dis donc: Nom, Auzepy, prénom, Charles. Né le?

– Je ne sais plus.

– Allez, commencez pas à faire votre tête de mule, je ne suis pas d'humeur à rigoler aujourd'hui.

– Moi, encore moins. Je vous ai tout raconté là-bas. Je n'ai rien à dire de plus.

– La procédure est la procédure... Bon, z'avez peut-être raison après tout. Il y a quelques points à éclaircir.

Il poussa la machine de côté et se renversa sur sa chaise.

– Qu'est-ce que vous faisiez à cette heure avec un fusil chargé?

– A quoi ça sert un fusil s'il n'est pas chargé?

– Arrêtez de faire le con, Charles Auzepy. Vous n'êtes pas dans de si beaux draps que vous avez l'air de le croire. J'ai de quoi vous faire inculper.

– Allez-y, chef, cela fera une erreur judiciaire de plus. Je n'en ai plus rien à foutre.

– Heureusement qu'ils ne sont pas tous comme vous, sinon je me serais fait curé. Sérieusement. Pour quelle raison vous trouviez-vous à cet endroit avec un fusil, chargé?

– Si vous aviez reçu comme moi des menaces, vous finiriez peut-être par les prendre au sérieux.

– Menaces de quoi?

– De faire sauter ma baraque. Le bidon qu'il avait commencé à vider c'était pour quoi, à votre avis?

– Il venait peut-être tout simplement pour faucher un peu d'essence.

– C'est pas possible quand la pompe est fermée.

– Il ne le savait peut-être pas... Admettons qu'il voulait mettre le feu. Ce n'est pas une raison pour lui décharger un fusil à travers la figure.

– Ah vous trouvez, chef, que ce n'est pas une raison? Vous savez ce que signifie un grand feu dans nos régions?

– Vous auriez pu le maîtriser, le ficeler et on serait venu le cueillir.

– Pour qu'il vous raconte après qu'il voulait simplement prendre un peu d'essence! Des gens comme cela ne méritent pas de vivre.

– Eh, doucement, doucement, c'est pas au particulier de décider ce genre de choses, mais à la Justice.

– C'est la raison pour laquelle il y a tant de criminels qui courent les rues.

– Nous nous égarons... Cet homme, vous aviez déjà eu affaire à lui?

– Et comment! C'est à cause de lui que Lucienne est morte.

– Vous voulez dire que c'est lui qui l'a tuée?

– J'ai pas dit cela. C'est à cause de lui qu'elle a quitté la maison et tout ce qui a suivi.

– Je n'étais pas au courant, dit Dubois avec un petit air perplexe et en se grattant le crâne du doigt.

– Quand on est cocu on ne va pas le crier sur les toits.

– Vous pourriez peut-être raconter, si cela ne fait pas trop mal.

– Maintenant que ce salaud est mort, cela va me soulager au contraire.

La violence qui se dégagea du récit de Charles surprit dans un premier temps le chef Dubois mais il comprenait car il avait vécu une chose un peu similaire.

« La sainte madame Dubois qu’il citait en exemple à tous ses jeunes gendarmes, et dont il se prétendait inconsolable de la perte, n’avait pas toujours baigné dans la sainteté. Bien au contraire, elle faisait preuve d’un beau tempérament – si tant est que ces deux caractéristiques sont incompatibles. Tant que cela restait à l’intérieur du casernement, on pouvait à la rigueur fermer les yeux, à défaut d’étouffer les gémissements du cœur. D’autant que les autres épouses s’entendaient fort bien pour faire respecter leur chasse gardée. Et puis, les anciennes disaient que cela lui passerait dès le premier enfant – lequel tardait à venir et ne vint jamais. Un jour qu’il patrouillait dans un bois, à la recherche d’une petite fille disparue, il fut attiré par un bruit caractéristique, en provenance d’un fourré. S’approchant, il eut la, ô combien désagréable, surprise, d’apercevoir M^{me} Dubois dans une attitude et une position qui ne laissaient aucun doute sur ses activités. Le coup de poignard au cœur se transforma bien vite en un accès de colère folle. Ses yeux se brouillèrent et il mit la main à son étui de revolver. C’est à ce moment que, s’approchant, son jeune collègue s’enquit tout haut d’un “que se passe-t-il, chef?” qui sauva de la mort la jolie épouse Dubois et d’un grand nombre d’années de prison son gendarme d’époux. Il évita le déshonneur d’être radié de ce corps prestigieux, auquel il comptait vouer sa vie – ce qu’il fit. Peu après, du fourré, sortit un couple dans lequel Dubois reconnut un musicien de l’orchestre qui faisait danser tous les samedis la jeunesse locale, cependant que son collègue n’avait d’yeux que pour la jolie madame Dubois.

– Tiens, mais c’est votre femme, chef!

Comment eut-il la présence d’esprit de répondre d’un ton détaché, alors que le tumulte était en lui:

– Je sais, elle ramasse des champignons pour le repas de ce soir. J’adore les champignons.

– Moi pas trop, j’ai toujours peur de me faire empoisonner, répondit son collègue.

Ce qui déclencha une très mauvaise pensée dans l’esprit de son chef, tandis que avec le sourire, il s’adressait à son épouse:

– Alors, ça marche aujourd’hui, ces champignons, ma chérie?

» C’est à ce moment seulement que le collègue gendarme s’aperçut que ni l’un ni l’autre des cueilleurs n’avait de paniers.

» Il n’était pas présent le soir, quand les deux époux se trouvèrent seuls, face à face, dans leur petit logement. Il aurait été effrayé de la violence, difficilement contenue, avec laquelle le gendarme Dubois fit savoir à sa compagne devant Dieu à quel danger mortel elle venait d’échapper. Si le Seigneur l’avait sauvée, ce jour-là, il ne le pourrait une autre fois. On peut penser que c’est à la suite de cet avertissement que le lendemain même elle se rendit à l’église du village, où on la vit désormais chaque jour, premiers pas vers la sainteté. »

Rien de tel que d’avoir vécu les mêmes épreuves pour éprouver une confraternelle solidarité. Si le maréchal des logis chef Dubois s’était montré sévère sur le fait de décharger son fusil à la figure d’un individu qui se proposait de mettre le feu à une station d’essence, autant il comprenait qu’on le fasse envers un homme qui s’était introduit dans une maison pour s’envoyer l’épouse du maître de station. Que dire alors de l’addition des deux? L’oraison funèbre de Mario fut brève:

– Un type comme ça ne peut manquer d’être fiché. Si ça se trouve, mon adjutant, vous nous avez débarrassés d’un truand.

Se redressant, il remit son képi en place, fit glisser la machine en face de lui et dit :

– Il va falloir tout de même que je fasse le rapport. Nom ? Prénom ?

Charles prit connaissance du compte-rendu, qu'il signa avec application. On avait arrangé un peu les faits, dans le sens de la légitime défense, car il ne pouvait être question d'évoquer l'épisode de la chambre. Mario n'étant plus là pour témoigner, on pouvait le charger. Charles s'apprêtait à se lever quand Dubois lui fit signe de rester assis.

A l'école de gendarmerie, il est enseigné que taper un rapport, avec un ou deux doigts, ne doit pas interrompre l'exercice normal de la pensée. Dubois était assez bon dans cet exercice.

– Votre ancienne employée, qu'est-elle devenue ?

– Elle est repartie à Cannes, je crois.

– Vous ne trouvez pas cela bizarre, vous, mon adjudant, que la femme d'un bijoutier célèbre de Cannes, vienne travailler chez vous ?

– Elle s'était disputée avec son mari, m'a-t-elle dit.

– Dans ces cas-là, les femmes vont chez leur mère, fit remarquer finement le maréchal des logis chef.

– C'était pas mes oignons, du moment qu'elle faisait bien l'affaire.

Dubois n'osa pas poser la question qui le tracassait : faisait-elle également l'affaire, au lit ?

– Vous l'avez revue depuis ? demanda-t-il d'un ton qui se serait voulu léger.

– Pas plus tard qu'hier.

– Je le savais.

– Alors, pourquoi me le demander ?

Dubois ne répondit pas directement à cette question, mais en posa une nouvelle.

– Habillée comme une princesse, m'a-t-on dit.

Charles ne releva pas.

Elle ne vous a rien dit de particulier? continua le gendarme.

– Nous avons parlé un peu de tout, du passé, de l’avenir.

– Quelque chose en rapport avec ce qui s’est passé la nuit dernière?

Charles réfléchit un peu.

– Oh! Elle était là quand j’ai reçu la première menace. Elle m’a simplement conseillé de me méfier pendant quelques jours.

– Et c’est la raison pour laquelle vous étiez en faction!

– Un peu oui, et heureusement, non?

– C’est tout ce que je voulais savoir.

Dubois avait pris l’air mystérieux du fin limier qui vient de humer une trace.

Quelques jours plus tard, il entra seul, au volant d’une 4 L bleue de la gendarmerie. Roumi grogna quand il descendit de son véhicule.

– J’en veux pas après ton patron, vieux chien, au contraire, je lui apporte une bonne nouvelle.

Charles sortait de son atelier. Il avait l’air de bonne humeur.

– Ah! c’est la maréchaussée! lança-t-il.

Esquissant un bref salut en guise de bonjour, le gendarme dit:

– J’ai une sacrée bonne nouvelle pour vous, mon adjudant. Il était bien fiché notre gaillard. Mario Zefirelli qu’il s’appelait. Trafic en tout genre: filles, drogue, faux-billets et j’en passe. Malin comme un singe, il s’en est toujours bien tiré. Pas de meurtres connus à son actif. Dommage, car si on tombe sur un juge à état d’âme, il peut vous faire quelques ennuis.

– Ce serait le monde à l’envers, s’enflamma Charles. Il vient pour me foutre le feu à mon bazar et c’est moi qu’on jugerait!

– Il aurait mieux valu le laisser commencer à le mettre. Bon, on va pas revenir là-dessus. Je voulais simplement t’annoncer la nouvelle.

11

L’enquête de Dubois ne s’était pas arrêtée là. La phrase d’avertissement de cette mystérieuse Emilie l’avait mis en éveil. Déjà, lors de sa comparution devant lui, lors du double meurtre de Saint Gratien, bien qu’il ait été subjugué par la classe et la beauté de la jeune femme, quelque chose en lui renâcla. Il n’avait pas mené son enquête jusqu’au bout et s’en voulait. Aussi décida-t-il de la reprendre à zéro, en commençant par Saint-Étienne, lieu de naissance d’Emilie. De cette ville, Julien Dubois connaissait l’équipe de foot et la manufacture d’armes et cycles dont le magazine l’avait fait rêver dans sa jeunesse comme beaucoup d’enfants. Les deux activités avaient pris un sérieux coup; l’une avait même disparu. Tout ceci n’incitait pas au voyage. Les collègues installés là-bas pourraient se livrer à une petite enquête. En consultant l’annuaire de la gendarmerie, un nom le frappa. Celui de ce jeune gendarme qui se trouvait en patrouille avec lui dans le bois, le fameux jour où... Des aventures comme celle-là créent des liens! Au moment de la mort de M^{me} Dubois, il lui avait adressé une gentille lettre. Il accepta volontiers de se livrer à cette petite enquête, à ses moments perdus, car elle n’était en rien officielle. Quelques jours plus tard, le maréchal des logis chef reçut la réponse, laquelle le surprit et le ravit à la fois pour l’étonnante perspicacité dont il avait fait preuve.

Le père d’Emilie travaillait à la mine et sa mère faisait des ménages. Jusque-là, rien de répréhensible. On ne pouvait au contraire que s’émerveiller du fait que, partie si bas, elle soit parvenue si haut... à condition que ce soit par des moyens honnêtes! La suite du rapport laissait pour le moins un doute.

« Impliquée à 14 ans dans une affaire de ‘ballets roses’, vite étouffée à cause des personnalités impliquées, à l’âge de 17 ans, Emilie était entrée au service d’un notaire connu. Le père était veuf, le fils en stage dans l’étude. Elle donna tellement satisfaction à l’un comme à l’autre qu’une forte tension s’éleva entre eux au point que le père tire deux balles de revolver sur le fils. Depuis, le malheureux ne se déplaçait plus qu’en fauteuil roulant. Les bourgeois refusèrent de porter plainte. Emilie ne resta pas pour pousser le fauteuil. On ne la revit plus à Saint-Étienne. »

Là se bornait le rapport du collègue de cette ville. Comment retrouver son itinéraire par la suite? Il n’en avait aucune idée.

Il se replongea dans le rapport établi par le fichier central de la gendarmerie, concernant Mario. Il n’aurait connaissance de celui de la police qu’au moment de l’instruction, et encore, si le juge voulait bien le lui communiquer. Le rapport faisait état de la présence, maintes fois notée, aux côtés de Mario Zefirelli, d’une jeune femme brune aux yeux bleus, toujours fort élégamment vêtue, mais dont on n’avait malheureusement ni de photos ni le nom. La dernière fois qu’on les avait vus ensemble, au début de l’année, ils se trouvaient à Serre-Chevalier, la station de sports d’hiver. Il décida alors de s’y rendre, un jour de congé. Une photo aurait bien aidé. Charles en avait peut-être une? Il n’en avait pas de lui-même, lui rétorqua Auzépy. La seule qu’il possédât était de Roumi, prise par Emilie d’ailleurs. Dubois pensa alors au numéro de Nice Matin le jour du mariage d’Emilie. C’est par ce moyen effectivement qu’il réussit à se procurer une photo de la belle madame Fauvet.

Il fit le déplacement pour rien. N’ayant pas pensé qu’en fin octobre tous les hôtels sont loin d’être ouverts, il ne put obtenir le renseignement qu’il cherchait. On lui conseilla de revenir au début décembre.

12

Le Dimanche qui suivit la mort de Mario, Edmond appela, comme convenu, en fin de matinée. Une Emilie joyeuse et tendre lui répondit. Elle l'attendait au plus vite. Lui aussi se morfondait. Elle alla le chercher à l'aéroport de Nice. Un photographe de presse qui traînait par là, put prendre quelques photos de ce couple un peu désassorti par l'âge, mais dont la joie de se retrouver et l'intimité de leurs gestes ne pouvaient laisser aucun doute sur la nature de leurs sentiments. Lorsqu'ils furent seuls dans la voiture qui les ramenait à Cannes, après s'être de nouveau embrassés à en perdre haleine, Edmond demanda si tout danger était définitivement écarté. "Définitivement" répondit Emilie et elle lui conta la fin tragique de Mario. Edmond se félicita que la chance soit de leur côté. Il n'en dit pas plus. D'être enfin réunis lui importait plus que tout!

Il retrouva également avec plaisir la bijouterie. Les trois vendeuses lui firent fête. Il ouvrit une bouteille de champagne.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés qu'Emilie fit à son époux, deux joies.

La première concernait Laura, le beau voilier blanc d'Edmond. Elle manifesta le désir de faire plus souvent des sorties que par le passé. "Afin de devenir une vraie femme de marin" ajouta-t-elle en riant.

– Je devrais me méfier, rétorqua-t-il en riant également, après que vous m'ayez avoué vouloir me passer par-dessus bord.

– Vous êtes méchant, Edmond, répondit-elle avec la moue appropriée.

– Je plaisantais, chérie, reprit Edmond, avec de la tendresse plein la voix, tout en prenant les mains de son épouse qu'il pressa contre ses joues.

La deuxième lui fit encore plus plaisir. Dans des moments d'égarement, il y songeait, mais en rejetait aussitôt l'idée comme pas sensée. La reprenant à son compte, elle lui fit savoir qu'elle aimerait avoir un enfant de lui, sans trop tarder, si possible.

Un mois plus tard elle lui confirma sa future paternité. Autant l'annonce de la grossesse d'Elisabeth l'avait laissé indifférent, sinon ennuyé, autant celle-ci le transporta de joie et de fierté. Il voulut lui interdire les sorties en mer. Elle s'y refusa, prétendant que si on supprime toute activité aux femmes enceintes, on risque d'accoucher d'une poule mouillée. "Mon fils sera dynamique." Edmond aurait préféré une fille, jolie comme sa mère!

Pour le réveillon de Noël, Emilie exprima le désir de passer la nuit en mer, au large des côtes, seuls, en amoureux. Edmond accepta avec joie, d'autant que les prévisions météo étaient fort bonnes.

Sur la table du carré, Emilie trouva son cadeau de Noël. Il s'agissait d'une caméra vidéo, du tout dernier modèle, pourvue de tous les gadgets souhaitables. Elle en avait exprimé le désir pour filmer le baby dès ses premières heures. On aurait pu attendre. D'ici là un nouveau modèle, encore plus perfectionné, ne manquerait pas de sortir! Mais elle expliqua qu'il lui fallait du temps pour en apprendre le maniement, avant la naissance.

Quelques amis du Rotary les accompagnèrent jusqu'au mouillage du bateau. Un commissaire de police divisionnaire, veuf; un avocat célèbre. L'un comme l'autre ne rêvaient que de s'emparer d'une pièce de collection unique, propriété du bijoutier: Emilie. Plus jeunes qu'Edmond, ils pouvaient se permettre le luxe d'attendre, bien que l'annonce de la future paternité que ce dernier avait aussitôt claironnée, leur eut porté un coup. Ils larguèrent les amarres, la jalousie au ventre, l'amertume en gorge, le sourire aux lèvres et promirent de les attendre, le lendemain, lors de leur retour.

Ils tinrent promesse. Le lendemain, l’avocat et le commissaire guettaient l’arrivée du voilier blanc à l’horizon, à l’entrée du port. Le vent était faible. C’est au moteur que Laura faisait route. A l’approche de l’entrée, alors que l’avocat, maître Zannelli, suivait sa progression à travers des jumelles, il confia à son voisin le commissaire Dufour :

– Je ne vois pas Edmond.

Laura, maintenant arrêtée, se balançait doucement au gré de la faible houle. Apercevant les deux hommes sur la jetée, Emilie, qui paraissait affolée, agita frénétiquement les bras dans leur direction. En même temps elle criait quelque chose qu’ils finirent par comprendre :

– Edmond est mort, aidez-moi à rentrer.

Seul le commissaire Dufour s’y connaissait en bateau. En plein mois de décembre, il n’hésita pas à se jeter à l’eau, tout habillé, pour rejoindre le voilier. Il était sportif, et amoureux.

Il ne consentit à se changer qu’une fois Laura mouillée à son poste. Revêtant dans la cabine d’Edmond un pantalon et pull-over du disparu, il n’eut pas le temps de réfléchir aux malices du Destin qui venait de lui apporter ce à quoi il songeait la veille au moment même où le couple faisait voile. Revenant dans le carré, il y trouva Emilie, effondrée sur les coussins et sanglotant doucement, cependant que Zannelli s’impatiait sur le quai, en réclamant la passerelle. “Un instant” cria-t-il au-dehors, puis, d’une voix douce, il demanda :

– Que s’est-il passé ?

D’une voix hachée, elle raconta :

« Il a voulu prendre un bain, aujourd’hui, sur le coup de midi. Je ne voulais pas. “L’eau est trop froide” lui ai-je dit. “Tu me prends pour un vieillard ?” m’a-t-il répondu. C’est vrai que c’était toujours sa crainte, de faire trop vieux par rapport à moi. Il a ajouté qu’il en avait l’habitude. Il m’a demandé de le filmer afin qu’il y ait un témoignage de sa performance. C’est ce que j’ai fait. Il est descendu à l’eau doucement, s’est frictionné puis s’est jeté à la mer. Pendant un court instant, tout

s'est bien passé. Puis soudain je l'ai vu... non, je ne peux plus, je ne peux plus. »

– Nous allons vous emmener à la maison. Vous allez prendre un bain, et après nous reprendrons, d'accord?

Emilie hocha la tête. Dufour était davantage bouleversé par la détresse de la jeune femme que par la mort de son ami, en fait une simple relation. Il sortit dans le cockpit, mit en place la passerelle, sur laquelle Zannelli se précipita.

– Qu'est-il arrivé?

– Il s'est noyé.

– Comment?

– Elle nous le dira tout à l'heure. Pour l'instant elle est trop fatiguée. Vous avez prévenu les autorités?

– Oui, le capitaine du port. Il demande qu'elle reste à bord.

– Dans son état, il n'en est pas question, tonna Dufour. S'il veut un autre cadavre sur les bras, il n'a qu'à le dire... deux mêmes, il ne faut pas oublier le petit. Aidez-moi à la descendre. N'oubliez pas la caméra.

En ce 25 décembre, la circulation était plutôt fluide, ce qui n'empêcha pas le commissaire Dufour d'user de son phare rotatif et de son avertisseur spécial.

Il n'y avait personne dans le grand appartement du premier étage, situé au-dessus de la boutique. Les patrons avaient donné congé à la bonne. Ce fut Dufour qui fit couler le bain, en vérifia la température, ce que Zannelli regardait faire avec dépit, car c'était toujours sa femme qui lui faisait couler le sien, de telle sorte qu'il lui manquait le tour de main. Par contre il marqua un point dans le maniement de la caméra vidéo. Après quelques tâtonnements, pendant qu'Emilie récupérait dans son bain, ils purent voir, sur images, la mort d'Edmond Fauvet.

La première séquence montre le voilier, voiles affalées. La mer est calme, lisse. On voit Edmond, souriant, bombant le torse et jouant au culturiste, puis faisant des grimaces en direction de l'objectif. On entend Emilie rire. Il est midi, le 25 dé-

cembre 1987. En effet sur ce modèle le jour et la date sont affichés en permanence sur un coin de l'image. Edmond ôte son survêtement et apparaît en maillot de bain. C'est vrai qu'il est bien conservé pour son âge. On ne lui donnerait jamais soixante-dix ans. Du bout des doigts il adresse un baiser en direction de la caméra. Puis il descend à l'eau par l'échelle de coupée, trempe un doigt de pied dans la mer, qu'il retire en faisant "Brr, c'est pas chaud!" On entend la voix d'Emilie qui crie: "Remonte, ce n'est pas raisonnable", aussitôt suivie par un plongeon. Edmond s'éloigne du bateau par des mouvements puissants, comme pour se réchauffer. Puis il se retourne, lève un bras et fait "ouh, ouh". C'est à ce moment-là qu'on voit quelque chose sur son visage, une soudaine inquiétude... et il disparaît, sans un cri. On va entendre par contre celui d'Emilie. Ce sera la dernière séquence ordonnée, car la caméra, posée précipitamment sur un des bancs du cockpit, continue à enregistrer... les bancs du cockpit ainsi que la barre à roue, ce qui permettra de voir Emilie remettre en route le moteur, quelque temps plus tard. Ce qu'elle avait fait pendant ce temps-là, elle le racontera plus d'une fois aux enquêteurs.

L'affaire était du domaine de la gendarmerie maritime. Dans un premier temps, ils ne voulurent absolument pas visionner le film. Il y avait un témoin, on allait l'auditionner. Zannelli qui allait assister Emilie pendant toute l'affaire avait beau leur dire qu'un témoin unique peut raconter ce qu'il veut, les vieux limiers de la maritime répondaient qu'on ne la leur faisait pas comme cela. "Mais enfin, s'écriait Zannelli, vous avez tout sur le film: l'heure, le jour, l'état de la mer – d'accord, il manque la température de l'eau. On y voit que c'est lui qui est allé à l'eau de son plein gré. On ne l'a pas passé par-dessus bord. Les scènes qui précèdent montrent à l'évidence que tout allait pour le mieux entre les deux époux! Il faut vivre avec son temps, que diable !" Cet avocat qui ne connaissait rien aux choses de la mer les agaçait. Après qu'Emilie ait répété mot pour mot, dix fois, le récit du mal-

heur, ils consentirent enfin à visionner le film. Ils furent bien obligés d'admettre que c'était exactement ce que la jeune veuve avait dit. Ils notèrent en particulier un point qui leur avait échappé: c'est que le bateau n'avait aucune erre et que si Edmond s'était éloigné c'était uniquement à la force de ses bras. Requin ou malaise dû au froid? le film ne permettait toutefois pas de lever le doute.

On reprocha cependant à Emilie de ne pas avoir noté le point sur le livre de bord ainsi que de ne pas s'être servi de la radio VHF. Elle déclara n'en pas bien connaître le fonctionnement. Il fut également observé qu'on ne l'avait pas vue sur le film lancer la bouée couronne. Ce fut l'occasion pour l'avocat d'une belle tirade.

“Comment? Vous êtes en train de filmer un ami à l'eau. Le voyant en difficultés vous lui lancez une bouée couronne et vous vous étonnez après cela que vous ne vous êtes pas filmé en train de le faire! Qui aurait cette présence d'esprit? Et dans ce cas c'est pour le moins qu'on pourrait émettre des doutes! Dans l'affolement d'un véritable accident, on ne pense pas à ces sortes de choses. Pourquoi ne pas lui reprocher également de ne pas s'être jetée à l'eau, ou mettre à la mer une chaloupe? (Il venait de voir une nouvelle version des Révoltés du Bounty)

Malgré le ton méchamment railleur de l'avocat, on voulut bien en convenir.

Si, du côté maritime, les choses devinrent de plus en plus claires, il se posa cependant un épineux problème de jurisprudence. Edmond était-il mort, ainsi que le montrait clairement le film, ou disparu, selon la vieille tradition de marine? Un film, à l'évidence pas truqué, pouvait-il constituer une preuve? De cette réponse dépendrait la succession d'Edmond. Emilie ne semblait en avoir cure, toute à sa tâche de mettre au monde dans les meilleures conditions, l'enfant dont Edmond avait rêvé.

13

Charles fut laissé en liberté provisoire. Le juge à qui il eut affaire appartenait à la vieille école. Il ne confondait pas les victimes et leurs agresseurs. Il fallait néanmoins que le gérant de la station reste sur place jusqu'à la conclusion de son procès. Il devenait de plus en plus bougon. Le chiffre d'affaires s'en ressentait.

Un matin de fin d'année, il vit entrer le nouveau fourgon de la gendarmerie: un Trafic. En descendit tout fier le chef Dubois. Il tenait à la main un journal.

– Vous avez lu, mon adjudant? lui lança-t-il.

– Vous savez bien que je ne lis jamais les journaux.

– Dommage, car celui-ci aurait pu vous intéresser... votre Emilie est veuve.

– Ce n'est pas plus mon Emilie que la vôtre, grogna Charles. C'est arrivé comment?

– Noyé... en mer.

– La pauvre!

– Pas si pauvre que cela, répliqua le gendarme. Elle est maintenant l'unique patronne de la bijouterie.

– C'est pour me raconter cela que vous êtes venu?

– C'est bizarre, non, cet enchaînement de circonstances?

– C'est pas mes oignons. Salut. J'ai du boulot.

Et il se retira dans son atelier, cependant que Roumi aboyait sur le nouveau véhicule.

Si le maréchal des logis chef avait de la suite dans les idées, il avait cependant négligé, ou tout simplement oublié, de se rendre à Serre-Chevalier en début décembre comme on le lui avait suggéré. Cette fois cela ne pouvait plus attendre. Il posa un congé pour raisons de famille et, trois jours après, prit la route de la station, en civil, après avoir emprunté la 4 L de Charles. (Dans la gendarmerie, comme dans beaucoup d'activités humaines, on n'aime pas voir un paroissien étranger venir piétiner ses plates-bandes.) Cela ne lui prit pas trop

de temps pour découvrir l'hôtel dans lequel une certaine Emilie Rossi était descendue, accompagnée de son frère Mario. Lequel n'était autre que le truand éliminé par Charles, ce que quelques photos exhibées devant le personnel de l'hôtel confirmèrent. En compulsant la liste des clients s'y trouvant au même moment, il eut la surprise d'y lire le nom d'un certain Edmond Fauvet, de Cannes. Pour lui, en un instant, tout fut clair.

Entre la clarté d'une vision et le fait de la faire partager par la Justice il y a un énorme hiatus qu'il ne réussit jamais à combler. Il en vint à douter de cette dernière. Il ne lui restait plus qu'un an à faire. Il obtint sa retraite par anticipation, se retira en Auvergne d'où il était originaire, ce qui ne l'empêcha pas de ressasser l'amertume de n'avoir pu amener à sa conclusion l'affaire qu'il considérait comme celle de sa vie.

Il ne fut pas le seul à avoir cette pensée. A part le commissaire Dufour, formé pourtant à douter de tout et à supposer le pire, mais qui vouait une telle admiration à Emilie qu'elle lui gelait les cellules du discernement, ainsi que l'avocat, finissant, comme ses confrères, par croire ce qu'il plaidait, le doute rodait dans l'entourage d'Emilie. Les trois vendeuses lui battirent froid. Janine songea à démissionner. Mais après une rapide recherche de possibilité de recasement, elle revint sur son idée, qu'elle n'avait, fort prudemment, pas exprimée.

Le temps, et surtout la naissance d'un petit Fauvet, pré-nommé Edmond, comme son père, allait, petit à petit, faire paraître ce doute comme incongru.

Quant à la mère, qu'elle fût, soit une merveilleuse comédienne, soit réellement innocente, elle ne laissa jamais percer la moindre prise à ce doute.

Epilogue

Un matin de juillet 1988, alors que les premiers orages pointaient sur les montagnes au nord, Charles Auzepy qui ron-geait son frein dans sa station-service, vit entrer une Porsche blanche. Alors qu’il faisait le plein, sortit de la voiture, en claquant la porte, une jeune femme, blonde, d’un blond très pâle, les cheveux s’étalant sur les épaules. De taille moyenne, le corps respirait la santé. Elle tenait un petit sac à la main. Sans se retourner elle se dirigea vers la route où elle se tint, immobile. Alors que Charles écarquillait les yeux, il vit son chien Roumi se diriger vers la nouvelle venue et lui manifester des marques d’affection. Le conducteur de la Porsche était vêtu d’un costume de toile blanche, dont la veste paraissait trop petite pour sa carrure. Une énorme cravate violette barrait son torse. En lui remettant le chèque d’une main, de l’autre il désigna la jeune fille, lâchant avec un fort accent italien: “une pute!” Il reprit place dans sa voiture et en passant devant la jeune femme, actionna son avertisseur à plusieurs reprises. Charles repartit vers le bureau d’où il ne put s’empêcher, à plusieurs reprises de jeter un coup d’œil vers l’auto-stoppeuse, laquelle, entre parenthèses, n’arrivait pas à se décider, bien que plusieurs voitures se fussent déjà arrêtées. De loin, il cria plusieurs fois: “Roumi”, mais celui-ci, imperturbable, continuait à rester planté près de l’inconnue. Peu avant midi, des coups de tonnerre se firent entendre, suivis peu après par de larges gouttes qui s’écrasaient au sol en soulevant la poussière, accumulée par des mois de sécheresse. Puis, en un instant, ce fut le déluge.

“Elle ne va tout de même pas rester là à se faire mouiller!” pensa Charles. Et, revêtant son poncho, il se dirigea vers la blonde, un parapluie à la main. C’est seulement quand il la toucha du doigt sur l’épaule qu’elle consentit à se retourner. Des yeux d’un vert très clair éclairaient un visage, rond et lisse. Ils souriaient à travers le rideau de pluie.

– Vous ne voulez pas rentrer vous mettre à l’abri?

– J’aimerais bien, admit-elle d’une pauvre petite voix, à l’accent étranger, qui émut Charles profondément.

– Allez, grogna-t-il. Mettez-vous sous le parapluie. Et toi, vieux fou, ajouta-t-il à l’adresse de Roumi, je croyais que tu avais peur de l’orage!

Aussitôt à l’abri de la maison, il lui offrit de se changer dans sa chambre. Ce n’est qu’un moment après qu’il se demanda s’il restait un seul vêtement féminin dans l’armoire. A tout prendre, elle pourrait enfiler son peignoir en tissu-éponge. Lorsqu’elle apparut, séchée, souriante, respirant la fraîcheur, elle était vêtue d’une salopette bleue avec des motifs roses sortis de l’animalier de Walt Disney. Elle lui tendit une main franche et solide:

– Je m’appelle Laura, je suis Suédoise.